

Monsieur Parent. Et autres histoires courtes

Guy de Maupassant

The Project Gutenberg EBook of Monsieur Parent, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Monsieur Parent
Et autres histoires courtes

Author: Guy de Maupassant

Release Date: April 13, 2004 [EBook #12011]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MONSIEUR PARENT ***

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

MONSIEUR PARENT (et autres histoires courtes)

Par

GUY DE MAUPASSANT

MONSIEUR PARENT

I

Le petit Georges, a quatre pattes dans l'allée, faisait des montagnes de sable. Il le ramassait de ses deux mains, l'élevait en pyramide, puis plantait au sommet une feuille de marronnier.

Son pere, assis sur une chaise de fer, le contemplait avec une attention concentrée et amoureuse, ne voyait que lui dans l'étroit jardin public rempli de monde.

Tout le long du chemin rond qui passe devant le bassin et devant l'église de la Trinite pour revenir, apres avoir contourne le gazon, d'autres enfants s'occupaient de meme, a leurs petits jeux de jeunes animaux, tandis que les bonnes indifferentes regardaient en l'air avec leurs yeux de brutes, ou que les meres causaient entre elles en surveillant la marmaille d'un coup d'oeil incessant.

Des nourrices, deux par deux, se promenaient d'un air grave, laissant trainer derriere elles les longs rubans eclatants de leurs bonnets, et portant dans leurs bras quelque chose de blanc enveloppe de dentelles, tandis que de petites filles, en robe courte et jambes nues, avaient des entretiens serieux entre deux courses au cerceau, et que le gardien du square, en tunique verte, errait au milieu de ce peuple de mioches, faisait sans cesse des detours pour ne point demolir des ouvrages de terre, pour ne point ecraser des mains, pour ne point deranger le travail de fourmi de ces mignonnes larves humaines.

Le soleil allait disparaitre derriere les toits de la rue Saint-Lazare et jetait ses grands rayons obliques sur cette foule gamine et paree, Les marronniers s'eclairaient de lueurs jaunes, et les trois cascades, devant le haut portail de l'église, semblaient en argent liquide.

M. Parent regardait son fils accroupi dans la poussiere: il suivait ses moindres gestes avec amour, semblait envoyer des baisers du bout des levres a tous les mouvements de Georges.

Mais ayant leve les yeux vers l'horloge du clocher, il constata qu'il se trouvait en retard de cinq minutes. Alors il se leva, prit le petit par le bras, secoua sa robe pleine de terre, essuya ses mains et l'entraina vers la rue Blanche. Il pressait le pas pour ne point rentrer apres sa femme; et le gamin, qui ne le pouvait suivre, trottnait a son cote.

Le pere alors le prit en ses bras, et, accelerant encore son allure, se mit a souffler de peine en montant le trottoir incline. C'etait un homme de quarante ans; deja gris, un peu gros, portant avec un air inquiet un bon ventre de joyeux garcon que les evenements ont rendu timide.

Il avait epouse, quelques annees plus tot, une jeune femme aimee tendrement qui le traitait a present avec une rudesse et une autorite de despote tout-puissant. Elle le gourmandait sans cesse pour tout ce qu'il faisait et pour tout ce qu'il ne faisait pas, lui reprochait aigrement ses moindres actes, ses habitudes, ses simples plaisirs, ses gouts, ses allures, ses gestes, la rondeur de sa ceinture et le son placide de sa voix.

Il l'aimait encore cependant, mais il aimait surtout l'enfant qu'il avait d'elle, Georges, age maintenant de trois ans, devenu la plus grande joie et la plus grande preoccupation de son coeur. Rentier modeste, il vivait sans emploi avec ses vingt mille francs de revenu; et sa femme, prise sans dot, s'indignait sans cesse de l'inaction de son mari.

Il atteignit enfin sa maison, posa l'enfant sur la premiere marche de

l'escalier, s'essuya le front, et se mit a monter.

Au second etage, il sonna.

Une vieille bonne qui l'avait eleve, une de ces servantes maitresses qui sont les tyrans des familles, vint ouvrir; et il demanda avec angoisse:

--Madame est-elle rentree?

La domestique haussa les epaules:--Depuis quand Monsieur a-t-il vu Madame rentrer pour six heures et demie?

Il repondit d'un ton gene:

--C'est bon, tant mieux, ca me donne le temps de me changer, car j'ai tres chaud.

La servante le regardait avec une pitie irritee et meprisante. Elle grogna:--Oh! je le vois bien. Monsieur est en nage; Monsieur a couru; il a porte le petit peut-etre; et tout ca pour attendre Madame jusqu'a sept heures et demie. C'est moi qu'on ne prendrait pas maintenant a etre prete a l'heure. Je fais mon diner pour huit heures, moi, et quand on l'attend, tant pis, un roti ne doit pas etre brule!

M. Parent feignait de ne point ecouter. Il murmura: "C'est bon, c'est bon. Il faut laver les mains de Georges qui a fait des pates de sable. Moi, je vais me changer. Recommande a la femme de chambre de bien nettoyer le petit."

Et il entra dans son appartement. Des qu'il y fut, il poussa le verrou pour etre seul, bien seul, tout seul. Il etait tellement habitue, maintenant, a se voir malmene et rudoye qu'il ne se jugeait en surete que sous la protection des serrures. Il n'osait meme plus penser, reflechir, raisonner avec lui-meme, s'il ne se sentait garanti par un tour de clef contre les regards et les suppositions. S'etant affaisse sur une chaise pour se reposer un peu avant de mettre du linge propre, il songea que Julie commencait a devenir un danger nouveau dans la maison. Elle haissait sa femme, c'etait visible; elle haissait surtout son camarade Paul Limousin reste, chose rare, l'ami intime et familier du menage, apres avoir ete l'inseparable compagnon de sa vie de garcon.

C'etait Limousin qui servait d'huile et de tampon entre Henriette et lui, qui le defendait, meme vivement, meme severement, contre les reproches immerites, contre les scenes harcelantes, contre toutes les miseres quotidiennes de son existence.

Mais voila que, depuis bientot six mois, Julie se permettait sans cesse sur sa maitresse des remarques et des appreciations malveillantes. Elle la jugeait a tout moment, declarait vingt fois par jour: "Si j'etais Monsieur, c'est moi qui ne me laisserais pas mener comme ca par le nez. Enfin, enfin... Voila... chacun suivant sa nature."

Un jour meme elle avait ete insolente avec Henriette, qui s'etait contentee de dire, le soir, a son mari: "Tu sais, a la premiere

parole vive de cette fille, je la flanque dehors, moi." Elle semblait cependant, elle qui ne craignait rien, redouter la vieille servante; et Parent attribuait cette mansuetude a une consideration pour la bonne qui l'avait eleve, et qui avait ferme les yeux de sa mere.

Mais c'etait fini, les choses ne pourraient trainer plus longtemps; et il s'epouvantait a l'idee de ce qui allait arriver. Que ferait-il? Renvoyer Julie lui apparaissait comme une resolution si redoutable, qu'il n'osait y arreter sa pensee. Lui donner raison contre sa femme, etait egalement impossible; et il ne se passerait pas un mois maintenant, avant que la situation devint insoutenable entre les deux.

Il restait assis, les bras ballants, cherchant vaguement des moyens de tout concilier, et ne trouvant rien. Alors il murmura: "Heureusement que j'ai Georges... Sans lui, je serais bien malheureux."

Puis l'idee lui vint de consulter Limousin; il s'y resolut; mais aussitot le souvenir de l'inimitie nee entre sa bonne et son ami lui fit craindre que celui-ci ne conseillat l'expulsion; et il demeurait de nouveau perdu dans ses angoisses et ses incertitudes.

La pendule sonna sept heures. Il eut un sursaut. Sept heures, et il n'avait pas encore change de linge! Alors, effare, essouffle, il se devetit, se lava, mit une chemise blanche, et se revetit avec precipitation, comme si on l'eut attendu dans la piece voisine pour un evenement d'une importance extreme.

Puis il entra dans le salon, heureux de n'avoir plus rien a redouter.

Il jeta un coup d'oeil sur le journal, alla regarder dans la rue, revint s'asseoir sur le canape; mais une porte s'ouvrit, et son fils entra, nettoye, peigne, souriant. Parent le saisit dans ses bras et le baisa avec passion. Il l'embrassa d'abord dans les cheveux, puis sur les yeux, puis sur les joues, puis sur la bouche, puis sur les mains. Puis il le fit sauter en l'air, l'elevant jusqu'au plafond, au bout de ses poignets. Puis il s'assit, fatigue par cet effort; et prenant Georges sur un genou, il lui fit faire "a dada".

L'enfant riait enchante, agitait ses bras, poussait des cris de plaisir, et le pere aussi riait et criait de contentement, secouant son gros ventre, s'amusant plus encore que le petit.

Il l'aimait de tout son bon coeur de faible, de resigne, de meurtri. Il l'aimait avec des elans fous, de grandes caresses emportees, avec toute la tendresse honteuse cachee en lui, qui n'avait jamais pu sortir, s'epandre, meme aux premieres heures de son mariage, sa femme s'etant toujours montree seche et reservee.

Julie parut sur la porte, le visage pale, l'oeil brillant, et elle annonca d'une voix tremblante d'exasperation:

--Il est sept heures et demie, Monsieur.

Parent jeta sur la pendule un regard inquiet et resigne, et murmura:

--En effet, il est sept heures et demie.

--Voila, mon diner est pret, maintenant.

Voyant l'orage, il s'efforça de l'ecarter:

--Mais ne m'as-tu pas dit, quand je suis rentre, que tu ne le ferais que pour huit heures?

--Pour huit heures!... Vous n'y pensez pas, bien sur! Vous n'allez pas vouloir faire manger le petit a huit heures maintenant: On dit ca, pardi, c'est une maniere de parler.

Mais ca detruirait l'estomac du petit de le faire manger a huit heures! Oh! s'il n'y avait que sa mere! Elle s'en soucie bien de son enfant! Ah oui! parlons-en, en voila une mere! Si ce n'est pas une pitie de voir des meres comme ca!

Parent, tout fremissant d'angoisse, sentit qu'il fallait arreter net la scene menacante.

--Julie, dit-il, je ne te permets point de parler ainsi de ta maitresse. Tu entends, n'est-ce pas? ne l'oublie plus a l'avenir.

La vieille bonne, suffoquee par l'etonnement, tourna les talons et sortit en tirant la porte avec tant de violence que tous les cristaux du lustre tinterent. Ce fut, pendant quelques secondes, comme une legere et vague sonnerie de petites clochettes invisibles qui voltigea dans l'air silencieux du salon.

Georges, surpris d'abord, se mit a battre des mains avec bonheur, et, gonflant ses joues, fit un gros "boum" de toute la force de ses poumons pour imiter le bruit de la porte.

Alors son pere lui conta des histoires; mais la preoccupation de son esprit lui faisait perdre a tout moment le fil de son recit; et le petit, ne comprenant plus, ouvrait de grands yeux etonnes.

Parent ne quittait pas la pendule du regard. Il lui semblait voir marcher l'aiguille. Il aurait voulu arreter l'heure, faire immobile le temps jusqu'a la rentree de sa femme. Il n'en voulait pas a Henriette d'etre en retard, mais il avait peur, peur d'elle et de Julie, peur de tout ce qui pouvait arriver. Dix minutes de plus suffiraient pour amener une irreparable catastrophe, des explications et des violences qu'il n'osait meme imaginer. La seule pensee de la querelle, des eclats de voix, des injures traversant l'air comme des balles, des deux femmes face a face se regardant au fond des yeux et se jetant a la tete des mots blessants, lui faisait battre le coeur, lui sechait la bouche ainsi qu'une marche au soleil, le rendait mou comme une loque, si mou qu'il n'avait plus la force de soulever son enfant et de le faire sauter sur son genou.

Huit heures sonnerent; la porte se rouvrit et Julie reparut. Elle

n'avait plus son air exaspere, mais un air de resolution mechante et froide, plus redoutable encore.

--Monsieur, dit-elle, j'ai servi votre maman jusqu'a son dernier jour, je vous ai eleve aussi de votre naissance jusqu'a aujourd'hui! Je crois qu'on peut dire que je suis devouee a la famille...

Elle attendit une reponse.

Parent balbutia: "Mais oui, ma bonne Julie."

Elle reprit:--Vous savez bien que je n'ai jamais rien fait par interet d'argent, mais toujours par interet pour vous; que je ne vous ai jamais trompe ni menti; que vous n'avez jamais pu m'adresser de reproches...

--Mais oui, ma bonne Julie.

--Eh bien, Monsieur, ca ne peut pas durer plus longtemps. C'est par amitie pour vous que je ne disais rien, que je vous laissais dans votre ignorance; mais c'est trop fort, et on rit trop de vous dans le quartier. Vous ferez ce que vous voudrez, mais tout le monde le sait; il faut que je vous le dise aussi, a la fin, bien que ca ne m'aille guere de rapporter. Si Madame rentre comme ca a des heures de fantaisie, c'est qu'elle fait des choses abominables.

Il demeurait effare, ne comprenant pas. Il ne put que balbutier: "Tais-toi... Tu sais que je t'ai defendu..."

Elle lui coupa la parole avec une resolution irresistible.

--Non, Monsieur, il faut que je vous dise tout, maintenant. Il y a longtemps que Madame a faute avec M. Limousin. Moi, je les ai vus plus de vingt fois s'embrasser derriere les portes. Oh, allez! si M. Limousin avait ete riche, ca n'est pas M. Parent que Madame aurait epouse. Si Monsieur se rappelait seulement comment le mariage s'est fait, il comprendrait la chose d'un bout a l'autre...

Parent s'etait leve, livide, balbutiant: "Tais-toi... tais-toi... ou..."

Elle continua:

--Non, je vous dirai tout. Madame a epouse Monsieur par interet; et elle l'a trompe du premier jour. C'etait entendu entre eux, pardi! Il suffit de reflechir pour comprendre ca. Alors comme Madame n'etait pas contente d'avoir epouse Monsieur qu'elle n'aimait pas, elle lui a fait la vie dure, si dure que j'en avais le coeur casse, moi qui voyais ca...

Il fit deux pas, les poings fermes, repetant: "Tais-toi... tais-toi..." car il ne trouvait rien a repondre.

La vieille bonne ne recula point; elle semblait resolue a tout.

Mais Georges, effare d'abord, puis effraye par ces voix grondantes, se mit a pousser des cris aigus. Il restait debout derriere son pere, et,

la face crispée, la bouche ouverte, il hurlait.

La clameur de son fils exaspera Parent, l'emplit de courage et de fureur. Il se précipita vers Julie, les deux bras levés, prêt à frapper des deux mains, et criant: "Ah misérable! tu vas tourner les sens du petit."

Il la touchait déjà! Elle lui jeta par la face:

--Monsieur peut me battre s'il veut, moi qui l'ai élevé; ça n'empêchera pas que sa femme le trompe et que son enfant n'est pas de lui!...

Il s'arrêta tout net, laissa retomber ses bras; et il restait en face d'elle tellement éperdu qu'il ne comprenait plus rien.

Elle ajouta:--Il suffit de regarder le petit pour reconnaître le père, pardi! c'est tout le portrait de M. Limousin. Il n'y a qu'à regarder ses yeux et son front. Un aveugle ne s'y tromperait pas....

Mais il l'avait saisie par les épaules et il la secouait de toute sa force, begayant: "Vipère... vipère! Hors d'ici, vipère!... Va-t'en ou je te tuerais!... Va-t'en! Va-t'en!..."

Et d'un effort désespéré il la lança dans la pièce voisine. Elle tomba sur la table servie dont les verres s'abattirent et se cassèrent; puis, s'étant relevée, elle mit la table entre elle et son maître, et, tandis qu'il la poursuivait pour la ressaisir, elle lui crachait au visage des paroles terribles:

--Monsieur n'a qu'à sortir... ce soir... après dîner... et qu'à rentrer tout de suite... il verra!... il verra si j'ai menti!... Que Monsieur essaye... il verra.

Elle avait gagné la porte de la cuisine et elle s'enfuit. Il courut derrière elle, monta l'escalier de service jusqu'à sa chambre de bonne où elle s'était enfermée, et heurtant la porte:

--Tu vas quitter la maison à l'instant même.

Elle répondit à travers la planche:

--Monsieur peut y compter. Dans une heure je ne serai plus ici.

Alors il redescendit lentement, en se cramponnant à la rampe pour ne point tomber; et il rentra dans son salon où Georges pleurait, assis par terre.

Parent s'affaissa sur un siège et regarda l'enfant d'un œil hébété. Il ne comprenait plus rien; il ne savait plus rien; il se sentait étourdi, abruti, fou, comme s'il venait de choir sur la tête; à peine se souvenait-il des choses horribles que lui avait dites sa bonne. Puis, peu à peu, sa raison, comme une eau troublée, se calma et s'éclaircit; et l'abominable révélation commença à travailler son cœur.

Julie avait parle si net, avec une telle force, une telle assurance, une telle sincerite, qu'il ne douta pas de sa bonne foi, mais il s'obstinait a douter de sa clairvoyance. Elle pouvait s'etre trompee, aveuglee par son devouement pour lui, entraine par une haine inconsciente contre Henriette. Cependant, a mesure qu'il tachait de se rassurer et de se convaincre, mille petits faits se reveillaient en son souvenir, des paroles de sa femme, des regards de Limousin, un tas de riens inobservés, presque inaperçus, des sorties tardives, des absences simultanees, et meme des gestes presque insignifiants, mais bizarres qu'il n'avait pas su voir, pas su comprendre, et qui, maintenant, prenaient pour lui une importance extreme, etablissaient une connivence entre eux. Tout ce qui s'etait passe depuis ses fiançailles surgissait brusquement en sa memoire surexcitee par l'angoisse. Il retrouvait tout, des intonations singulieres, des attitudes suspectes; et son pauvre esprit d'homme calme et bon, harcele par le doute, lui montrait maintenant, comme des certitudes, ce qui aurait pu n'etre encore que des soupçons.

Il fouillait avec une obstination acharnee dans ces cinq annees de mariage, cherchant a retrouver tout, mois par mois, jour par jour; et chaque chose inquietante qu'il decouvrait le piquait au coeur comme un aiguillon de guepe.

Il ne pensait plus a Georges, qui se taisait maintenant, le derriere sur le tapis. Mais, voyant qu'on ne s'occupait pas de lui, le gamin se remit a pleurer.

Son pere s'elanca, le saisit dans ses bras, et lui couvrit la tete de baisers. Son enfant lui demeurait au moins! Qu'importait le reste?

Il le tenait, le serrait, la bouche dans ses cheveux blonds, soulage, console, balbutiant: "Georges..... mon petit Georges, mon cher petit Georges....." Mais il se rappela brusquement ce qu'avait dit Julie!.... Oui, elle avait dit que son enfant etait a Limousin..... Oh! cela n'etait pas possible, par exemple! non, il ne pouvait le croire, il n'en pouvait meme douter une seconde. C'etait la une de ces odieuses infamies qui germent dans les ames ignobles des servantes! Il repetait: "Georges..... mon cher Georges." Le gamin, caresse, s'etait tu de nouveau.

Parent sentait la chaleur de la petite poitrine penetrer dans la sienne a travers les etoffes. Elle l'emplissait d'amour, de courage, de joie; cette chaleur douce d'enfant le caressait, le fortifiait, le sauvait.

Alors il ecarta un peu de lui la tete mignonne et frisee pour la regarder avec passion. Il la contemplait avidement, eperdument, se grisant a la voir, et repetant toujours: "Oh! mon petit..... mon petit Georges!....."

Il pensa soudain: "S'il ressemblait a Limousin... pourtant!"

Ce fut en lui quelque chose d'etrange, d'atroce, une poignante et violente sensation de froid dans tout son corps, dans tous ses membres, comme si ses os, tout a coup, fussent devenus de glace. Oh! s'il

ressemblait a Limousin!.....et il continuait a regarder Georges qui riait maintenant. Il le regardait avec des yeux eperdus, troubles, hagards. Et il cherchait dans le front, dans le nez, dans la bouche, dans les joues, s'il ne retrouvait pas quelque chose du front, du nez, de la bouche ou des joues de Limousin.

Sa pensee s'egarait comme lorsqu'on devient fou; et le visage de son enfant se transformait sous son regard, prenait des aspects bizarres, des ressemblances invraisemblables.

Julie avait dit: "Un aveugle ne s'y tromperait pas." Il y avait donc quelque chose de frappant, quoique chose d'indeniable! Mais quoi? Le front? Oui, peut-etre? Cependant Limousin avait le front plus etroit! Alors la bouche? Mais Limousin portait toute sa barbe! Comment constater les rapports entre ce gras menton d'enfant et le menton poilu de cet homme?

Parent pensait: "Je n'y vois pas, moi, je n'y vois plus; je suis trop trouble; je ne pourrais rien reconnaitre maintenant... Il faut attendre; il faudra que je le regarde bien demain matin, en me levant."

Puis il songea: "Mais s'il me ressemblait, a moi, je serais sauve! sauve!"

Et il traversa le salon en deux enjambees pour aller examiner dans la glace la face de son enfant a cote de la sienne.

Il tenait Georges assis sur son bras, afin que leurs visages fussent tout proches, et il parlait haut, tant son egarement etait grand.

"Oui... nous avons le meme nez... le meme nez... peut-etre... ce n'est pas sur... et le meme regard.... Mais non, il a les yeux bleus.... Alors... oh! mon Dieu!... mon Dieu!... mon Dieu!... je deviens fou!... Je ne veux plus voir... je deviens fou!..."

Il se sauva loin de la glace, a l'autre bout du salon, tomba sur un fauteuil, posa le petit sur un autre, et il se mit a pleurer. Il pleurait par grands sanglots desesperes. Georges, effare d'entendre gemir son pere, commença aussitot a hurler.

Le timbre d'entree sonna. Parent fit un bond, comme si une balle l'eut traverse. Il dit: "La voila... qu'est-ce que je vais faire?..." Et il courut s'enfermer dans sa chambre pour avoir le temps, au moins, de s'essuyer les yeux. Mais, apres quelques secondes, un nouveau coup de timbre le fit encore tressaillir; puis il se rappela que Julie etait partie sans que la femme de chambre fut prevenue. Donc personne n'irait ouvrir? Que faire? Il y alla.

Voici que tout d'un coup il se sentait brave, resolu, pret pour la dissimulation et la lutte. L'effroyable secousse l'avait muri en quelques instants. Et puis il voulait savoir; il le voulait avec une fureur de timide et une tenacite de debonnaire exaspere.

Il tremblait cependant! Etait-ce de peur? Oui... Peut-etre avait-il

encore peur d'elle? sait-on combien l'audace contient parfois de lâcheté fouettée?

Derrière la porte qu'il avait atteinte à pas furtifs, il s'arrêta pour écouter. Son cœur battait à coups furieux; il n'entendait que ce bruit-là: ces grands coups sourds dans sa poitrine et la voix aigue de Georges qui criait toujours, dans le salon.

Soudain, le son du timbre éclatant sur sa tête, le secoua comme une explosion; alors il saisit la serrure, et, haletant, défaillant, il fit tourner la clef et tira le battant.

Sa femme et Limousin se tenaient debout en face de lui, sur l'escalier.

Elle dit, avec un air d'étonnement ou apparaissait un peu d'irritation:

--C'est toi qui ouvres, maintenant? Ou est donc Julie?

Il avait la gorge serrée, la respiration précipitée; et il s'efforçait de répondre, sans pouvoir prononcer un mot.

Elle reprit:--Es-tu devenu muet? Je te demande où est Julie.

Alors il balbutia:--Elle.... elle.... est..... partie....

Sa femme commençait à se fâcher:

--Comment, partie? Où ça? Pourquoi?

Il reprenait son aplomb peu à peu et sentait naître en lui une haine mordante contre cette femme insolente, debout devant lui.

--Oui, partie pour tout à fait... je l'ai renvoyée...

--Tu l'as renvoyée?... Julie?... Mais tu es fou....

--Oui, je l'ai renvoyée parce qu'elle avait été insolente... et qu'elle... qu'elle a maltraité l'enfant.

--Julie?

--Oui... Julie.

--À propos de quoi a-t-elle été insolente?

--À propos de toi.

--À propos de moi?

--Oui... parce que son dîner était brûlé et que tu ne rentrais pas.

--Elle a dit...?

--Elle a dit... des choses désobligeantes pour toi... et que je ne

devais pas... que je ne pouvais pas entendre....

--Quelles choses?

--Il est inutile de les repeter.

--Je desire les connaitre.

--Elle a dit qu'il etait tres malheureux pour un homme comme moi, d'epouser une femme comme toi, inexacte, sans ordre, sans soins, mauvaise maitresse de maison, mauvaise mere, et mauvaise epouse....

La jeune femme etait entree dans l'antichambre, suivie par Limousin qui ne disait mot devant cette situation inattendue. Elle ferma brusquement la porte, jeta son manteau sur une chaise et marcha sur son mari en begayant, exasperee:

--Tu dis?... Tu dis?... que je suis...?

Il etait tres pale, tres calme. Il repondit:

--Je ne dis rien, ma chere amie; je te repete seulement les propos de Julie, que tu as voulu connaitre; et je te ferai remarquer que je l'ai mise a la porte justement a cause de ces propos.

Elle fremissait de l'envie violente de lui arracher la barbe et les joues avec ses ongles. Dans la voix, dans le ton, dans l'allure, elle sentait bien la revolte, quoiqu'elle ne put rien repondre; et elle cherchait a reprendre l'offensive par quelque mot direct et blessant.

--Tu as dine? dit-elle.

--Non, j'ai attendu.

Elle haussa les epaules avec impatience.

--C'est stupide d'attendre apres sept heures et demie. Tu aurais du comprendre que j'avais ete retenue, que j'avais eu des affaires, des courses.

Puis, tout a coup, un besoin lui vint d'expliquer l'emploi de son temps, et elle raconta, avec des paroles breves, hautaines, qu'ayant eu des objets de mobilier a choisir tres loin, tres loin, rue de Rennes, elle avait rencontre Limousin a sept heures passees, boulevard Saint-Germain, en revenant, et qu'alors elle lui avait demande son bras pour entrer manger un morceau dans un restaurant ou elle n'osait penetrer seule, bien qu'elle se sentit defaillir de faim. Voila comment elle avait dine, avec Limousin, si on pouvait appeler cela diner; car ils n'avaient pris qu'un bouillon et un demi-poulet, tant ils avaient hate de revenir.

Parent repondit simplement:--Mais tu as bien fait. Je ne t'adresse pas de reproches.

Alors Limousin, reste jusque-la muet, presque cache derriere Henriette,

s'approcha et tendit sa main en murmurant:

--Tu vas bien?

Parent prit cette main offerte, et, la serrant mollement:--Oui, tres bien.

Mais la jeune femme avait saisi un mot dans la derniere phrase de son mari.

--Des reproches... pourquoi parles-tu de reproches?... On dirait que tu as une intention.

Il s'excusa:--Non, pas du tout. Je voulais simplement te repondre que je ne m'etais pas inquiete de ton retard et que je ne t'en faisais point un crime.

Elle le prit de haut, cherchant un pretexte a querelle:--De mon retard?... On dirait vraiment qu'il est une heure du matin et que je passe la nuit dehors.

--Mais non, ma chere amie. J'ai dit "retard" parce que je n'ai pas d'autre mot. Tu devais rentrer a six heures et demie, tu rentres a huit heures et demie. C'est un retard, ca! Je le comprends tres bien; je ne... ne... ne m'en etonne meme pas... Mais... mais... il m'est difficile d'employer un autre mot.

--C'est que tu le prononces comme si j'avais decouche...

--Mais non... mais non...

Elle vit qu'il cederait toujours, et elle allait entrer dans sa chambre, quand elle s'apercut enfin que Georges hurlait. Alors elle demanda, avec un visage emu:

--Qu'a donc le petit?

--Je t'ai dit que Julie l'avait un peu maltraite.

--Qu'est-ce qu'elle lui a fait, cette gueuse?

--Oh! presque rien. Elle l'a pousse et il est tombe.

Elle voulut voir son enfant et s'elanca dans la salle a manger, puis s'arreta net devant la table couverte de vin repandu, de carafes et de verres brises, et de salieres renversees.

--Qu'est-ce que c'est que ce ravage-la?

--C'est Julie qui...

Mais elle lui coupa la parole avec fureur:

--C'est trop fort, a la fin! Julie me traite de devergondée, bat mon

enfant, casse ma vaisselle, bouleverse ma maison, et il semble que tu trouves cela tout naturel.

--Mais non... puisque je l'ai renvoyee.

--Vraiment!... Tu l'as renvoyee!... Mais il fallait la faire arreter. C'est le commissaire de police qu'on appelle dans ces cas-la!

Il balbutia:--Mais... ma chere amie... je ne pouvais pourtant pas... il n'y avait point de raison... Vraiment, il etait bien difficile...

Elle haussa les epaules avec un infini dedain.

--Tiens, tu ne seras jamais qu'une loque, un pauvre sire, un pauvre homme sans volonte, sans fermete, sans energie. Ah! elle a du t'en dire de raides, ta Julie, pour que tu te sois decide a la mettre dehors. J'aurais voulu etre la une minute, rien qu'une minute.

Ayant ouvert la porte du salon, elle courut a Georges, le releva, le serra dans ses bras en l'embrassant: "Georget, qu'est-ce que tu as, mon chat, mon mignon, mon poulet?"

Caresse par sa mere, il se tut. Elle repeta:

--Qu'est-ce que tu as?

Il repondit, ayant vu trouble avec ses yeux d'enfant effraye:

--C'est Zulie qu'a battu papa.

Henriette se retourna vers son mari, stupefaite d'abord. Puis une folle envie de rire s'eveilla dans son regard, passa comme un frisson sur ses joues fines, releva sa levre, retroussa les ailes de ses narines, et enfin jaillit de sa bouche en une claire fusée de joie, en une cascade de gaiete, sonore et vive comme une roulade d'oiseau. Elle repetait, avec de petits cris mechants qui passaient entre ses dents blanches et déchiraient Parent ainsi que des morsures: "Ah!... ah!... ah!... ah!... elle t'a ba... ba... battu... Ah!,, ah!... ah!... que c'est drôle... que c'est drôle... Vous entendez, Limousin. Julie l'a battu... battu... Julie a battu mon mari... Ah!... ah!... ah!... que c'est drôle!..."

Parent balbutiait:

--Mais non... mais non... ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... C'est moi, au contraire, qui l'ai jetee dans la salle a manger, si fort qu'elle a bouleverse la table. L'enfant a mal vu. C'est moi qui l'ai battue!

Henriette disait a son fils:--Repete, mon poulet. C'est Julie qui a battu papa!

Il repondit:--Oui, c'est Zulie.

Puis, passant soudain a une autre idee, elle reprit:--Mais il n'a pas

dine, cet enfant-la? Tu n'as rien mange, mon cheri?

--Non, maman.

Alors elle se retourna, furieuse, vers son mari:--Tu es donc fou, archi-fou! Il est huit heures et demie et Georges n'a pas dine!

Il s'excusa, egare dans cette scene et dans cette explication, ecrase sous cet ecroulement de sa vie.

--Mais, ma chere amie, nous t'attendions. Je ne voulais pas diner sans toi. Comme tu rentres tous les jours en retard, je pensais que tu allais revenir d'un moment a l'autre.

Elle lanca dans un fauteuil son chapeau, garde jusque-la sur sa tete, et, la voix nerveuse:

--Vraiment, c'est intolerable d'avoir affaire a des gens qui ne comprennent rien, qui ne devinent rien, qui ne savent rien faire par eux-memes. Alors, si j'etais rentree a minuit, l'enfant n'aurait rien mange du tout. Comme si tu n'aurais pas pu comprendre, apres sept heures et demie passees, que j'avais eu un empechement, un retard, une entrave!...

Parent tremblait, sentant la colere le gagner; mais Limousin s'interposa et, se tournant vers la jeune femme:

--Vous etes tout a fait injuste, ma chere amie. Parent ne pouvait pas deviner que vous rentreriez si tard, ce qui ne vous arrive jamais; et puis, comment vouliez-vous qu'il se tirat d'affaire tout seul, apres avoir renvoye Julie?

Mais Henriette, exasperee, repondit:--Il faudra pourtant bien qu'il se tire d'affaire, car je ne l'aiderai pas. Qu'il se debrouille!

Et elle entra brusquement dans sa chambre, oubliant deja que son fils n'avait point mange.

Alors Limousin, tout a coup, se multiplia pour aider son ami. Il ramassa et enleva les verres brises qui couvraient la table, remit le couvert et assit l'enfant sur son petit fauteuil a grands pieds, pendant que Parent allait chercher la femme de chambre pour se faire servir par elle.

Elle arriva etonnee, n'ayant rien entendu dans la chambre de Georges ou elle travaillait.

Elle apporta la soupe, un gigot brule, puis des pommes de terre en puree.

Parent s'etait assis a cote de son enfant, l'esprit en detresse, la raison emportee dans cette catastrophe. Il faisait manger le petit, essayait de manger lui-meme, coupait la viande, la machait et l'avalait avec effort, comme si sa gorge eut ete paralysee.

Alors, peu a peu, s'eveilla dans son ame un desir affole de regarder Limousin assis en face de lui et qui roulait des boulettes de pain. Il voulait voir s'il ressemblait a Georges. Mais il n'osait pas lever les yeux. Il s'y decida pourtant, et considera brusquement cette figure qu'il connaissait bien, quoiqu'il lui semblat ne l'avoir jamais examinee, tant elle lui parut differente de ce qu'il pensait. De seconde en seconde, il jetait un coup d'oeil rapide sur ce visage, cherchant a en reconnaitre les moindres lignes, les moindres traits, les moindres sens; puis, aussitot, il regardait son fils, en ayant l'air de le faire manger.

Deux mots ronflaient dans son oreille: "Son pere! son pere! son pere!" Ils bourdonnaient a ses tempes avec chaque battement de son coeur. Oui, cet homme, cet homme tranquille, assis de l'autre cote de cette table, etait peut-etre le pere de son fils, de Georges, de son petit Georges. Parent cessa de manger, il ne pouvait plus. Une douleur atroce, une de ces douleurs qui font hurler, se rouler par terre, mordre les meubles, lui déchirait tout le dedans du corps. Il eut envie de prendre son couteau et de se l'enfoncer dans le ventre. Cela le soulagerait, le sauverait; ce serait fini.

Car pourrait-il vivre maintenant? Pourrait-il vivre, se lever le matin, manger aux repas, sortir par les rues, se coucher le soir et dormir la nuit avec cette pensee vrillee en lui: "Limousin, le pere de Georges!.." Non, il n'aurait plus la force de faire un pas, de s'habiller, de penser a rien, de parler a personne! Chaque jour, a toute heure, a toute seconde, il se demanderait cela, il chercherait a savoir, a deviner, a surprendre cet horrible secret? Et le petit, son cher petit, il ne pourrait plus le voir sans endurer l'epouvantable souffrance de ce doute, sans se sentir déchire jusqu'aux entrailles, sans etre torture jusqu'aux moelles de ses os. Il lui faudrait vivre ici, rester dans cette maison, a cote de cet enfant qu'il aimerait et hairait! Oui, il finirait par le hair assurément. Quel supplice! Oh! s'il etait certain que Limousin fut le pere, peut-etre arriverait-il a se calmer, a s'endormir dans son malheur, dans sa douleur? Mais ne pas savoir etait intolerable!

Ne pas savoir, chercher toujours, souffrir toujours, et embrasser cet enfant a tout moment, l'enfant d'un autre, le promener dans la ville, le porter dans ses bras, sentir la caresse de ses fins cheveux sous les levres, l'adorer et penser sans cesse: "Il n'est pas a moi, peut-etre?" Ne vaudrait-il pas mieux ne plus le voir, l'abandonner, le perdre dans les rues, ou se sauver soi-meme tres loin, si loin, qu'il n'entendrait plus jamais parler de rien, jamais!

Il eut un sursaut en entendant ouvrir la porte. Sa femme rentrait.

--J'ai faim, dit-elle; et vous, Limousin?

Limousin repondit, en hesitant:--Ma foi, moi aussi.

Et elle fit rapporter le gigot.

Parent se demandait: "Ont-ils dine? ou bien se sont-ils mis en retard a

un rendez-vous d'amour?"

Ils mangeaient maintenant de grand appetit, tous les deux. Henriette, tranquille, riait et plaisantait. Son mari l'epiait aussi, par regards brusques, vite detournes. Elle avait une robe de chambre rose garnie de dentelles blanches; et sa tete blonde, son cou frais, ses mains grasses sortaient de ce joli vetement coquet et parfume, comme d'une coquille bordee d'ecume. Qu'avait-elle fait tout le jour avec cet homme? Parent les voyait embrasses, balbutiant des paroles ardentes! Comment ne pouvait-il rien savoir, ne pouvait-il pas deviner en les regardant ainsi cote a cote, en face de lui?

Comme ils devaient se moquer de lui, s'il avait ete leur dupe depuis le premier jour? Etait-il possible qu'on se jouat ainsi d'un homme, d'un brave homme, parce que son pere lui avait laisse un peu d'argent! Comment ne pouvait-on voir ces choses-la dans les ames, comment se pouvait-il que rien ne revelat aux coeurs droits les fraudes des coeurs infames, que la voix fut la meme pour mentir que pour adorer, et le regard fourbe qui trompe, pareil au regard sincere?

Il les epiait, attendant un geste, un mot, une intonation. Soudain il pensa: "Je vais les surprendre ce soir." Et il dit:

--Ma chere amie, comme je viens de renvoyer Julie, il faut que je m'occupe, des aujourd'hui, de trouver une autre bonne. Je sors tout de suite, afin de me procurer quelqu'un pour demain matin. Je rentrerai peut-etre un peu tard.

Elle repondit:--Va; je ne bougerai pas d'ici. Limousin me tiendra compagnie. Nous t'attendrons.

Puis, se tournant vers la femme de chambre:--Vous allez coucher Georges, ensuite vous pourrez desservir et monter chez vous.

Parent s'etait leve. Il oscillait sur ses jambes, etourdi, trebuchant. Il murmura: "A tout a l'heure," et gagna la sortie en s'appuyant au mur, car le parquet remuait comme une barque.

Georges etait parti aux bras de sa bonne. Henriette et Limousin passerent au salon. Des que la porte fut refermee:--Ah, ca! tu es donc folle, dit-il, de harceler ainsi ton mari?

Elle se retourna:--Ah! tu sais, je commence a trouver violente cette habitude que tu prends depuis quelque temps de poser Parent en martyr.

Limousin se jeta dans un fauteuil, et, croisant ses jambes:--Je ne le pose pas en martyr le moins du monde, mais je trouve, moi, qu'il est ridicule, dans notre situation, de braver cet homme du matin au soir.

Elle prit une cigarette sur la cheminee, l'alluma, et repondit:--Mais je ne le brave pas, bien au contraire; seulement il m'irrite par sa stupidite... et je le traite comme il le merite.

Limousin reprit, d'une voix impatiente:

--C'est inepte, ce que tu fais! Du reste, toutes les femmes sont pareilles. Comment? voila un excellent garçon, trop bon, stupide de confiance et de bonte, qui ne nous gene en rien, qui ne nous soupconne pas une seconde, qui nous laisse libres, tranquilles autant que nous voulons; et tu fais tout ce que tu peux pour le rendre enrage et pour gater notre vie.

Elle se tourna vers lui:--Tiens, tu m'embetes! Toi, tu es lache, comme tous les hommes! Tu as peur de ce cretin!

Il se leva vivement, et, furieux:--Ah! ca, je voudrais bien savoir ce qu'il t'a fait, et de quoi tu peux lui en vouloir? Te rend-il malheureuse? Te bat-il? Te trompe-t-il? Non, c'est trop fort a la fin de faire souffrir ce garçon uniquement parce qu'il est trop bon, et de lui en vouloir uniquement parce que tu le trompes.

Elle s'approcha de Limousin, et, le regardant au fond des yeux:

--C'est toi qui me reproches de le tromper, toi? toi? toi? Faut-il que tu aies un sale coeur?

Il se defendit, un peu honteux:--Mais je ne te reproche rien, ma chere amie, je te demande seulement de menager un peu ton mari, parce que nous avons besoin l'un et l'autre de sa confiance. Il me semble que tu devrais comprendre cela.

Ils etaient tout pres l'un de l'autre, lui grand, brun, avec des favoris tombants, l'allure un peu vulgaire d'un beau garçon content de lui; elle mignonne, rose et blonde, une petite parisienne mi-cocotte et mi-bourgeoise, nee dans une arriere-boutique, elevee sur le seuil du magasin a cueillir les passants d'un coup d'oeil, et mariee, au hasard de cette cueillette, avec le promeneur naif qui s'est epris d'elle pour l'avoir vue, chaque jour, devant cette porte, en sortant le matin et en rentrant le soir.

Elle disait:--Mais tu ne comprends donc pas, grand niais, que je l'execre justement parce qu'il m'a epousee, parce qu'il m'a achetee enfin, parce que tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense me porte sur les nerfs. Il m'exaspere a toute seconde par sa sottise que tu appelles de la bonte, par sa lourdeur que tu appelles de la confiance, et puis, surtout, parce qu'il est mon mari, lui, au lieu de toi! Je le sens entre nous deux, quoiqu'il ne nous gene guere. Et puis?... et puis?... Non, il est trop idiot a la fin de ne se douter de rien! Je voudrais qu'il fut un peu jaloux au moins. Il y a des moments ou j'ai envie de lui crier: "Mais tu ne vois donc rien, grosse bete, tu ne comprends donc pas que Paul est mon amant."

Limousin se mit a rire:--En attendant, tu feras bien de te taire et de ne pas troubler notre existence.

--Oh! je ne la troublerai pas, va! Avec cet imbecile-la, il n'y a rien a craindre. Non, mais c'est incroyable que tu ne comprennes pas combien il m'est odieux, combien il m'enerve. Toi, tu as toujours l'air de

le cherir, de lui serrer la main avec franchise. Les hommes sont surprenants parfois.

--Il faut bien savoir dissimuler, ma chere.

--Il ne s'agit pas de dissimulation, mon cher, mais de sentiments. Vous autres, quand vous trompez un homme, on dirait que vous l'aimez tout de suite davantage; nous autres, nous le haïssons a partir du moment ou nous l'avons trompe.

--Je ne vois pas du tout pourquoi on hairait un brave garcon dont on prend la femme.

--Tu ne vois pas?... tu ne vois pas?... C'est un tact qui vous manque a tous, cela! Que veux-tu? ce sont des choses qu'on sent et qu'on ne peut pas dire. Et puis d'abord on ne doit pas?... Non, tu ne comprendrais point, c'est inutile! Vous autres, vous n'avez pas de finesse.

Et souriant, avec un doux mepris de rouee, elle posa les deux mains sur ses epaules en tendant vers lui ses levres; il pencha la tete vers elle en l'enfermant dans une etreinte, et leurs bouches se rencontrerent. Et comme ils etaient debout devant la glace de la cheminee, un autre couple tout pareil a eux s'embrassait derriere la pendule.

Ils n'avaient rien entendu, ni le bruit de la clef ni le grincement de la porte; mais Henriette, brusquement, poussant un cri aigu, rejeta Limousin de ses deux bras; et ils apercurent Parent qui les regardait, livide, les poings fermes, dechausse, et son chapeau sur le front.

Il les regardait, l'un apres l'autre, d'un rapide mouvement de l'oeil, sans remuer la tete. Il semblait fou; puis, sans dire un mot, il se rua sur Limousin, le prit a pleins bras comme pour l'etouffer, le culbuta jusque dans l'angle du salon d'un elan si impetueux, que l'autre, perdant pied, battant l'air de ses mains, alla heurter brutalement son crane contre la muraille.

Mais Henriette, quand elle comprit que son mari allait assommer son amant, se jeta sur Parent, le saisit par le cou, et enfoncant dans la chair ses dix doigts fins et roses, elle serra si fort, avec ses nerfs de femme eperdue, que le sang jaillit sous ses ongles. Et elle lui mordait l'epaule comme si elle eut voulu le déchirer avec ses dents. Parent, etrangle, suffoquant, lacha Limousin, pour secouer sa femme accrochee a son col; et l'ayant empoignee par la taille, il la jeta, d'une seule poussee, a l'autre bout du salon.

Puis, comme il avait la colere courte dos debonnaires, et la violence poussive des faibles, il demeura debout entre les deux, haletant, epuise, ne sachant plus ce qu'il devait faire. Sa fureur brutale s'etait repandue dans cet effort, comme la mousse d'un vin debouche; et son energie insolite finissait en essoufflement.

Des qu'il put parler, il balbutia:

--Allez-vous-en... tous les deux... tout de suite... allez-vous-en!...

Limousin restait immobile dans son angle, colle contre le mur, trop effare pour rien comprendre encore, trop effraye pour remuer un doigt. Henriette, les poings appuyes sur le gueridon, la tete en avant, decoiffee, le corsage ouvert, la poitrine nue, attendait, pareille a une bete qui va sauter.

Parent reprit d'une voix plus forte:

--Allez-vous-en, tout de suite... Allez-vous-en!

Voyant calmee sa premiere exasperation, sa femme s'enhardit, se redressa, fit deux pas vers lui, et presque insolente deja:

--Tu as donc perdu la tete?... Qu'est-ce qui t'a pris?... Pourquoi cette agression inqualifiable?...

Il se retourna vers elle, en levant le poing pour l'assommer, et begayant:

--Oh!... oh!... c'est trop fort!... trop fort!... j'ai... j'ai... j'ai... tout entendu!... tout!... tout!...tu comprends...tout!... miserable!... miserable!... Vous etes deux miserables!... Allez-vous-en!... tous les deux!... tout de suite!... Je vous tuerais!... Allez-vous-en!...

Elle comprit que c'etait fini, qu'il savait, qu'elle ne se pourrait point innocenter et qu'il fallait ceder. Mais toute son impudence lui etait revenue et sa haine contre cet nomme, exasperee a present, la poussait a l'audace, mettait en elle un besoin de defi, un besoin de bravade.

Elle dit d'une voix claire:

--Venez, Limousin. Puisqu'on me chasse, je vais chez vous.

Mais Limousin ne remuait pas. Parent, qu'une colere nouvelle saisissait, se mit a crier:

--Allez-vous-en donc!...allez-vous-en!... miserables!... ou bien!... ou bien!...

Il saisit une chaise qu'il fit tournoyer sur sa tete.

Alors Henriette traversa le salon d'un pas rapide, prit son amant par le bras, l'arracha du mur ou il semblait scelle, et l'entraina vers la porte en repetant: "Mais venez donc, mon ami, venez donc... Vous voyez bien que cet homme est fou... Tenez donc!..."

Au moment de sortir, elle se retourna vers son mari, cherchant ce qu'elle pourrait faire, ce qu'elle pourrait inventer pour le blesser au coeur, en quittant cette maison. Et une idee lui traversa l'esprit, une de ces idees venimeuses, mortelles, ou fermente toute la perfidie des femmes.

Elle dit, resolue:--Je veux emporter mon enfant.

Parent, stupefait, balbutia:--Ton... ton... enfant?... Tu oses parler de ton enfant?... tu oses... tu oses demander ton enfant... apres... apres... Oh! oh! oh! c'est trop fort!... Tu oses?... Mais va-t'en donc, gueuse!... Va-t'en!...

Elle revint vers lui, presque souriante, presque vengée déjà, et le bravant, tout pres, face à face:

--Je veux mon enfant... et tu n'as pas le droit de le garder, parce qu'il n'est pas à toi... tu entends, tu entends bien... Il n'est pas à toi... Il est à Limousin.

Parent, éperdu, cria:--Tu mens... tu mens... miserable!

Mais elle reprit:--Imbecile! Tout le monde le sait, excepte toi. Je te dis que voilà son père. Mais il suffit de regarder pour le voir...

Parent reculait devant elle, chancelant. Puis brusquement, il se retourna, saisit une bougie, et s'élança dans la chambre voisine.

Il revint presque aussitôt, portant sur son bras le petit Georges enveloppé dans les couvertures de son lit. L'enfant, réveillé en sursaut, épouvanté, pleurait. Parent le jeta dans les mains de sa femme, puis, sans ajouter une parole, il la poussa rudement dehors, vers l'escalier, où Limousin attendait par prudence.

Puis il referma la porte, donna deux tours de clef et poussa les verrous. À peine rentre dans le salon, il tomba de toute sa hauteur sur le parquet.

II

Parent vécut seul, tout à fait seul. Pendant les premières semaines qui suivirent la séparation, l'étonnement de sa vie nouvelle l'empêcha de songer beaucoup. Il avait repris son existence de garçon, ses habitudes de flânerie, et il mangeait au restaurant, comme autrefois. Ayant voulu éviter tout scandale, il faisait à sa femme une pension réglée par les hommes d'affaires. Mais, peu à peu, le souvenir de l'enfant commença à hanter sa pensée. Souvent, quand il était seul, chez lui, le soir, il s'imaginait tout à coup entendre Georges crier "papa". Son cœur aussitôt commençait à battre et il se levait bien vite pour ouvrir la porte de l'escalier et voir si, par hasard, le petit ne serait pas revenu. Oui, il aurait pu revenir comme reviennent les chiens et les pigeons. Pourquoi un enfant aurait-il moins d'instinct qu'une bête?

Après avoir reconnu son erreur, il retournait s'asseoir dans son fauteuil, et il pensait au petit. Il y pensait pendant des heures entières, des jours entiers. Ce n'était point seulement une obsession morale, mais aussi, et plus encore, une obsession physique, un besoin

sensuel, nerveux de l'embrasser, de le tenir, de le manier, de l'asseoir sur ses genoux, de le faire sauter et culbuter dans ses mains. Il s'exasperait au souvenir enfiévrant des caresses passées. Il sentait les petits bras serrant son cou, la petite bouche posant un gros baiser sur sa barbe, les petits cheveux chatouillant sa joue. L'envie de ces douces calineries disparues, de la peau fine, chaude et mignonne offerte aux lèvres, l'affolait comme le désir d'une femme aimée qui s'est enfuie.

Dans la rue, tout à coup, il se mettait à pleurer en songeant qu'il pourrait l'avoir, trotinant à son côté avec ses petits pieds, son gros Georget, comme autrefois, quand il le promenait. Il rentrait alors; et, la tête entre ses mains, sanglotait jusqu'au soir.

Puis, vingt fois, cent fois en un jour il se posait cette question: "Était-il ou n'était-il pas le père de Georges?" Mais c'était surtout la nuit qu'il se livrait sur cette idée à des raisonnements interminables. À peine couché, il recommençait, chaque soir, la même série d'argumentations désespérées.

Après le départ de sa femme, il n'avait plus douté tout d'abord: l'enfant, certes, appartenait à Limousin. Puis, peu à peu, il se remit à hésiter. Assurément, l'affirmation d'Henriette ne pouvait avoir aucune valeur. Elle l'avait brave, en cherchant à le désespérer. En pesant froidement le pour et le contre, il y avait bien des chances pour qu'elle eût menti.

Seul Limousin, peut-être, aurait pu dire la vérité. Mais comment savoir, comment l'interroger, comment le décider à avouer?

Et quelquefois Parent se relevait en pleine nuit, résolu à aller trouver Limousin, à le prier, à lui offrir tout ce qu'il voudrait, pour mettre fin à cette abominable angoisse. Puis il se recouchait désespéré, ayant réfléchi que l'amant aussi mentirait sans doute! Il mentirait même certainement pour empêcher le père véritable de reprendre son enfant.

Alors que faire? Rien!

Et il se désolait d'avoir ainsi brusqué les événements, de n'avoir point réfléchi, patiente, de n'avoir pas su attendre et dissimuler, pendant un mois ou deux, afin de se renseigner par ses propres yeux. Il aurait dû feindre de ne rien soupçonner, et les laisser se trahir tout doucement. Il lui aurait suffi de voir l'autre embrasser l'enfant pour deviner, pour comprendre. Un ami n'embrasse pas comme un père. Il les aurait épiés derrière les portes! Comment n'avait-il pas songé à cela? Si Limousin, demeure seul avec Georges, ne l'avait point aussitôt saisi, serre dans ses bras, baise passionnément, s'il l'avait laissé jouer avec indifférence, sans s'occuper de lui, aucune hésitation ne serait demeurée possible: c'est qu'alors il n'était pas, il ne se croyait pas, il ne se sentait pas le père.

De sorte que lui, Parent, chassant la mère, aurait gardé son fils, et il aurait été heureux, tout à fait heureux.

Il se retournait dans son lit, suant et torture, et cherchant à se

souvenir des attitudes de Limousin avec le petit. Mais il ne se rappelait rien, absolument rien, aucun geste, aucun regard, aucune parole, aucune caresse suspects. Et puis la mere non plus ne s'occupait guere de son enfant. Si elle l'avait eu de son amant, elle l'aurait sans doute aime davantage.

On l'avait donc separe de son fils par vengeance, par cruaute, pour le punir de ce qu'il les avait surpris.

Et il se decidai a aller, des l'aurore, requerir les magistrats pour se faire rendre Georget.

Mais a peine avait-il pris cette resolution qu'il se sentait envahi par la certitude contraire. Du moment que Limousin avait ete, des le premier jour, l'amant d'Henriette, l'amant aime, elle avait du se donner a lui avec cet elan, cet abandon, cette ardeur qui rendent meres les femmes. La reserve froide qu'elle avait toujours apportee dans ses relations intimes avec lui, Parent, n'etait-elle pas aussi un obstacle a ce qu'elle eut ete fecondee par son baiser!

Alors il allait reclamer, prendre avec lui, conserver toujours et soigner l'enfant d'un autre. Il ne pourrait pas le regarder, l'embrasser, l'entendre dire "papa" sans que cette pensee le frappat, le déchirât: "Ce n'est point mon fils." Il allait se condamner a ce supplice de tous les instants, a cette vie de miserable! Non, il valait mieux demeurer seul, vivre seul, vieillir seul, et mourir seul.

Et chaque jour, chaque nuit recommencaient ces abominables hesitations et ces souffrances que rien ne pouvait calmer ni terminer. Il redoutait surtout l'obscurite du soir qui vient, la tristesse des crepuscules. C'etait alors, sur son coeur, comme une pluie de chagrin, une inondation de desespoir qui tombait avec les tenebres, le noyait et l'affolait. Il avait peur de ses pensees comme on a peur des malfaiteurs, et il fuyait devant elles ainsi qu'une bete poursuivie. Il redoutait surtout son logis vide, si noir, terrible, et les rues desertes aussi ou brille seulement, de place en place, un bec de gaz, ou le passant isole qu'on entend de loin semble un rodeur et fait ralentir ou hater le pas selon qu'il vient vers vous ou qu'il vous suit.

Et Parent, malgre lui, par instinct, allait vers les grandes rues illuminees et populeuses. La lumiere et la foule l'attiraient, l'occupaient et l'etourdissaient. Puis, quand il etait las d'errer, de vagabonder dans les remous du public, quand il voyait les passants devenir plus rares, et les trottoirs plus libres, la terreur de la solitude et du silence le poussait vers un grand cafe plein de buveurs et de clarte. Il y allait comme les mouches vont a la flamme, s'asseyait devant une petite table ronde, et demandait un bock. Il le buvait lentement, s'inquietant chaque fois qu'un consommateur se levait pour s'en aller. Il aurait voulu le prendre par le bras, le retenir, le prier de rester encore un peu, tant il redoutait l'heure ou le garçon, debout devant lui, prononcerait d'un air furieux: "Allons, Monsieur, on ferme!"

Car, chaque soir, il restait le dernier. Il voyait rentrer les tables, eteindre, un a un, les becs de gaz, sauf deux, le sien et celui du

comptoir. Il regardait d'un oeil navre la caissiere compter son argent et l'enfermer dans le tiroir; et il s'en allait, pousse dehors par le personnel qui murmurait: "En voila un empote! On dirait qu'il ne sait pas ou coucher."

Et des qu'il se retrouvait seul dans la rue sombre, il recommençait a penser a Georget et a se creuser la tete, a se torturer la pensee pour decouvrir s'il etait ou s'il n'etait point le pere de son enfant.

Il prit ainsi l'habitude de la brasserie ou le coudolement continu des buveurs met pres de vous un public familier et silencieux, ou la grasse fume des pipes endort les inquietudes, tandis que la biere epaisse alourdit l'esprit et calme le coeur.

Il y vecut. A peine leve, il allait chercher la des voisins pour occuper son regard et sa pensee. Puis, par paresse de se mouvoir, il y prit bientot ses repas. Vers midi, il frappait avec sa soucoupe sur la table de marbre, et le garcon apportait vivement une assiette, un verre, une serviette et le dejeuner du jour. Des qu'il avait fini de manger, il buvait lentement son cafe, l'oeil fixe sur le carafon d'eau-de-vie qui lui donnerait bientot une bonne heure d'abrutissement. Il trempait d'abord ses levres dans le cognac, comme pour en prendre le gout, cueillant seulement la saveur du liquide avec le bout de sa langue. Puis il se le versait dans la bouche, goutte a goutte, en renversant la tete; promenait doucement la forte liqueur sur son palais, sur ses gencives, sur toute la muqueuse de ses joues, la melant avec la salive claire que ce contact faisait jaillir. Puis, adoucie par ce melange, il l'avalait avec recueillement, la sentant couler, tout le long de sa gorge, jusqu'au fond de son estomac.

Apres chaque repas, il sirotait ainsi, pendant plus d'une heure, trois ou quatre petits verres qui l'engourdissaient peu a peu. Alors il penchait la tete sur son ventre, fermait les yeux et somnolait. Il se reveillait vers le milieu de l'apres-midi, et tendait aussitot la main vers le bock que le garcon avait pose devant lui pendant son sommeil; puis, l'ayant bu, il se soulevait sur la banquette de velours rouge, relevait son pantalon, rabaisait son gilet pour couvrir la ligne blanche apercue entre les deux, secouait le col de sa jaquette, tirait les poignets de sa chemise hors des manches, puis reprenait les journaux qu'il avait deja lus le matin.

Il les recommençait, de la premiere ligne a la derniere, y compris les reclames, demandes d'emploi, annonces, cote de la Bourse et programmes des theatres.

Entre quatre et six heures il allait faire un tour sur les boulevards, pour prendre l'air, disait-il; puis il revenait s'asseoir a la place qu'on lui avait conservee et demandait son absinthe.

Alors il causait avec les habitues dont il avait fait la connaissance. Ils commentaient les nouvelles du jour, les faits divers et les evenements politiques: cela le menait a l'heure du diner. La soiree se passait comme l'apres-midi jusqu'au moment de la fermeture. C'etait pour lui l'instant terrible, l'instant ou il fallait rentrer dans le noir,

dans la chambre vide, pleine de souvenirs affreux, de pensees horribles et d'angoisses. Il ne voyait plus personne de ses anciens amis, personne de ses parents, personne qui put lui rappeler sa vie passee.

Mais comme son appartement devenait un enfer pour lui, il prit une chambre dans un grand hotel, une belle chambre d'entresol afin de voir les passants. Il n'etait plus seul en ce vaste logis public; il sentait grouiller des gens autour de lui; il entendait des voix derriere les cloisons; et quand ses anciennes, souffrances le harcelaient trop cruellement en face de son lit entr'ouvert et de son feu solitaire, il sortait dans les larges corridors et se promenait comme un factionnaire, le long de toutes les portes fermees, en regardant avec tristesse les souliers accouples devant chacune, les mignonnes bottines de femme blotties a cote des fortes bottines d'hommes; et il pensait que tous ces gens-la etaient heureux, sans doute, et dormaient tendrement, cote a cote ou embrasses, dans la chaleur de leur couche.

Cinq annees se passerent ainsi; cinq annees mornes, sans autres evenements que des amours de deux heures, a deux louis, de temps en temps.

Or un jour, comme il faisait sa promenade ordinaire entre la Madeleine et la rue Drouot, il apercut tout a coup une femme dont la tournure le frappa. Un grand monsieur et un enfant l'accompagnaient. Tous les trois marchaient devant lui. Il se demandait: "Ou donc ai-je vu ces personnes-la?" et, tout a coup, il reconnut un geste de la main: c'etait sa femme, sa femme avec Limousin, et avec son enfant, son petit Georges.

Son coeur battait a l'etouffer; il ne s'arreta pas cependant; il voulait les voir; et il les suivit. On eut dit un menage, un bon menage de bons bourgeois. Henriette s'appuyait au bras de Paul, lui parlait doucement en le regardant parfois de cote. Parent la voyait alors de profil, reconnaissait la ligne gracieuse de son visage, les mouvements de sa bouche, son sourire, et la caresse de son regard. L'enfant surtout le preoccupait. Comme il etait grand, et fort! Parent ne pouvait apercevoir la figure, mais seulement de longs cheveux blonds qui tombaient sur le col en boucles frisees. C'etait Georget, ce haut garcon aux jambes nues, qui allait, ainsi qu'un petit homme, a cote de sa mere.

Comme ils s'etaient arretes devant un magasin, il les vit soudain tous les trois. Limousin avait blanchi, vieilli, maigri; sa femme, au contraire, plus fraiche que jamais, avait plutot engraisse; Georges etait devenu meconnaissable, si different de jadis!

Ils se remirent en route. Parent les suivit de nouveau, puis les devanca a grands pas pour revenir; et les revoir, de tout pres, en face. Quand il passa contre l'enfant, il eut envie, une envie folle de le saisir dans ses bras et de l'emporter. Il le toucha, comme par hasard. Le petit tourna la tete et regarda ce maladroit avec des yeux mecontents. Alors Parent s'enfuit, frappe, poursuivi, blesse par ce regard. Il s'enfuit a la facon d'un voleur, saisi de la peur horrible d'avoir ete vu et reconnu par sa femme et son amant. Il alla d'une course jusqu'a sa brasserie, et tomba, haletant, sur sa chaise.

Il but trois absinthes, ce soir-la.

Pendant quatre mois, il garda au coeur la plaie de cette rencontre. Chaque nuit il les revoyait tous les trois, heureux et tranquilles, pere, mere, enfant, se promenant sur le boulevard, avant de rentrer diner chez eux. Cette vision nouvelle effacait l'ancienne. C'etait autre chose, une autre hallucination maintenant, et aussi une autre douleur. Le petit Georges, son petit Georges, celui qu'il avait tant aime et tant embrasse jadis, disparaissait dans un passe lointain et fini, et il en voyait un nouveau, comme un frere du premier, un garconnet aux mollets nus, qui ne le connaissait pas, celui-la! Il souffrait affreusement de cette pensee. L'amour du petit etait mort; aucun lien n'existait plus entre eux; l'enfant n'aurait pas tendu les bras en le voyant. Il l'avait meme regarde d'un oeil mechant.

Puis, peu a peu, son ame se calma encore; ses tortures mentales s'affaiblirent; l'image apparue devant ses yeux et qui hantait ses nuits devint indecise, plus rare. Il se remit a vivre a peu pres comme tout le monde, comme tous les desoeuvres qui boivent des bocks sur des tables de marbre et usent leurs culottes par le fond sur le velours rape des banquettes.

Il vieillit dans la fumee des pipes, perdit ses cheveux sous la flamme du gaz, considera comme des evenements le bain de chaque semaine, la taille de cheveux de chaque quinzaine, l'achat d'un vetement neuf ou d'un chapeau. Quand il arrivait a sa brasserie coiffe d'un nouveau couvre-chef, il se contemplait longtemps dans la glace ayant de s'asseoir, le mettait et l'enlevait plusieurs fois de suite, le posait de differentes facons, et demandait enfin a son amie, la dame du comptoir, qui le regardait avec interet: "Trouvez-vous qu'il me va bien?"

Deux ou trois fois par an il allait au theatre; et, l'ete, il passait quelquefois ses soirees dans un cafe-concert des Champs-Elysees. Il en rapportait dans sa tete des airs qui chantaient au fond de sa memoire pendant plusieurs semaines et qu'il fredonnait meme en battant la mesure avec son pied, lorsqu'il etait assis devant son bock.

Les annees se suivaient, lentes, monotones et courtes parce qu'elles etaient vides.

Il ne les sentait pas glisser sur lui. Il allait a la mort sans remuer, sans s'agiter, assis en face d'une table de brasserie; et seule la grande glace ou il appuyait son crane plus denude chaque jour refletait les ravages du temps qui passe et fuit en devorant les hommes, les pauvres hommes.

Il ne pensait plus que rarement, a present, au drame affreux ou avait sombre sa vie, car vingt ans s'etaient ecoules depuis cette soiree effroyable.

Mais l'existence qu'il s'etait faite ensuite l'avait use, amolli, epuise; et souvent le patron de sa brasserie, le sixieme patron depuis son entree dans cet etablissement, lui disait: "Vous devriez vous

secouer un peu, Monsieur Parent; vous devriez prendre l'air, aller a la campagne, je vous assure que vous changez beaucoup depuis quelques mois."

Et quand son client venait de sortir, ce commerçant communiquait ses reflexions a sa caissiere. "Ce pauvre M. Parent file un mauvais coton, ca ne vaut rien de ne jamais quitter Paris. Engagez-le donc a aller aux environs manger une matelote de temps en temps, puisqu'il a confiance en vous. Voila bientôt l'ete, ca le retapera."

Et la caissiere, pleine de pitie et de bienveillance pour ce consommateur obstine, repetait chaque jour a Parent: "Voyons, Monsieur, decidez-vous a prendre l'air! C'est si joli, la campagne quand il fait beau! Oh! moi! si je pouvais, j'y passerais ma vie!"

Et elle lui communiquait ses reves, les reves poetiques et simples de toutes les pauvres filles enfermées d'un bout a l'autre de l'annee derriere les vitres d'une boutique et qui regardent passer la vie factice et bruyante de la rue, en songeant a la vie calme et douce des champs, a la vie sous les arbres, sous le radieux soleil qui tombe sur les prairies, sur les bois profonds, sur les claires rivières, sur les vaches couchées dans l'herbe, et sur toutes les fleurs diverses, toutes les fleurs libres, bleues, rouges, jaunes, violettes, lilas, roses, blanches, si gentilles, si fraîches, si parfumées, toutes les fleurs de la nature qu'on cueille en se promenant et dont on fait de gros bouquets.

Elle prenait plaisir a lui parler sans cesse de son desir eternel, irrealise et irrealisable; et lui, pauvre vieux sans espoirs, prenait plaisir a l'ecouter. Il venait s'asseoir maintenant a cote du comptoir pour causer avec Mlle Zoe et discuter sur la campagne avec elle. Alors, peu a peu, une vague envie lui vint d'aller voir, une fois, s'il faisait vraiment si bon qu'elle le disait, hors les murs de la grande ville.

Un matin il demanda:

--Savez-vous ou on peut bien déjeuner aux environs de Paris?

Elle repondit:

--Allez donc a la Terrasse de Saint-Germain. C'est si joli!

Il s'y etait promene autrefois au moment de ses fiancailles. Il se decida a y retourner.

Il choisit un dimanche, sans raison speciale, uniquement parce qu'il est d'usage de sortir le dimanche, meme quand on ne fait rien en semaine.

Donc il partit, un dimanche matin, pour Saint-Germain.

C'etait au commencement de juillet, par un jour eclatant et chaud. Assis contre la portiere de son wagon, il regardait courir les arbres et les petites maisons bizarres des alentours de Paris. Il se sentait triste, ennuye d'avoir cede a ce desir nouveau, d'avoir rompu ses habitudes. Le

paysage changeant et toujours pareil le fatiguait. Il avait soif; il serait volontiers descendu a chaque station pour s'asseoir au cafe apercu derriere la gare, boire un bock ou deux et reprendre le premier train qui passerait vers Paris. Et puis le voyage lui semblait long, tres long. Il restait assis des journees entieres pourvu qu'il eut sous les yeux les memes choses immobiles, mais il trouvait enervant et fatigant de rester assis en changeant de place, de voir remuer le pays tout entier, tandis que lui-meme ne faisait pas un mouvement.

Il s'interessa a la Seine cependant, chaque fois qu'il la traversa. Sous le pont de Chatou il apercut des yoles qui passaient enlevees a grands coups d'aviron par des canotiers aux bras nus; et il pensa: "Voila des gaillards qui ne doivent pas s'embeter!"

Le long ruban de riviere deroule des deux cotes du pont du Pecq eveilla, dans le fond de son coeur, un vague desir de promenade au bord des berges. Mais le train s'engouffra sous le tunnel qui precede la gare de Saint-Germain pour s'arreter bientot au quai d'arrivee.

Parent descendit, et, alourdi par la fatigue, s'en alla, les mains derriere le dos, vers la Terrasse. Puis, parvenu contre la balustrade de fer, il s'arreta pour regarder l'horizon. La plaine immense s'etendait en face de lui, vaste comme la mer, toute verte et peulee de grands villages, aussi populeux que des villes. Des routes blanches traversaient ce large pays, des bouts de forets le boisaient par places, les etangs du Vesinet brillaient comme des plaques d'argent, et les coteaux lointains de Sannois et d'Argenteuil se dessinaient sous une brume legere et bleuatre qui les laissait a peine deviner. Le soleil baignait de sa lumiere abondante et chaude tout le grand paysage un peu voile par les vapeurs matinales, par la sueur de la terre chauffee s'exhalant en brouillards menus, et par les souffles humides de la Seine, qui se deroulait comme un serpent sans fin a travers les plaines, contournait les villages et longeait les collines.

Une brise molle, pleine de l'odeur des verdures et des seves, caressait la peau, penetrait au fond de la poitrine, semblait rajeunir le coeur, aliger l'esprit, vivifier le sang.

Parent, surpris, la respirait largement, les yeux eblouis par l'etendue du paysage; et il murmura: "Tiens, on est bien ici."

Puis il fit quelques pas, et s'arreta de nouveau pour regarder. Il croyait decouvrir des choses inconnues et nouvelles, non point les choses que voyait son oeil, mais des choses que pressentait son ame, des evenements ignores, des bonheurs entrevus, des joies inexplorees, tout un horizon de vie qu'il n'avait jamais soupconne et qui s'ouvrait brusquement devant lui en face de cet horizon de campagne illimitee.

Toute l'affreuse tristesse de son existence lui apparut illuminee par la clarte violente qui inondait la terre. Il vit ses vingt annees de cafe, mornes, monotones, navrantes. Il aurait pu voyager comme d'autres, s'en aller la-bas, la-bas, chez des peuples etrangers, sur des terres peu connues, au dela des mers, s'interesser a tout ce qui passionne les autres hommes, aux arts, aux sciences, aimer la vie aux milles formes,

la vie mysterieuse, charmante ou poignante, toujours changeante, toujours inexplicable et curieuse.

Maintenant il etait trop tard. Il irait de bock en bock, jusqu'a la mort, sans famille, sans amis, sans esperances, sans curiosite pour rien. Une detresse infinie l'envahit, et une envie de se sauver, de se cacher, de rentrer dans Paris, dans sa brasserie et dans son engourdissement! Toutes les pensees, tous les reves, tous les desirs qui dorment dans la paresse des coeurs stagnants s'etaient reveilles, remues par ce rayon de soleil sur les plaines.

Il sentit que s'il demeurait seul plus longtemps en ce lieu, il allait perdre la tete, et il gagna bien vite le pavillon Henri IV pour déjeuner, s'etourdir avec du vin et de l'alcool et parler a quelqu'un, au moins.

Il prit une petite table dans les bosquets d'ou l'on domine toute la campagne, fit son menu et pria qu'on le servit tout de suite.

D'autres promeneurs arrivaient, s'asseyaient aux tables voisines. Il se sentait mieux; il n'etait plus seul.

Dans une tonnelle, trois personnes dejeunaient. Il les avait regardees plusieurs fois sans les voir, comme on regarde les indifferents.

Tout a coup, une voix de femme jeta en lui un de ces frissons qui font tressaillir les moelles.

Elle avait dit, cette voix: "Georges, tu vas decouper le poulet."

Et une autre voix repondit: "Oui, maman."

Parent leva les yeux; et il comprit, il devina tout de suite quels etaient ces gens! Certes il ne les aurait pas reconnus. Sa femme etait toute blanche, tres forte, une vieille dame serieuse et respectable; et elle mangeait en avançant la tete, par crainte des taches, bien qu'elle eut recouvert ses seins d'une serviette. Georges etait devenu un homme. Il avait de la barbe, de cette barbe inegale et presque incolore qui frisstote sur les joues des adolescents. Il portait un chapeau de haute forme, un gilet, de couteil blanc et un monocle, par chic, sans doute. Parent le regardait, stupefait! C'etait la Georges, son fils?--Non, il ne connaissait pas ce jeune homme; il ne pouvait rien exister de commun entre eux. Limousin tournait le dos et mangeait, les epaules un peu voutees.

Donc ces trois etres semblaient heureux et contents; ils venaient dejeuner a la campagne, en des restaurants connus. Ils avaient eu une existence calme et douce, une existence familiale dans un bon logis chaud et peuple, peuple par tous les riens qui font la vie agreable, par toutes les douceurs de l'affection, par toutes les paroles tendres qu'on echange sans cesse, quand on s'aime. Ils avaient vecu ainsi, grace a lui Parent, avec son argent, apres l'avoir trompe, vole, perdu! Ils l'avaient condamne, lui, l'innocent, le naif, le debonnaire, a toutes les tristesses de la solitude, a l'abominable vie qu'il avait menee

entre un trottoir et un comptoir, a toutes les tortures morales et a toutes les miseres physiques! Ils avaient fait de lui un etre inutile, perdu, egare dans le monde, un pauvre vieux sans joies possibles, sans attentes, qui n'esperait rien de rien et de personne. Pour lui la terre etait vide, parce qu'il n'aimait rien sur la terre. Il pouvait courir les peuples ou courir les rues, entrer dans toutes les maisons de Paris, ouvrir toutes les chambres, il ne trouverait, derriere aucune porte, la figure cherchee, cherie, figure de femme ou figure d'enfant, qui sourit en vous apercevant. Et cette idee surtout le travaillait, l'idee de la porte qu'on ouvre pour trouver et embrasser quelqu'un derriere.

Et c'etait la faute de ces trois miserables, cela! la faute de cette femme indigne, de cet ami infame et de ce grand garçon blond qui prenait des airs arrogants.

Il en voulait maintenant a l'enfant autant qu'aux deux autres! N'etait-il pas le fils de Limousin? Est-ce que Limousin l'aurait garde, aime, sans cela? Est-ce que Limousin n'aurait pas lache bien vite la mere et le petit s'il n'avait pas su que le petit etait a lui, bien a lui? Est-ce qu'on eleve les enfants des autres?

Donc, ils etaient la, tout pres, ces trois malfaiteurs qui l'avaient tant fait souffrir.

Parent les regardait, s'irritant, s'exaltant au souvenir de toutes ses douleurs, de toutes ses angoisses, de tous ses desespoirs. Il s'exasperait surtout de leur air placide et satisfait. Il avait envie de les tuer, de leur jeter son siphon d'eau de Seltz, de fendre la tete de Limousin qu'il voyait, a toute seconde, se baisser vers son assiette et se relever aussitot.

Et ils continueraient a vivre ainsi, sans soucis, sans inquietudes d'aucune sorte. Non, non. C'en etait trop a la fin! Il se vengerait; il allait se venger tout de suite puisqu'il les tenait sous la main. Mais comment? Il cherchait, revait des choses effroyables comme il en arrive dans les feuilletons, mais ne trouvait rien de pratique. Et il buvait, coup sur coup, pour s'exciter, pour se donner du courage, pour ne pas laisser echapper une pareille occasion, qu'il ne retrouverait sans doute jamais.

Soudain, il eut une idee, une idee terrible; et il cessa de boire pour la murir. Un sourire plissait ses levres; il murmurait: "Je les tiens. Je les tiens. Nous allons voir. Nous allons voir."

Un garçon lui demanda:--Qu'est-ce que Monsieur desire ensuite?

--Rien. Du cafe et du cognac, du meilleur.

Et il les regardait en sirotant ses petits verres. Il y avait trop de monde dans ce restaurant pour ce qu'il voulait faire: donc il attendrait, il les suivrait; car ils allaient se promener certainement sur la terrasse ou dans la foret. Quand ils seraient un peu eloignes, il les rejoindrait, et alors il se vengerait, oui, il se vengerait! Il n'etait pas trop tot d'ailleurs, apres vingt-trois ans de souffrances.

Ah! ils ne soupconnaient guere ce qui allait leur arriver.

Ils achevaient doucement leur dejeuner, en causant avec securite. Parent ne pouvait entendre leurs paroles, mais il voyait leurs gestes calmes. La figure de sa femme, surtout, l'exasperait. Elle avait pris un air hautain, un air de devote grasse, de devote inabordable, cuirassee de principes, blindee de vertu.

Puis, ils payerent l'addition et se leverent. Alors il vit Limousin. On eut dit un diplomate en retraite, tant il semblait important avec ses beaux favoris souples et blancs dont les pointes tombaient sur les revers de sa redingote.

Ils sortirent. Georges fumait un cigare et portait son chapeau sur l'oreille. Parent, aussitot, les suivit.

Ils firent d'abord un tour sur la terrasse et admirerent le paysage avec placidite, comme admirent les gens repus; puis ils entrerent dans la foret.

Parent se frottait les mains, et les suivait toujours, de loin, en se cachant pour ne point eveiller trop tot leur attention.

Ils allaient a petits pas, prenant un bain de verdure et d'air tiede. Henriette s'appuyait au bras de Limousin et marchait, droite, a son cote, en epouse sure et fiere d'elle. Georges abattait des feuilles avec sa badine, et franchissait parfois les fosses de la route, d'un saut leger de jeune cheval ardent pret a s'emporter dans le feuillage.

Parent, peu a peu, se rapprochait, haletant d'emotion et de fatigue; car il ne marchait plus jamais. Bientot il les rejoignit, mais une peur l'avait saisi, une peur confuse, inexplicable, et il les devanca, pour revenir sur eux et les aborder en face.

Il allait, le coeur battant, les sentant derriere lui maintenant, et il se repetait: "Allons, c'est le moment: de l'audace, de l'audace! C'est le moment."

Il se retourna. Ils s'etaient assis, tous les trois, sur l'herbe, au pied d'un gros arbre; et ils causaient toujours.

Alors il se decida, et il revint a pas rapides. S'etant arrete devant eux, debout au milieu du chemin, il balbutia d'une voix breve, d'une voix cassee par l'emotion:

--C'est moi! Me voici! Vous ne m'attendiez pas?

Tous trois examinaient cet homme qui leur semblait fou.

Il reprit:

--On dirait que vous ne m'avez pas reconnu. Regardez-moi donc! Je suis Parent, Henri Parent. Hein, vous ne m'attendiez pas? Vous pensiez que c'etait fini, bien fini, que vous ne me verriez plus jamais, jamais. Ah!

mais non, me voila revenu. Nous allons nous expliquer, maintenant.

Henriette, effaree, cacha sa figure dans ses mains, en murmurant: "Oh! mon Dieu!"

Voyant cet inconnu qui semblait menacer sa mere, Georges s'etait leve, pret a le saisir au collet.

Limousin, atterre, regardait avec des yeux effares ce revenant qui, ayant souffle quelques secondes, continua:--Alors nous allons nous expliquer maintenant. Voici le moment venu! Ah! vous m'avez trompe, vous m'avez condamne a une vie de forcat, et vous avez cru que je ne vous rattraperais pas!

Mais le jeune homme le prit par les epaules, et le repoussant:

--Etes-vous fou? Qu'est-ce que vous voulez? Passez votre chemin bien vite ou je vais vous rosser, moi!

Parent repondit:

--Ce que je veux? Je veux t'apprendre ce que sont ces gens-la.

Mais Georges, exaspere, le secouait, allait le frapper. L'autre reprit:

--Lache-moi donc. Je suis ton pere... Tiens, regarde s'ils me reconnaissent maintenant, ces miserables!

Effare, le jeune homme ouvrit les mains et se tourna vers sa mere.

Parent, libre, s'avanca vers elle:

--Hein? Dites-lui qui je suis, vous! Dites-lui que je m'appelle Henri Parent, et que je suis son pere puisqu'il se nomme Georges Parent, puisque vous etes ma femme, puisque vous vivez tous les trois de mon argent, de la pension de dix mille francs que je vous fais depuis que je vous ai chasses de chez moi. Dites-lui aussi pourquoi je vous ai chasses de chez moi? Parce que je vous ai surprise avec ce gueux, cet infame, avec votre amant!

--Dites-lui ce que j'etais, moi, un brave homme, epouse par vous pour ma fortune, et trompe depuis le premier jour. Dites-lui qui vous etes et qui je suis...

Il balbutiait, haletait, emporte par la colere.

La femme cria d'une voix dechirante:

--Paul, Paul, empeche-le; qu'il se taise, qu'il se taise; empeche-le, qu'il ne dise pas cela devant mon fils!

Limousin, a son tour, s'etait leve. Il murmura, d'une voix tres basse:

--Taisez-vous. Taisez-vous. Comprenez donc ce que vous faites.

Parent reprit avec emportement:

--Je le sais bien, ce que je fais. Ce n'est pas tout. Il y a une chose que je veux savoir, une chose qui me torture depuis vingt ans.

Puis, se tournant vers Georges, eperdu, qui s'etait appuyé contre un arbre:

--Ecoute, toi: Quand elle est partie de chez moi, elle a pensé que ce n'était pas assez de m'avoir trahi; elle a voulu encore me désespérer. Tu étais toute ma consolation; eh bien, elle t'a emporté en me jurant que je n'étais pas ton père, mais que ton père, c'était lui! A-t-elle menti? je ne sais pas. Depuis vingt ans je me le demande.

Il s'avança tout près d'elle, tragique, terrible, et, arrachant la main dont elle se couvrait la face:--Eh bien! je vous somme aujourd'hui de me dire lequel de nous est le père de ce jeune homme: lui ou moi; votre mari ou votre amant. Allons, allons, dites!

Limousin se jeta sur lui. Parent le repoussa et, ricanant avec fureur:

--Ah! tu es brave aujourd'hui; tu es plus brave que le jour où tu te sauvais sur l'escalier parce que j'allais t'assommer. Eh bien! si elle ne répond pas, réponds toi-même. Tu dois le savoir aussi bien qu'elle. Dis, es-tu le père de ce garçon? Allons, allons, parle!

Il revint vers sa femme.

--Si vous ne voulez pas me le dire à moi, dites-le à votre fils au moins. C'est un homme, aujourd'hui. Il a bien le droit de savoir qui est son père. Moi, je ne sais pas, je n'ai jamais su, jamais, jamais! Je ne peux pas te le dire, mon garçon.

Il s'affolait, sa voix prenait des tons aigus. Et il agitait ses bras comme un épileptique.

--Voilà... voilà... Répondez donc... Elle ne sait pas... Je parie qu'elle ne sait pas... Non... elle ne sait pas... parbleu!... elle couchait avec tous les deux!... Ah! ah! ah!... personne ne sait... personne... Est-ce qu'on sait ces choses-là?... Tu ne le sauras pas non plus, mon garçon, tu ne le sauras pas, pas plus que moi... jamais... Tiens... demande-lui... demande-lui... tu verras qu'elle ne sait pas... Moi non plus... lui non plus... toi non plus... personne ne sait... Tu peux choisir... oui... tu peux choisir... lui ou moi... Choisis... Bonsoir... c'est fini... Si elle se décide à te le dire, tu viendras me l'apprendre, hôtel des Continents, n'est-ce pas?... Ça me fera plaisir de le savoir... Bonsoir... Je vous souhaite beaucoup d'agrément...

Et il s'en alla en gesticulant, continuant à parler seul, sous les grands arbres, dans l'air vide et frais, plein d'odeurs de seves. Il ne se retourna point pour les voir. Il allait devant lui, marchant sous une poussée de fureur, sous un souffle d'exaltation, l'esprit emporté par son idée fixe.

Tout a coup, il se trouva devant la gare. Un train partait. Il monta dedans. Durant la route, sa colere s'apaisa, il reprit ses sens et il rentra dans Paris, stupefait de son audace.

Il se sentait brise comme si on lui eut rompu les os. Il alla cependant prendre un bock a sa brasserie.

En le voyant entrer, Mlle Zoe, surprise, lui demanda:--Deja revenu? Est-ce que vous etes fatigue?

Il repondit:--Oui... oui... tres fatigue... tres fatigue.... Vous comprenez... quand on n'a pas l'habitude de sortir! C'est fini, je n'y retournerai point, a la campagne. J'aurais mieux fait de rester ici. Desormais, je ne bougerai plus.

Et elle ne put lui faire raconter sa promenade, malgre l'envie qu'elle en avait.

Pour la premiere fois de sa vie il se grisa tout a fait, ce soir-la, et on dut le rapporter chez lui.

LA BETE A MAIT' BELHOMME

La diligence du Havre allait quitter Criquetot; et tous les voyageurs attendaient l'appel de leur nom dans la cour de l'hotel du Commerce tenu par Malandain fils.

C'etait une voiture jaune, montee sur des roues jaunes aussi autrefois, mais rendues presque grises par l'accumulation des boues. Celles de devant etaient toutes petites; celles de derriere, hautes et freles, portaient le coffre difforme et enfle comme un ventre de bete. Trois rosses blanches, dont on remarquait, au premier coup d'oeil, les tetes enormes et les gros genoux ronds, attelees en arbalette, devaient trainer cette carriole qui avait du monstre dans sa structure et son allure. Les chevaux semblaient endormis deja devant l'etrange vehicule.

Le cocher Cesaire Horlaville, un petit homme a gros ventre, souple cependant, par suite de l'habitude constante de grimper sur ses roues et d'escalader l'imperiale, la face rougie par le grand air des champs, les pluies, les bourrasques et les petits verres, les yeux devenus clignotants sous les coups de vent et de grele, apparut sur la porte de l'hotel en s'essuyant la bouche d'un revers de main. De larges paniers ronds, pleins de volailles effarees, attendaient devant les paysannes immobiles. Cesaire Horlaville les prit l'un apres l'autre et les posa sur le toit de sa voiture; puis il y placa plus doucement ceux qui contenaient des oeufs; il y jeta ensuite, d'en bas, quelques petits sacs de grain, de menus paquets enveloppes de mouchoirs, de bouts de toile ou de papiers. Puis il ouvrit la porte de derriere et, tirant une liste de sa poche, il lut en appelant:

--Monsieur le cure de Gorgeville.

Le pretre s'avanca, un grand homme puissant, large, gros, violace et d'air aimable. Il retroussa sa soutane pour lever le pied, comme les femmes retroussent leurs jupes, et grimpa dans la guimbarde.

--L'instituteur de Rollebosc-les-Grinets?

L'homme se hata, long, timide, enredingote jusqu'aux genoux; et il disparut a son tour dans la porte ouverte.

--Mait' Poiret, deux places.

Poiret s'en vint, haut et tortu, courbe par la charrue, maigri par l'abstinence, osseux, la peau sechee par l'oubli des lavages. Sa femme le suivait, petite et maigre, pareille a une bique fatigee, portant a deux mains un immense parapluie vert.

--Mait' Rabot, deux places.

Rabot hesita, etant de nature perplexe. Il demanda: "C'est ben me qu't'appelles?"

Le cocher, qu'on avait surnomme "degourdi", allait repondre une facetie, quand Rabot piqua une tete vers la portiere, lance en avant par une poussee de sa femme, une gaillarde haute et carree dont le ventre etait vaste et rond comme une futaille, les mains larges comme des battoirs.

Et Rabot fila dans la voiture a la facon d'un rat qui rentre dans son trou.

--Mait' Caniveau.

Un gros paysan, plus lourd qu'un boeuf, fit plier les ressorts et s'engouffra a son tour dans l'interieur du coffre jaune.

--Mait' Belhomme.

Belhomme, un grand maigre, s'approcha, le cou de travers, la face dolente, un mouchoir applique sur l'oreille comme s'il souffrait d'un fort mal de dents.

Tous portaient la blouse bleue par-dessus d'antiques et singulieres vestes de drap noir ou verdatre, vetements de ceremonie qu'ils decouvriraient dans les rues du Havre; et leurs chefs etaient coiffes de casquettes de soie, hautes comme des tours, supreme elegance dans la campagne normande.

Gesaire Horlaville referma la portiere de sa boite, puis monta sur son siege et fit claquer son fouet.

Les trois chevaux parurent se reveiller et, remuant le cou, firent entendre un vague murmure de grelots.

Le cocher, alors, hurlant: "Hue!" de toute sa poitrine, fouailla les betes a tour de bras. Elles s'agiterent, firent un effort, et se mirent en route d'un petit trot boiteux et lent. Et derriere elles, la voiture, secouant ses carreaux branlants et toute la ferraille de ses ressorts, faisait un bruit surprenant de ferblanterie et de verrerie, tandis que chaque ligne de voyageurs, ballottee et balancee par les secousses, avait des reflux de flots a tous les remous des cahots.

On se tut d'abord, par respect pour le cure, qui genait les epanchements. Il se mit a parler le premier, etant d'un caractere loquace et familier.

--Eh bien, mait' Caniveau, dit-il, ca va-t-il comme vous voulez?

L'enorme campagnard, qu'une sympathie de taille, d'encolure et de ventre liait avec l'ecclesiastique, repondit en souriant:

--Toutd'meme, m'sieu l'cure, toutd'meme, et d'vote part?

--Oh! d'ma part, ca va toujours.

--Et vous, mait'Poiret? demanda l'abbe.

--Oh! me, ca irait, n'etaient les cossards (colzas) qui n'donneront guere c't'annee; et, vu les affaires, c'est la-dessus qu'on s'ratrape.

--Que voulez-vous, les temps sont durs.

--Que oui, qu'i sont durs, affirma d'une voix de gendarme la grande femme de mait'Rabot.

Comme elle etait d'un village voisin, le cure ne la connaissait que de nom.

--C'est vous, la Blondel? dit-il.

--Oui, c'est me, qu'a epouse Rabot.

Rabot, fluet, timide et satisfait, salua en souriant; il salua d'une grande inclinaison de tete en avant, comme pour dire: "C'est bien moi Rabot, qu'a epouse la Blondel."

Soudain mait' Belhomme, qui tenait toujours son mouchoir sur son oreille, se mit a gemir d'une facon lamentable. Il faisait "gniau... gniau... gniau" en tapant du pied pour exprimer son affreuse souffrance.

--Vous avez donc bien mal aux dents? demanda le cure.

Le paysan cessa un instant de geindre pour repondre:--Non point... m'sieu le cure.... C'est point des dents... c'est d'l'oreille, du fond d'l'oreille.

--Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille. Un depot?

--J'sais point si c'est un depot, mais j'sais ben qu'c'est eune bete, un' grosse bete, qui m'a entre d'dans, vu que j'dormais su l'foin dans l'grenier.

--Un' bete. Vous etes sur?

--Si j'en suis sur? Comme du Paradis, m'sieu le cure, vu qu'a m'grignote l'fond d'l'oreille. A m'mange la tete, pour sur! a m'mange la tete? Oh! gniau... gniau... gniau.... Et il se remit a taper du pied.

Un grand interet s'etait eveille dans l'assistance. Chacun donnait son avis. Poiret voulait que ce fut une araignee, l'instituteur que ce fut une chenille. Il avait vu ca une fois deja a Campemuret, dans l'Orne, ou il etait reste six ans; meme la chenille etait entree dans la tete et sortie parle nez. Mais l'homme etait demeure sourd de cette oreille-la, puisqu'il avait le tympan creve.

--C'est plutot un ver, declara le cure.

Mait' Belhomme, la tete renversee de cote et appuyee contre la portiere, car il etait monte le dernier, gemissait toujours.

--Oh! gniau... gniau... gniau... j' crairais ben qu' c'est eune fremi, eune grosso fremi, tant qu'a mord.... T'nez, m'sieu le cure... a galope... a galope.... Oh! gniau... gniau... gniau... que misere!!...

--T'as point vu l'medecin? demanda Caniveau.

--Pour sur, non.

--D'ou vient ca?

La peur du medecin sembla guerir Belhomme.

Il se redressa, sans toutefois lacher son mouchoir.

--D'ou vient ca! T'as des sous pour eusse, te, pour ces faineants-la? Y s'rait v'nu eune fois, deux fois, trois fois, quat'fois, cinq fois! Ca fait, deusse ecus de cent sous, deusse ecus, pour sur... Et qu'est-ce qu'il aurait fait, dis, ca faineant, dis, qu'est-ce qu'il aurait fait? Sais-tu, te?

Caniveau riait.

--Non j'sais point? Ousque tu vas, comme ca?

--J'vas t'au Havre ve Chambrelan.

--Que Chambrelan?

--L'guerisseux, donc.

--Que guerisseux?

--L'guerisseur qu'a gueri mon pe.

--Ton pe?

--Oui, mon pe, dans l'temps.

--Que qu'il avait, ton pe?

--Un vent dans l'dos, qui n'en pouvait pu r'muer pied ni gambe.

--Que qui li a fait ton Chambrelan?

--Il y a manie l'dos comm' pou' fe du pain, avec les deux mains donc! Et ca y a passe en une couple d'heures!

Belhomme pensait bien aussi que Chambrelan avait prononce des paroles, mais il n'osait pas dire ca devant le cure.

Caniveau reprit en riant:

--C'est-il point queque lapin qu'tas dans l'oreille. Il aura pris cu trou-la pour son terrier, vu la ronce. Attends, j'vas l'fe sauver.

Et Caniveau, formant un porte-voix de ses mains, commença a imiter les aboiements des chiens courants en chasse. Il jappait, hurlait, piaulait, aboyait. Et tout le monde se mit a rire dans la voiture, meme l'instituteur qui ne riait jamais.

Cependant, comme Belhomme paraissait fache qu'on se moquat de lui, le cure detourna la conversation et, s'adressant a la grande femme de Rabot:

--Est-ce que vous n'avez pas une nombreuse famille?

--Que oui, m'sieu le cure... Que c'est dur a elever!

Rabot opinait de la tete, comme pour dire: "Oh! oui, c'est dur a elever."

--Combien d'enfants?

Elle declara avec autorite, d'une voix forte et sure:

--Seize enfants, m'sieu l'cure! Quinze de mon homme!

Et Rabot se mit a sourire plus fort, en saluant du front. Il en avait fait quinze, lui, lui tout seul, Rabot! Sa femme l'avouait! Donc, on n'en pouvait point douter. Il en etait fier, parbleu!

De qui le seizieme? Elle ne le dit pas. C'etait le premier, sans doute? On le savait peut-etre, car on ne s'etonna point. Caniveau lui-meme demeura impassible.

Mais Belhomme se mit a gemir:

--Oh! gniau... gniau... gniau... a me trifouille dans l'fond.... Oh! misere!...

La voiture s'arretait au cafe Polyte. Le cure dit: "Si on vous coulait un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-etre sortir. Voulez-vous essayer?"

--Pour sur! J'veux ben.

Et tout le monde descendit pour assister a l'operation.

Le pretre demanda une cuvette, une serviette et un verre d'eau; et il chargea l'instituteur de tenir bien inclinee la tete du patient; puis, des que le liquide aurait penetre dans le canal, de la renverser brusquement.

Mais Caniveau, qui regardait deja dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il ne decouvrirait pas la bete a l'oeil nu, s'ecria:

--Cre nom d'un nom, que marmelade! Faut deboucher ca, mon vieux. Jamais ton lapin sortira dans c'te confiture-la. Il s'y collerait les quat' pattes.

Le cure examina a son tour le passage et le reconnut trop etroit et trop embourbe pour tenter l'expulsion de la bete. Ce fut l'instituteur qui debarrassa cette voie au moyen d'une allumette et d'une loque. Alors, au milieu de l'anxiete generale, le pretre versa, dans ce conduit nettoye, un demi-verre d'eau qui coula sur le visage, dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis l'instituteur retourna vivement la tole sur la cuvette, comme s'il eut voulu la devisser. Quelques gouttes retomberent dans le vase blanc. Tous les voyageurs se precipiterent. Aucune bete n'etait sortie.

Cependant Belhomme declarant: "Je sens pu rien", le cure, triomphant, s'ecria: "Certainement elle est noyee." Tout le monde etait content. On remonta dans la voiture.

Mais a peine se fut-elle remise en route que Belhomme poussa des cris terribles. La bete s'etait reveillee et etait devenue furieuse. Il affirmait meme qu'elle etait entree dans la tete maintenant, qu'elle lui devorait la cervelle. Il hurlait avec de telles contorsions que la femme de Poirot, le croyant possede du diable, se mit a pleurer en faisant le signe de la croix. Puis, la douleur se calmant un peu, le malade raconta qu'elle faisait le tour de son oreille. Il imitait avec son doigt les mouvements de la bete, semblait la voir, la suivre du regard: "Tenez, v'la qu'a r'monte... gniau... gniau... gniau... que misere!"

Caniveau s'impatientait: "C'est l'iau qui la rend enragee, c'te bete. All' est p't-etre ben accoutumee au vin."

On se remit a rire. Il reprit: "Quand j'allons arriver au cafe Bourboux, donne-li du fil en six et all' n'bougera pu, j'te le jure."

Mais Belhomme n'y tenait plus de douleur. Il se mit a crier comme si on lui arrachait l'ame. Le cure fut oblige de lui soutenir la tete. On pria Cesaire Horlaville d'arreter a la premiere maison rencontree.

C'etait une ferme en bordure sur la route. Belhomme y fut transporte; puis on le coucha sur la table de cuisine pour recommencer l'operation. Caniveau conseillait toujours de meler de l'eau-de-vie a l'eau, afin de griser et d'endormir la bete, de la tuer peut-etre. Mais le cure prefera du vinaigre.

On fit couler le melange goutte a goutte, cette fois, afin qu'il penetrat jusqu'au fond, puis on le laissa quelques minutes dans l'organe habite.

Une cuvette ayant ete de nouveau apportee, Belhomme fut retournée tout d'une piece par le cure et Caniveau, ces deux colosses, tandis que l'instituteur tapait avec ses doigts sur l'oreille saine, afin de bien vider l'autre.

Cesaire Horlaville, lui-meme, etait entre pour voir, son fouet a la main.

Et soudain, on apercut au fond de la cuvette un petit point brun, pas plus gros qu'un grain d'oignon. Cela remuait, pourtant. C'etait une puce! Des cris d'etonnement s'eleverent, puis des rires eclatants. Une puce! Ah! elle etait bien bonne, bien bonne! Caniveau se tapait sur la cuisse, Cesaire Horlaville fit claquer son fouet; le cure s'esclaffait a la facon des anes qui braient, l'instituteur riait comme on eternue, et les deux femmes poussaient de petits cris de gaiete pareils au gloussement des poules.

Belhomme s'etait assis sur la table, et ayant pris sur ses genoux la cuvette, il contemplait avec une attention grave et une colere joyeuse dans l'oeil la bestiole vaincue qui tournait dans sa goutte d'eau.

Il grogna: "Te v'la, charogne," et cracha dessus.

Le cocher, fou de gaiete, repetait: "Eune puce, eune puce, ah! te v'la, sacre pucot, sacre pucot, sacre pucot!"

Puis, s'etant un peu calme, il cria: "Allons, en route! V'la assez de temps perdu."

Et les voyageurs, riant toujours, s'en allerent vers la voiture.

Cependant Belhomme, venu le dernier, declara: "Me, j'm'en r'tourne a Criquetot. J'ai pu que fe au Havre a cette heure."

Le cocher lui dit:--N'importe, paye ta place!

--Je t'en de que la moitie pisque j'ai point passe mi-chemin.

--Tu dois tout pisque t'as r'tenu jusqu'au bout.

Et une dispute commença qui devint bientôt une querelle furieuse: Belhomme jurait qu'il ne donnerait que vingt sous, Cesaire Horlaville affirmait qu'il en recevrait quarante.

Et ils criaient, nez contre nez, les yeux dans les yeux.

Caniveau redescendit.

--D'abord, tu des quarante sous au cure, t'entends, et pi une tournée a tout le monde, ça fait chiquante-quin, et pi t'en donneras vingt a Cesaire. Ça va-t-il, degourdi?

Le cocher, enchanté de voir Belhomme déboursier trois francs soixante et quinze, répondit:--Ça va!

--Allons, paye.

--J'payerai point. L'cure n'est pas médecin d'abord.

--Si tu n'payes point, j'te r'mets dans la voiture a Cesaire et j't'emporte au Havre.

Et le colosse, ayant saisi Belhomme par les reins, l'enleva comme un enfant.

L'autre vit bien qu'il faudrait céder. Il tira sa bourse, et paya.

Puis la voiture se remit en marche vers le Havre, tandis que Belhomme retournait a Criquetot, et tous les voyageurs, muets a présent, regardaient sur la route blanche la blouse bleue du paysan, balancée sur ses longues jambes.

A VENDRE

Partir a pied, quand le soleil se lève, et marcher dans la rosée, le long des champs, au bord de la mer calme, quelle ivresse!

Quelle ivresse! Elle entre en vous par les yeux avec la lumière, par la narine avec l'air léger, par la peau avec les souffles du vent.

Pourquoi gardons-nous le souvenir si clair, si cher, si aigu de certaines minutes d'amour avec la Terre, le souvenir d'une sensation délicieuse et rapide, comme de la caresse d'un paysage rencontré au détour d'une route, a l'entrée d'un vallon, au bord d'une rivière, ainsi qu'on rencontrerait une belle fille complaisante. Je me souviens d'un jour, entre autres. J'allais, le long de l'Océan breton, vers la pointe du Finistère. J'allais, sans penser a rien, d'un pas rapide, le long des flots. C'était dans les environs de Quimperle, dans cette partie la plus douce et la plus belle de la Bretagne.

Un matin de printemps, un de ces matins qui vous rajeunissent de

vingt ans, vous refont des esperances et vous redonnent des reves d'adolescents.

J'allais, par un chemin a peine marque, entre les bles et les vagues. Les bles ne remuaient point du tout, et les vagues remuaient a peine. On sentait bien l'odeur douce des champs murs et l'odeur marine du varech. J'allais sans penser a rien, devant moi, continuant mon voyage commence depuis quinze jours, un tour de Bretagne par les cotes. Je me sentais fort, agile, heureux et gai. J'allais.

Je ne pensais a rien! Pourquoi penser en ces heures de joie inconsciente, profonde, charnelle, joie de bete qui court dans l'herbe, ou qui vole dans l'air bleu sous le soleil? J'entendais chanter au loin des chants pieux. Une procession peut-etre, car c'etait un dimanche. Mais je tournai un petit cap et je demeurai immobile, ravi. Cinq gros bateaux de peche m'apparurent remplis de gens, hommes, femmes, enfants, allant au pardon de Plouneven.

Ils longeaient la rive, doucement, pousses a peine par une brise molle et essoufflee qui gonflait un peu les voiles brunes, puis, s'epuisant aussitot, les laissait retomber, flasques, le long des mats.

Les lourdes barques glissaient lentement, chargees de monde. Et tout ce monde chantait. Les hommes debout sur les bordages, coiffes du grand chapeau, poussaient leur notes puissantes, les femmes criaient leurs notes aigues, et les voix greles des enfants passaient comme des sons de fifre faux dans la grande clameur pieuse et violente. Et les passagers des cinq bateaux clamaient le meme cantique, dont le rythme monotone s'elevait dans le ciel calme; et les cinq bateaux allaient l'un derriere l'autre, tout pres l'un de l'autre.

Ils passerent devant moi, contre moi, et je les vis s'eloigner, j'entendis s'affaiblir et s'eteindre leur chant.

Et je me mis a rever a des choses delicieuses, comme revent les tout jeunes gens, d'une facon puerile et charmante.

Comme il fuit vite, cet age de la reverie, le seul age heureux de l'existence! Jamais on n'est solitaire, jamais on n'est triste, jamais morose et desole quand on porte en soi la faculte divine de s'egarer dans les esperances, des qu'on est seul. Quel pays de fees, celui ou tout arrive, dans l'hallucination de la pensee qui vagabonde! Comme la vie est belle sous la poudre d'or des songes!

Helas! c'est fini, cela!

Je me mis a rever. A quoi? A tout ce qu'on attend sans cesse, a tout ce qu'on desire, a la fortune, a la gloire, a la femme.

Et j'allais, a grands pas rapides, caressant de la main la tete blonde des bles qui se penchaient sous mes doigts et me chatouillaient la peau comme si j'eusse touche des cheveux.

Je contournai un petit promontoire et j'aperçus, au fond d'une plage

etroite et ronde, une maison blanche, batie sur trois terrasses qui descendaient jusqu'a la greve.

Pourquoi la vue de cette maison me fit-elle tressaillir de joie? Le sais-je? On trouve parfois, en voyageant ainsi, des coins de pays qu'on croit connaitre depuis longtemps, tant ils vous sont familiers, tant ils plaisent a votre coeur. Est-il possible qu'on ne les ait jamais vus? qu'on n'ait point vecu la autrefois? Tout vous seduit, vous enchante, la ligne douce de l'horizon, la disposition des arbres, la couleur du sable!

Oh! la jolie maison, debout sur ses hauts gradins! De grands arbres fruitiers avaient pousse le long des terrasses qui descendaient vers l'eau, comme des marches geantes. Et chacune portait, ainsi qu'une couronne d'or, sur son faite, un long bouquet de genets d'Espagne en fleur!

Je m'arretai, saisi d'amour pour cette demeure. Comme j'eusse aime la posseder, y vivre, toujours!

Je m'approchai de la porte, le coeur battant d'envie, et j'aperçus, sur un des piliers de la barriere, un grand ecriteau: "_A vendre_."

J'en ressentis une secousse de plaisir comme si on me l'eut offerte, comme si on me l'eut donnee, cette demeure! Pourquoi? oui, pourquoi? Je n'en sais rien!

"A vendre." Donc elle n'etait presque plus a quelqu'un, elle pouvait etre a tout le monde, a moi, a moi! Pourquoi cette joie, cette sensation d'allegresse profonde, inexplicable? Je savais bien pourtant que je ne l'acheterais point! Comment l'aurais-je payee? N'importe, elle etait a vendre. L'oiseau en cage appartient a son maitre, l'oiseau dans l'air est a moi, n'etant a aucun autre.

Et j'entrai dans le jardin. Oh! le charmant jardin avec ses estrades superposees, ses espaliers aux longs bras de martyrs crucifies, ses touffes de genets d'or, et deux vieux figuiers au bout de chaque terrasse.

Quand je fus sur la derniere, je regardai l'horizon. La petite plage s'etendait a mes pieds, ronde et sablonneuse, separee de la haute mer par trois rochers lourds et bruns qui en fermaient l'entree et devaient briser les vagues aux jours de grosse mer.

Sur la pointe, en face, deux pierres enormes, l'une debout, l'autre couchee dans l'herbe, un menhir et un dolmen, pareils a deux epoux etranges, immobilises par quelque malefice, semblaient regarder toujours la petite maison qu'ils avaient vu construire, eux qui connaissaient depuis des siecles, cette baie autrefois solitaire, la petite maison qu'ils verraient s'ecrouler, s'emietter, s'envoler, disparaitre, la petite maison a vendre!

Oh! vieux dolmen et vieux menhir, que je vous aime!

Et je sonnai a la porte comme si j'eusse sonne chez moi. Une femme vint ouvrir, une bonne, une vieille petite bonne vetue de noir, coiffée de blanc, qui ressemblait a une beguine. Il me sembla que je la connaissais aussi, cette femme.

Je lui dis:--Vous n'etes pas Bretonne, vous?

Elle repondit:--Non, Monsieur, je suis de Lorraine. Elle ajouta:--Vous venez pour visiter la maison?

--Eh! oui, parbleu.

Et j'entrai.

Je reconnaissais tout, me semblait-il, les murs, les meubles. Je m'etonnai presque de ne pas trouver mes cannes dans le vestibule.

Je penetrai dans le salon, un joli salon tapisse de nattes, et qui regardait la mer par trois larges fenetres. Sur la cheminee, des potiches de Chine et une grande photographie de femme. J'allai vers elle aussitot, persuade que je la reconnaitrais aussi. Et je la reconnus, bien que je fusse certain de ne l'avoir jamais rencontree. C'etait elle, elle-meme, celle que j'attendais, que je desirais, que j'appelais, dont le visage hantait mes reves. Elle, celle qu'on cherche toujours, partout, celle qu'on va voir dans la rue tout a l'heure, qu'on va trouver sur la route dans la campagne des qu'on apercoit une ombrelle rouge sur les bles, celle qui doit etre deja arrivee dans l'hotel ou j'entre en voyage, dans le wagon ou je vais monter, dans le salon dont la porte s'ouvre devant moi.

C'etait elle, assurément, indubitablement elle! Je la reconnus a ses yeux qui me regardaient, a ses cheveux roules a l'anglaise, a sa bouche surtout, a ce sourire que j'avais devine depuis longtemps.

Je demandai aussitot:--Quelle est cette femme?

La bonne a tete de beguine repondit sechement :--C'est Madame.

Je repris:--C'est votre maitresse?

Elle repliqua avec son air devot et dur:

--Oh! non, Monsieur.

Je m'assis et je prononcai:--Contez-moi ca.

Elle demeurait stupefaite, immobile, silencieuse.

J'insistai:--C'est la proprietaire de cette maison, alors!

--Oh! non, Monsieur.

--A qui appartient donc cette maison?

--A mon maitre, monsieur Tournelle.

J'etendis le doigt vers la photographie.

--Et cette femme, qu'est-ce que c'est?

--C'est Madame.

--La femme de votre maitre?

--Oh! non, Monsieur.

--Sa maitresse alors?

La beguine ne repondit pas. Je repris, mordu par une vague jalousie, par une colere confuse contre cet homme qui avait trouve cette femme.

--Ou sont-ils maintenant?

La bonne murmura:

--Monsieur est a Paris, mais, pour Madame, je ne sais pas.

Je tressaillis:--Ah! Ils ne sont plus ensemble.

--Non, Monsieur.

Je fus ruse; et, d'une voix grave:--Dites-moi ce qui est arrive, je pourrai peut-etre rendre service a votre maitre. Je connais cette femme, c'est une mechante!

La vieille servante me regarda, et devant mon air ouvert et franc, elle eut confiance.

--Oh! Monsieur, elle a rendu mon maitre bien malheureux. Il a fait sa connaissance en Italie et il l'a ramenee avec lui comme s'il l'avait epousee. Elle chantait tres bien. Il l'aimait, Monsieur, que ca faisait pitie de le voir. Et ils ont ete en voyage dans ce pays-ci, l'an dernier. Et ils ont trouve cette maison qui avait ete batie par un fou, un vrai fou pour s'installer a deux lieues du village. Madame a voulu l'acheter tout de suite, pour y rester avec mon maitre. Et il a achete la maison pour lui faire plaisir.

Ils y sont demeures tout l'ete dernier, Monsieur, et presque tout l'hiver.

Et puis, voila qu'un matin, a l'heure du dejeuner, Monsieur m'appelle:--Cesarine, est-ce que Madame est rentree?

--Mais non, Monsieur.

On attendit toute la journee. Mon maitre etait comme un furieux. On chercha partout, on ne la trouva pas. Elle etait partie, Monsieur, on n'a jamais su ou ni comment.

Oh! quelle joie m'envahit! J'avais envie d'embrasser la beguine, de la prendre par la taille et de la faire danser dans le salon!

Ah! elle etait partie, elle s'etait sauvee, elle l'avait quitte fatiguee, degoutee de lui! Comme j'etais heureux!

La vieille bonne reprit:--Monsieur a eu un chagrin a mourir, et il est retourne a Paris en me laissant avec mon mari pour vendre la maison. On en demande vingt mille francs.

Mais je n'ecoutais plus! Je pensais a elle! Et, tout a coup, il me sembla que je n'avais qu'a repartir pour la trouver, qu'elle avait du revenir dans le pays, ce printemps, pour voir la maison, sa gentille maison, qu'elle aurait tant aimee, sans lui.

Je jetai dix francs dans les mains de la vieille femme; je saisis la photographie, et je m'enfuis en courant et baisant eperdument le doux visage entre dans le carton.

Je regagnai la route et me remis a marcher, en la regardant, elle! Quelle joie qu'elle fut libre, qu'elle se fut sauvee! Certes, j'allais la rencontrer aujourd'hui ou demain, cette semaine ou la suivante, puisqu'elle l'avait quitte! Elle l'avait quitte parce que mon heure etait venue!

Elle etait libre, quelque part dans le monde! Je n'avais plus qu'a la trouver puisque je la connaissais.

Et je caressais toujours les tetes ployantes des bles murs, je buvais l'air marin qui me gonflait la poitrine, je sentais le soleil me baiser le visage. J'allais, j'allais eperdu de bonheur, enivre d'espoir. J'allais, sur de la rencontrer bientot et de la ramener pour habiter a notre tour dans la jolie maison. _A vendre_. Comme elle s'y plairait, cette fois!

L'INCONNUE

On parlait de bonnes fortunes et chacun en racontait d'etranges: rencontres surprenantes et delicieuses, en wagon, dans un hotel, a l'etranger, sur une plage. Les plages, au dire de Roger des Annettes, etaient singulierement favorables a l'amour.

Gontran, qui se taisait, fut consulte.

--C'est encore Paris qui vaut le mieux, dit-il. Il en est de la femme comme du bibelot, nous l'apprecions davantage dans les endroits ou nous ne nous attendons point a en rencontrer; mais on n'en rencontre vraiment de rares qu'a Paris:

Il se tut quelques secondes, puis reprit:

--Cristi! c'est gentil! Allez un matin de printemps dans nos rues. Elles ont l'air d'eclore comme des fleurs, les petites femmes qui trottent le long des maisons. Oh! le joli, le joli, joli spectacle! On sent la violette au bord des trottoirs; la violette qui passe dans les voitures lentes poussees par les marchandes.

Il fait gai par la ville; et on regarde les femmes. Cristi de cristi, comme elles sont tentantes avec leurs toilettes claires, leurs toilettes legeres qui montrent la peau. On flane, le nez au vent et l'esprit allume; on flane, et on flaire et on guette. C'est rudement bon, ces matins-la!

On la voit venir de loin on la distingue et on la reconnait a cent pas, celle qui va nous plaire de tout pres. A la fleur de son chapeau, au mouvement de sa tete, a sa demarche, on la devine. Elle vient. On se dit: "Attention, en voila une," et on va au-devant d'elle en la devorant des yeux.

Est-ce une fillette qui fait les courses du magasin, une jeune femme qui vient de l'eglise ou qui va chez son amant? Qu'importe! La poitrine est ronde sous le corsage transparent.--Oh! si on pouvait mettre le doigt dessus? le doigt ou la levre.--Le regard est timide ou hardi, la tete brune ou blonde? Qu'importe! L'effleurement de cette femme qui trotte vous fait courir un frisson dans le dos. Et comme on la desire jusqu'au soir, celle qu'on a rencontree ainsi! Certes, j'ai bien garde le souvenir d'une vingtaine de creatures vues une fois ou dix fois de cette facon et dont j'aurais ete follement amoureux si je les avais connues plus intimement.

Mais voila, celles qu'on cherirait eperdument, on ne les connait jamais. Avez-vous remarque ca? c'est assez drole! On apercoit, de temps en temps, des femmes dont la seule vue nous ravage de desirs. Mais on ne fait que les apercevoir, celles-la. Moi, quand je pense a tous les etres adorables que j'ai coudoyes dans les rues de Paris, j'ai des crises de rage a me pendre. Ou sont-elles? Qui sont-elles? Ou pourrait-on les retrouver? les revoir? Un proverbe dit qu'on passe souvent a cote du bonheur, eh bien! moi je suis certain que j'ai passe plus d'une fois a cote de celle qui m'aurait pris comme un linot avec l'appat de sa chair fraiche.

Roger des Annettes avait ecoule en souriant. Il repondit:

--Je connais ca aussi bien que toi. Voila meme ce qui m'est arrive, a moi. Il y a cinq ans environ, je rencontrais pour la premiere fois, sur le pont de la Concorde, une grande jeune femme un peu forte qui me fit un effet... mais un effet... etonnant. C'etait une brune, une brune grasse, avec des cheveux luisants, mangeant le front, et des sourcils liant les deux yeux sous leur grand arc allant d'une tempe a l'autre. Un peu de moustache sur les levres faisait rever... rever... comme on reve a des bois aimees en voyant un bouquet sur une table. Elle avait la taille tres cambree, la poitrine tres saillante, presentee comme un defi, offerte comme une tentation. L'oeil etait pareil a une tache d'encre sur de l'email blanc. Ce n'etait pas un oeil, mais un trou noir,

un trou profond ouvert dans sa tete, dans cette femme, par ou on voyait en elle, on entrait en elle. Oh! l'etrange regard opaque et vide, sans pensee et si beau!

J'imaginai que c'etait une juive. Je la suivis. Beaucoup d'hommes se retournaient. Elle marchait en se dandinant d'une facon peu gracieuse, mais troublante. Elle prit un fiacre place de la Concorde. Et je demeurai comme une bete, a cote de l'Obelisque, je demeurai frappe par la plus forte emotion de desir qui m'eut encore assailli.

J'y pensai pendant trois semaines au moins, puis je l'oubliai.

Je la revis six mois plus tard, rue de la Paix; et je sentis, en l'apercevant, une secousse au coeur comme lorsqu'on retrouve une maitresse follement aimee jadis. Je m'arretai pour bien la voir venir. Quand elle passa pres de moi, a me toucher, il me sembla que j'etais devant la bouche d'un four. Puis, lorsqu'elle se fut eloignee, j'eus la sensation d'un vent frais qui me courait sur le visage. Je ne la suivis pas. J'avais peur de faire quelque sottise, peur de moi-meme.

Elle hanta souvent mes reves. Tu connais ces obsessions-la.

Je fus un an sans la retrouver; puis, un soir, au coucher du soleil, vers le mois de mai, je la reconnus qui montait devant moi l'avenue des Champs-Elysees.

L'arc de l'Etoile se dessinait sur le rideau de feu du ciel. Une poussiere d'or, un brouillard de clarte rouge voltigeait, c'etait un de ces soirs delicieux qui sont les apotheoses de Paris.

Je la suivais avec l'envie furieuse de lui parler, de m'agenouiller, de lui dire l'emotion qui m'etranglait.

Deux fois je la depassai pour revenir. Deux fois j'eprouvai de nouveau, en la croisant, cette sensation de chaleur ardente qui m'avait frappe, rue de la Paix.

Elle me regarda. Puis je la vis entrer dans une maison de la rue de Presbourg. Je l'attendis deux heures sous une porte. Elle ne sortit pas. Je me decidai alors a interroger le concierge. Il eut l'air de ne pas me comprendre: "Ca doit etre une visite," dit-il.

Et je fus encore huit mois sans la revoir.

Or, un matin de janvier, par un froid de Siberie, je suivais le boulevard Malesherbes, en courant pour m'echauffer, quand, au coin d'une rue, je heurtai si violemment une femme qu'elle laissa tomber un petit paquet.

Je voulus m'excuser. C'etait elle!

Je demeurai d'abord stupide de saisissement; puis, lui ayant rendu l'objet qu'elle tenait a la main, je lui dis brusquement:

--Je suis desole et ravi, Madame, de vous avoir bousculee ainsi. Voila plus de deux ans que je vous connais, que je vous admire, que j'ai le desir le plus violent de vous etre presente; et je ne puis arriver a savoir qui vous etes ni ou vous demeurez. Excusez de semblables paroles, attribuez-les a une envie passionnee d'etre au nombre de ceux qui ont le droit de vous saluer. Un pareil sentiment ne peut vous blesser, n'est-ce pas? Vous ne me connaissez point. Je m'appelle le baron Roger des Annettes. Informez-vous, on vous dira que je suis recevable. Maintenant, si vous resistez a ma demande, vous ferez de moi un homme infiniment malheureux. Voyons, soyez bonne, donnez-moi, indiquez-moi un moyen de vous voir.

Elle me regardait fixement, de son oeil etrange et mort, et elle repondit en souriant:

--Donnez-moi votre adresse. J'irai chez vous.

Je fus tellement stupefait que je dus le laisser paraitre. Mais je ne suis jamais longtemps a me remettre de ces surprises-la, et je m'empressai de lui donner une carte qu'elle glissa dans sa poche d'un geste rapide, d'une main habituee aux lettres escamotees.

Je balbutiai, redevenu hardi:

--Quand vous verrai-je?

Elle hesita, comme si elle eut fait un calcul complique, cherchant sans doute a se rappeler, heure par heure, l'emploi de son temps; puis elle murmura:--Dimanche matin, voulez-vous?

--Je crois bien que je veux.

Et elle s'en alla, apres m'avoir devisage, juge, pese, analyse de ce regard lourd et vague qui semblait vous laisser quelque chose sur la peau, une sorte de glu, comme s'il eut projete sur les gens un de ces liquides epais dont se servent les pieuvres pour obscurcir l'eau et endormir leurs proies.

Je me livrai, jusqu'au dimanche, a un terrible travail d'esprit pour deviner ce qu'elle etait et pour me fixer une regle de conduite avec elle.

Devais-je la payer? Comment?

Je me decidai a acheter un bijou, un joli bijou, ma foi, que je posai, dans son ecrin, sur la cheminee.

Et je l'attendis, apres avoir mal dormi.

Elle arriva, vers dix heures, tres calme, tres tranquille, et elle me tendit la main comme si elle m'eut connu beaucoup. Je la fis asseoir, je la debarrassai de son chapeau, de son voile, de sa fourrure, de son manchon. Puis je commencai, avec un certain embarras, a me montrer plus galant, car je n'avais point de temps a perdre.

Elle ne se fit nullement prier d'ailleurs, et nous n'avions pas echange vingt paroles que je commencais a la devetir. Elle continua toute seule cette besogne malaisee que je ne reussis jamais a achever. Je me pique aux epingles, je serre les cordons en des noeuds indeliabes au lieu de les demeler; je brouille tout, je confonds tout, je retarde tout et je perds la tete.

Oh! mon cher ami, connais-tu dans la vie des moments plus delicieus que ceux-la, quand on regarde, d'un peu loin, par discretion, pour ne point effaroucher cette pudeur d'autruche qu'elles ont toutes, celle qui se depouille, pour vous, de toutes ses etoffes bruissantes tombant en rond a ses pieds, l'une apres l'autre?

Et quoi de plus joli aussi que leurs mouvements pour detacher ces doux vetements qui s'abattent, vides et mous, comme s'ils venaient d'etre frappees de mort? Comme elle est superbe et saisissante l'apparition de la chair, des bras nus et de la gorge apres la chute du corsage, et combien troublante la ligne, du corps devinee sous le dernier voile!

Mais voila que, tout a coup, j'apercus une chose surprenante, une tache noire, entre les epaules; car elle me tournait le dos; une grande tache en relief, tres noire. J'avais promis d'ailleurs de ne pas regarder.

Qu'etait-ce? Je n'en pouvais douter pourtant, et le souvenir de la moustache visible, des sourcils unissant les yeux, de cette toison de cheveux qui la coiffait comme un casque, aurait du me preparer a cette surprise.

Je fus stupefait cependant, et hante brusquement par des visions, et des reminiscences singulieres. Il me sembla que je voyais une des magiciennes des Mille et une nuits, un de ces etres dangereux et perfides qui ont pour mission d'entrainer les hommes en des abimes inconnus. Je pensai a Salomon faisant passer sur une glace la reine de Saba pour s'assurer qu'elle n'avait point le pied fourchu.

Et... et quand il fallut lui chanter ma chanson d'amour, je decouvris que je n'avais plus de voix, mais plus un filet, mon cher. Pardon, j'avais une voix de chanteur du Pape, ce dont elle s'etonna d'abord et se facha ensuite absolument, car elle prononca, en se rhabillant avec vivacite:

--Il etait bien inutile de me deranger.

Je voulus lui faire accepter la bague achete pour elle, mais elle articula avec tant de hauteur: "Pour qui me prenez-vous, Monsieur?" que je devins rouge jusqu'aux oreilles de cet empilement d'humiliations. Et elle partit sans ajouter un mot.

Or voila toute mon aventure. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que, maintenant, je suis amoureux d'elle et follement amoureux.

Je ne puis plus voir une femme sans penser a elle. Toutes les autres me repugnent, me degoutent, a moins qu'elles ne lui ressemblent. Je ne puis

poser un baiser sur une joue sans voir sa joue à elle à côté de celle que j'embrasse, et sans souffrir affreusement du désir inapaisé qui me torture.

Elle assiste à tous mes rendez-vous, à toutes mes caresses qu'elle me gâte, qu'elle me rend odieuses. Elle est toujours là, habillée ou nue, comme ma vraie maîtresse; elle est là, tout près de l'autre, debout ou couchée, visible mais insaisissable. Et je crois maintenant que c'était bien une femme ensorcelée, qui portait entre ses épaules un talisman mystérieux.

Qui est-elle? Je ne le sais pas encore. Je l'ai rencontrée de nouveau deux fois. Je l'ai saluée. Elle ne m'a point rendu mon salut, elle a feint de ne me point connaître. Qui est-elle! Une Asiatique, peut-être? Sans doute une juive d'Orient? Oui, une juive! J'ai dans l'idée que c'est une juive? Mais pourquoi? Voilà! Pourquoi? Je ne sais pas!

LA CONFIDENCE

La petite baronne de Grangerie sommeillait sur sa chaise longue, quand la petite marquise de Rennedou entra brusquement, d'un air agité, le corsage un peu fripé, le chapeau un peu tourné, et elle tomba sur une chaise, en disant:

--Ouf! c'est fait!

Son amie, qui la savait calme et douce d'ordinaire, s'était redressée fort surprise. Elle demanda:

--Quoi? Qu'est-ce que tu as fait?

La marquise, qui semblait ne pouvoir tenir en place, se relevant, se mit à marcher par la chambre, puis elle se jeta sur les pieds de la chaise longue où reposait son amie, et, lui prenant les mains:

--Écoute, chérie, jure-moi de ne jamais répéter ce que je vais t'avouer!

--Je te le jure.

--Sur ton salut éternel?

--Sur mon salut éternel.

--Eh bien! je viens de me venger de Simon.

L'autre s'écria:--Oh! que tu as bien fait!

--N'est-ce pas? Figure-toi que, depuis six mois, il était devenu plus insupportable encore qu'autrefois; mais insupportable pour tout. Quand je l'ai épousé, je savais bien qu'il était laid, mais je le croyais bon. Comme je m'étais trompée! Il avait pensé, sans doute, que je l'aimais

pour lui-meme, avec son gros ventre et son nez rouge, car il se mit a roucouler comme un tourtereau. Moi, tu comprends, ca me faisait rire, c'est de la que je l'ai appele: Pigeon. Les hommes, vraiment, se font de droles d'idees sur eux-memes. Quand il a compris que je n'avais pour lui que de l'amitie, il est devenu soupconneux, il a commence a me dire des choses aigres, a me traiter de coquette, de rouee, de je ne sais quoi. Et puis, c'est devenu plus grave a la suite de... de... c'est fort difficile a dire ca... Enfin, il etait tres amoureux de moi... tres amoureux... et il me le prouvait souvent, trop souvent. Oh! ma chere, en voila un supplice que d'etre... aimee par un homme grotesque... Non, vraiment, je ne pouvais plus... plus du tout... c'est comme si on vous arrachait une dent tous les soirs... bien pis que ca, bien pis! Enfin figure-toi dans tes connaissances quelqu'un de tres vilain, de tres ridicule, de tres repugnant, avec un gros ventre,--c'est ca qui est affreux,--et de gros mollets velus. Tu le vois, n'est-ce pas? Eh bien, figure-toi encore que ce quelqu'un-la est ton mari... et que... tous les soirs... tu comprends. Non, c'est odieux...! odieux...! Moi, ca me donnait des nausees, de vraies nausees... des nausees dans ma cuvette. Vrai, je ne pouvais plus. Il devrait y avoir une loi pour proteger les femmes dans ces cas-la.--Mais figure-toi ca, tous les soirs... Pouah! que c'est sale!

Ce n'est pas que j'aie reve des amours poetiques, non, jamais. On n'en trouve plus. Tous les hommes, dans notre monde, sont des palefreniers ou des banquiers; ils n'aiment que les chevaux ou l'argent; et s'ils aiment les femmes, c'est a la facon des chevaux, pour les montrer dans leur salon comme on montre au bois une paire d'alezans. Rien de plus. La vie est telle aujourd'hui que le sentiment n'y peut avoir aucune part.

Vivons donc en femmes pratiques et indifferentes. Les relations meme ne sont plus que des rencontres regulieres, ou on repete chaque fois les memes choses. Pour qui pourrait-on, d'ailleurs, avoir un peu d'affection ou de tendresse? Les hommes, nos hommes, ne sont en general que des mannequins corrects a qui manquent toute intelligence et toute delicatesse. Si nous cherchons un peu d'esprit comme on cherche de l'eau dans le desert, nous appelons pres de nous des artistes; et nous voyons arriver des poseurs insupportables ou des bohemes mal eleves. Moi je cherche un homme, comme Diogene, un seul homme dans toute la societe parisienne; mais je suis deja bien certaine de ne pas le trouver et je ne tarderai pas a souffler ma lanterne. Pour en revenir a mon mari, comme ca me faisait une vraie revolution de le voir entrer chez moi en chemise et en calecon, j'ai employe tous les moyens, tous, tu entends bien, pour l'eloigner et pour... le degouter de moi. Il a d'abord ete furieux; et puis il est devenu jaloux; il s'est imagine que je le trompais. Dans les premiers temps, il se contentait de me surveiller. Il regardait avec des yeux de tigre tous les hommes qui venaient a la maison; et puis la persecution a commence. Il m'a suivie, partout. Il a employe des moyens abominables pour me surprendre. Puis il ne m'a plus laissee causer avec personne. Dans les bals, il restait plante derriere moi, allongeant sa grosse tete de chien courant aussitot que je disais un mot. Il me poursuivait au buffet, me defendait de danser avec celui-ci ou avec celui-la, m'emmenait au milieu du cotillon, me rendait stupide et ridicule et me faisait passer pour je ne sais quoi. C'est alors que j'ai cesse d'aller dans le monde.

Dans l'intimité, c'est devenu pis encore. Figure-toi que ce misérable-la me traitait de... de... je n'oserai pas dire le mot... de catin!

Ma chère!... il me disait le soir: "Avec qui as-tu couché aujourd'hui?"
Moi, je pleurais et il était enchanté.

Et puis, c'est devenu pis encore. L'autre semaine, il m'emmena dîner aux Champs-Élysées. Le hasard voulut que Baubignac fut à la table voisine. Alors voilà Simon qui se met à m'écraser les pieds avec fureur et qui me grogne, par-dessus le melon: "Tu lui as donné rendez-vous, sale bête; attends un peu." Alors, tu ne te figurerais jamais ce qu'il a fait, ma chère: il a ôté tout doucement l'épingle de mon chapeau et il me l'a enfoncée dans le bras. Moi j'ai poussé un grand cri. Tout le monde est accouru. Alors il a joué une affreuse comédie de chagrin. Tu comprends.

À ce moment-là, je me suis dit: Je me vengerai et sans tarder encore.
Qu'est-ce que tu aurais fait, toi?

--Oh! je me serais vengée!

--Eh bien! ça y est.

--Comment?

--Quoi? tu ne comprends pas?

--Mais, ma chère... cependant... Eh bien, oui...

--Oui, quoi?

--Voyons, pense à sa tête. Tu le vois bien, n'est-ce pas, avec sa grosse figure, son nez rouge et ses favoris qui tombent comme des oreilles de chien.

--Oui.

--Pense, avec ça, qu'il est plus jaloux qu'un tigre.

--Oui.

--Eh bien, je me suis dit: Je vais me venger pour moi toute seule et pour Marie, car je comptais bien te le dire, mais rien qu'à toi, par exemple. Pense à sa figure, et pense aussi qu'il... qu'il... qu'il est...

--Quoi... tu l'as...

--Oh! ma chérie, surtout ne le dis à personne, jure-le-moi encore!... Mais pense comme c'est comique!... pense... Il me semble tout change depuis ce moment-là!... et je ris toute seule... toute seule... Pense donc à sa tête...!!!

La baronne regardait son amie, et le rire fou qui lui montait à la gorge

lui jaillit entre les dents; elle se mit a rire, mais a rire comme si elle avait une attaque de nerfs; et, les deux mains sur sa poitrine, la figure crispée, la respiration coupée, elle se penchait en avant comme pour tomber sur le nez.

Alors la petite marquise partit a son tour en suffoquant. Elle repetait, entre deux cascades de petits cris:--Pense... pense... est-ce drôle?... dis... pense a sa tete!... pense a ses favoris!... a son nez!... pense donc... est-ce drôle?... mais surtout... ne le dis pas... ne... le... dis pas... jamais!...

Elles demeuraient presque suffoquées, incapables de parler, pleurant de vraies larmes dans ce delire de gaiete.

La baronne se calma la premiere; et toute palpitante encore:--Oh!... raconte-moi comment tu as fait ca... raconte-moi... c'est si drôle... si drôle!...

Mais l'autre ne pouvait point parler: elle balbutiait:

--Quand j'ai eu pris ma resolution... je me suis dit... Allons... vite... il faut que ce soit tout de suite... Et je l'ai... fait... aujourd'hui...

--Aujourd'hui!...

--Oui... tout a l'heure... et j'ai dit a Simon de venir me chercher chez toi pour nous amuser... Il va venir... tout a l'heure!... Il va venir!... Pense... pense... pense a sa tete en le regardant...

La baronne, un peu apaisée, soufflait comme apres une course. Elle reprit:

--Oh! dis-moi comment tu as fait... dis-moi!...

--C'est bien simple... Je me suis dit: Il est jaloux de Baubignac; eh bien! ce sera Baubignac. Il est bete comme ses pieds, mais tres honnete; incapable de rien dire. Alors j'ai ete chez lui, apres dejeuner.

--Tu as ete chez lui? Sous quel pretexte?

--Une quete... pour les orphelins...

--Raconte... vite... raconte...

--Il a ete si etonne en me voyant qu'il ne pouvait plus parler. Et puis il m'a donne deux louis pour ma quete; et puis comme je me levais pour m'en aller, il m'a demande des nouvelles de mon mari; alors j'ai fait semblant de ne pouvoir plus me contenir et j'ai raconte tout ce que j'avais sur le coeur. Je l'ai fait encore plus noir qu'il n'est, va!... Alors Baubignac s'est emu, il a cherche des moyens de me venir en aide... et moi j'ai commence a pleurer... mais comme on pleure... quand on veut... Il m'a consolée... il m'a fait asseoir... et puis comme je ne me calmais pas, il m'a embrassée... Moi, je disais:"Oh! mon pauvre

ami... mon pauvre ami!" Il repetait: "Ma pauvre amie... ma pauvre amie!"--et il m'embrassait toujours ... toujours... jusqu'au bout. Voila.

Apres ca, moi j'ai eu une grande crise de desespoir et de reproches.--Oh! je l'ai traite, traite comme le dernier des derniers... Mais j'avais une envie de rire folle. Je pensais a Simon, a sa tete, a ses favoris...! Songe...! songe donc!! Dans la rue, on venant chez toi, je ne pouvais plus me tenir. Mais songe!... Ca y est!... Quoiqu'il arrive maintenant, ca y est! Et lui qui avait tant peur de ca! Il peut y avoir des guerres, des tremblements de terre, des epidemies, nous pouvons tous mourir... ca y est!!! Rien ne peut plus empecher ca!!! pense a sa tete... et dis-toi... ca y est!!!!

La baronne qui s'etrangeait demanda:

--Reverras-tu Baubignac...?

--Non. Jamais, par exemple... j'en ai assez ... il ne vaudrait pas mieux que mon mari...

Et elles recommencerent a rire toutes les deux avec tant de violence qu'elles avaient des secousses d'epileptiques.

Un coup de timbre arreta leur gaite.

La marquise murmura:"C'est lui... regarde-le..."

La porte s'ouvrit; et un gros homme parut, un gros homme au teint rouge, a la levre epaisse, aux favoris tombants; et il roulait des yeux irrites.

Les deux jeunes femmes le regarderent une seconde, puis elles s'abattirent brusquement sur la chaise longue, dans un tel delire de rire qu'elles gemissaient comme on fait dans les affreuses souffrances.

Et lui, repetait d'une voix sourde: "Eh bien, etes-vous folles?... etes-vous folles?... etes-vous folles...?"

LE BAPTEME

--Allons, docteur, un peu de cognac.

--Volontiers.

Et le vieux medecin de marine, ayant tendu son petit verre, regarda monter jusqu'aux bords le joli liquide aux reflets dores.

Puis il l'eleva a la hauteur de l'oeil, fit passer dedans la clarte de la lampe, le flaira, en aspira quelques gouttes qu'il promena longtemps sur sa langue et sur la chair humide et delicate du palais, puis il dit:

--Oh! le charmant poison! Ou, plutot, le seduisant meurtrier! le
delicieux destructeur depeuples!

Vous ne le connaissez pas, vous autres. Vous avez lu, il est vrai, cet
admirable livre qu'on nomme l'_Assommoir_, mais vous n'avez pas vu,
comme moi, l'alcool exterminer une tribu de sauvages, un petit royaume
de negres, l'alcool apporte par tonnelets rondelets que débarquaient
d'un air placide des matelots anglais aux barbes rousses.

Mais tenez, j'ai vu, de mes yeux vu, un drame de l'alcool bien etrange
et bien saisissant, et tout pres d'ici, en Bretagne, dans un petit
village aux environs de Pont-l'Abbe.

J'habitais alors, pendant un conge d'un an, une maison de campagne que
m'avait laissee mon pere. Vous connaissez cette cote plate ou le vent
siffle dans les ajoncs, jour et nuit, ou l'on voit par places, debout
ou couchees, ces enormes pierres qui furent des dieux et qui ont garde
quelque chose d'inquietant dans leur posture, dans leur allure, dans
leur forme. Il me semble toujours qu'elles vont s'animer, et que je vais
les voir partir par la campagne, d'un pas lent et pesant, de leur pas de
colosses de granit, ou s'envoler avec des ailes immenses, des ailes de
pierre, vers le paradis des Druides.

La mer enferme et domine l'horizon, la mer remuante, pleine d'ecueils
aux tetes noires, toujours entourees d'une bave d'ecume, pareils a des
chiens qui attendraient les pecheurs.

Et eux, les hommes, ils s'en vont sur cette mer terrible qui retourne
leurs barques d'une secousse de son dos verdatre et les avale comme des
pilules. Ils s'en vont dans leurs petits bateaux, le jour et la nuit,
hardis, inquiets, et ivres. Ivres, ils le sont bien souvent. "Quand la
bouteille est pleine, disent-ils, on voit l'ecueil; mais quand elle est
vide, on ne le voit plus."

Entrez dans ces chaumieres. Jamais vous ne trouverez le pere. Et si vous
demandez a la femme ce qu'est devenu son homme, elle tendra les bras sur
la mer sombre qui grogne et crache sa salive blanche le long du rivage.
Il est reste dedans un soir qu'il avait bu un peu trop. Et le fils aine
aussi. Elle a encore quatre garcons, quatre grands gars blonds et forts.
A bientot leur tour.

J'habitais donc une maison de campagne pres de Pont-l'Abbe. J'etais la,
seul avec mon domestique, un ancien marin, et une famille bretonne
qui gardait la propriete en mon absence. Elle se composait de trois
personnes, deux soeurs et un homme qui avait epouse l'une d'elles, et
qui cultivait mon jardin.

Or, cette annee-la, vers la Noel, la compagne de mon jardinier accoucha
d'un garcon.

Le mari vint me demander d'etre parrain. Je ne pouvais guere refuser, et
il m'emprunta dix francs pour les frais d'eglise, disait-il.

La ceremonie fut fixee au deux janvier. Depuis huit jours la terre etait couverte de neige, d'un immense tapis livide et dur qui paraissait illimite sur ce pays plat et bas. La mer semblait noire, au loin derriere la plaine blanche; et on la voyait s'agiter, hausser son dos, rouler ses vagues, comme si elle eut voulu se jeter sur sa pale voisine, qui avait l'air d'etre morte, elle si calme, si morne, si froide.

A neuf heures du matin, le pere Kerandec arriva devant ma porte avec sa belle-soeur, la grande Kermagan, et la garde qui portait l'enfant roule dans une couverture.

Et nous voila partis vers l'eglise. Il faisait un froid a fendre les dolmens, un de ces froids dechirants qui cassent la peau et font souffrir horriblement de leur brulure de glace. Moi je pensais au pauvre petit etre qu'on portait devant nous, et je me disais que cette race bretonne etait de fer, vraiment, pour que ses enfants fussent capables, des leur naissance, de supporter de pareilles promenades.

Nous arrivames devant l'eglise, mais la porte en demeurait fermee. M. le cure etait en retard.

Alors la garde, s'etant assise sur une des bornes, pres du seuil, se mit a devetir l'enfant. Je crus d'abord qu'il avait mouille ses linges, mais je vis qu'on le mettait nu, tout nu, le miserable, tout nu, dans l'air gele. Je m'avancai, revolte d'une telle imprudence.

--Mais vous etes folle! Vous allez le tuer!

La femme repondit placidement: "Oh non, m'sieu not' maitre, faut qu'il attende l'bon Dieu tout nu."

Le pere et la tante regardaient cela avec tranquillite. C'etait l'usage. Si on ne l'avait pas suivi, il serait arrive malheur au petit.

Je me fachai, j'injuriai l'homme, je menacai de m'en aller, je voulus couvrir de force la frele creature. Ce fut en vain. La garde se sauvait devant moi en courant dans la neige, et le corps du mioche devenait violet.

J'allais quitter ces brutes quand j'aperçus le cure arrivant par la campagne suivi du sacristain et d'un gamin du pays.

Je courus vers lui et je lui dis, avec violence, mon indignation. Il ne fut point surpris, il ne hata pas sa marche, il ne pressa point ses mouvements. Il repondit:

--Que voulez-vous, monsieur, c'est l'usage. Ils le font tous, nous ne pouvons empecher ca.

--Mais au moins, depechez-vous, criai-je.

Il reprit:

--Je ne peux pourtant pas aller plus vite. Et il entra dans la

sacristie, tandis que nous demeurions sur le seuil de l'église où je souffrais, certes, davantage que le pauvre petit qui hurlait sous la morsure du froid.

La porte enfin s'ouvrit. Nous entrâmes. Mais l'enfant devait rester nu pendant toute la cérémonie.

Elle fut interminable. Le prêtre anonait les syllabes latines qui tombaient de sa bouche, scandées à contresens. Il marchait avec lenteur, avec une lenteur de tortue sacrée; et son surplis blanc me glaçait le cœur, comme une autre neige dont il se fut enveloppé pour faire souffrir, au nom d'un Dieu inclement et barbare, cette larve humaine que torturait le froid.

Le baptême enfin fut achevé selon les rites, et je vis la garde rouler de nouveau dans la longue couverture l'enfant glacieux qui gemissait d'une voix aiguë et douloureuse.

Le curé me dit: "Voulez-vous venir signer le registre?"

Je me tournai vers mon jardinier: "Rentrez bien vite, maintenant, et réchauffez-moi cet enfant-là tout de suite." Et je lui donnai quelques conseils pour éviter, s'il en était temps encore, une fluxion de poitrine.

L'homme promit d'exécuter mes recommandations, et il s'en alla avec sa belle-sœur et la garde. Je suivis le prêtre dans la sacristie.

Quand j'eus signé, il me réclama cinq francs pour les frais.

Ayant donné dix francs au père, je refusai de payer de nouveau. Le curé menaça de déchirer la feuille et d'annuler la cérémonie. Je le menaçai à mon tour du Procureur de la République.

La querelle fut longue, je finis par payer.

À peine rentré chez moi, je voulus savoir si rien de fâcheux n'était survenu. Je courus chez Kerandec, mais le père, la belle-sœur et la garde n'étaient pas encore revenus.

L'accouchée, restée toute seule, grelottait de froid dans son lit, et elle avait faim, n'ayant rien mangé depuis la veille.

--Ou diable sont-ils partis? demandai-je. Elle répondit sans s'étonner, sans s'irriter: "Ils auront été bien pour fêter." C'était l'usage. Alors, je pensai à mes dix francs qui devaient payer l'église et qui payeraient l'alcool, sans doute.

J'envoyai du bouillon à la mère et j'ordonnai qu'on fit bon feu dans sa cheminée. J'étais anxieux et furieux, me promettant bien de chasser ces brutes et me demandant avec terreur ce qu'allait devenir le misérable mioche.

À six heures du soir, ils n'étaient pas revenus.

J'ordonnai a mon domestique de les attendre, et je me couchai.

Je m'endormis bientôt, car je dors comme un vrai matelot.

Je fus reveille, des l'aube, par mon serviteur qui m'apportait l'eau chaude pour ma barbe.

Des que j'eus les yeux ouverts, je demandai: "Et Kerandec?"

L'homme hesitait, puis il balbutia: "Oh! il est rentre, Monsieur, a minuit passe, et soul a ne pas marcher, et la grande Kermagan aussi, et la garde aussi. Je crois bien qu'ils avaient dormi dans un fosse, de sorte que le p'tit etait mort, qu'ils s'en sont pas meme apercus."

Je me levai d'un bond, criant:

--L'enfant est mort!

--Oui, Monsieur. Ils l'ont rapporte a la mere Kerandec. Quand elle a vu ca, elle s'a mise a pleurer; alors ils l'ont faite boire pour la consoler.

--Comment, ils l'ont fait boire?

--Oui, Monsieur. Mais j'ai su ca seulement au matin, tout a l'heure. Comme Kerandec n'avait pu d'eau-de-vie et pu d'argent, il a pris l'essence de la lampe que Monsieur lui a donnee; et ils ont bu ca tous les quatre, tant qu'il en est reste dans le litre. Meme que la Kerandec est bien malade.

J'avais passe mes vetements a la hate, et saisissant une canne, avec la resolution de taper sur toutes ces betes humaines, je courus chez mon jardinier.

L'accouchee agonisait soule d'essence minerale, a cote du cadavre bleu de son enfant.

Kerandec, la garde et la grande Kermagan ronflaient sur le sol.

Je dus soigner la femme qui mourut vers midi.

Le vieux medecin s'etait tu. Il reprit la bouteille d'eau-de-vie, s'en versa un nouveau verre, et ayant encore fait courir a travers la liqueur blonde la lumiere des lampes qui semblait mettre en son verre un jus clair de topazes fondues, il avala, d'un trait, le liquide perfide et chaud.

IMPRUDENCE

Avant le mariage, ils s'etaient aimes chastement, dans les etoiles. Ca

avait été d'abord une rencontre charmante sur une plage de l'Océan. Il l'avait trouvée délicieuse, la jeune fille rose qui passait, avec ses ombrelles claires et ses toilettes fraîches, sur le grand horizon marin. Il l'avait aimée, blonde et frêle, dans ce cadre de flots bleus et de ciel immense. Et il confondait l'attendrissement que cette femme à peine éclosée faisait naître en lui, avec l'émotion vague et puissante qu'éveillait dans son âme, dans son cœur, et dans ses veines l'air vif et sale, et le grand paysage plein de soleil et de vagues.

Elle l'avait aimé, elle, parce qu'il lui faisait la cour, qu'il était jeune, assez riche, gentil et délicat. Elle l'avait aimé parce qu'il est naturel aux jeunes filles d'aimer les jeunes hommes qui leur disent des paroles tendres.

Alors, pendant trois mois, ils avaient vécu côte à côte, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains. Le bonjour qu'ils échangeaient, le matin, avant le bain, dans la fraîcheur du jour nouveau, et l'adieu du soir, sur le sable, sous les étoiles, dans la tiédeur de la nuit calme, murmures tout bas, tout bas, avaient déjà un goût de baisers, bien que leurs lèvres ne se fussent jamais rencontrées.

Ils revaient l'un de l'autre aussitôt endormis, pensaient l'un à l'autre aussitôt éveillés, et, sans se le dire encore, s'appelaient et, se désiraient de toute leur âme et de tout leur corps.

Après le mariage, ils s'étaient adorés sur la terre. Ça avait été d'abord une sorte de rage sensuelle et infatigable; puis une tendresse exaltée faite de poésie palpable, de caresses déjà raffinées, d'inventions gentilles et polissonnes. Tous leurs regards signifiaient quelque chose d'impur, et tous leurs gestes leur rappelaient la chaude intimité des nuits.

Maintenant, sans se l'avouer, sans le comprendre encore peut-être, ils commençaient à se lasser l'un de l'autre. Ils s'aimaient bien, pourtant; mais ils n'avaient plus rien à se révéler, plus rien à faire qu'ils n'eussent fait souvent, plus rien à apprendre l'un par l'autre, pas même un mot d'amour nouveau, un élan imprévu, une intonation qui fit plus brûlant le verbe connu, si souvent répété.

Ils s'efforçaient, cependant, de rallumer la flamme affaiblie des premières étreintes. Ils imaginaient, chaque jour, des ruses tendres, des gamineries naïves ou compliquées, toute une suite de tentatives désespérées pour faire renaître dans leurs cœurs l'ardeur inapaisable des premiers jours, et dans leurs veines la flamme du mois nuptial.

De temps en temps, à force de fouetter leur désir, ils retrouvaient une heure d'affolement factice que suivait aussitôt une lassitude dégoutée.

Ils avaient essayé des clairs de lune, des promenades sous les feuilles dans la douceur des soirs, de la poésie des berges baignées de brume, de l'excitation des fêtes publiques.

Or, un matin, Henriette dit à Paul:

--Veux-tu m'emmener dîner au cabaret?

--Mais oui, ma chérie.

--Dans un cabaret très connu.

--Mais oui.

Il la regardait, l'interrogeant de l'oeil, voyant bien qu'elle pensait à quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

Elle reprit:

--Tu sais, dans un cabaret... comment expliquer ça?... dans un cabaret galant... dans un cabaret où on se donne des rendez-vous?

Il sourit:--Oui. Je comprends, dans un cabinet particulier d'un grand café?

--C'est ça. Mais d'un grand café où tu sois connu, où tu aies déjà soupe... non... dîné... enfin tu sais... enfin... je voudrais... non, je n'oserai jamais dire ça?

--Dis-le, ma chérie; entre nous, qu'est-ce que ça fait? Nous n'en sommes pas aux petits secrets.

--Non, je n'oserai pas.

--Voyons, ne fais pas l'innocente. Dis-le?

--Eh bien... eh bien... je voudrais... je voudrais être prise pour ta maîtresse... naïve... et que les garçons, qui ne savent pas que tu es mariée, me regardent comme ta maîtresse, et toi aussi... que tu me croies ta maîtresse, une heure, dans cet endroit-là, où tu dois avoir des souvenirs... Voilà!... Et je croirai moi-même que je suis ta maîtresse.... Je commettrai une grosse faute.... Je te tromperai... avec toi... Voilà!... C'est très vilain.... Mais je voudrais.... Ne me fais pas rougir.... Je sens que je rougis.... Tu ne te figures pas comme ça moi... moi... troublerait de dîner comme ça avec toi, dans un endroit pas comme il faut... dans un cabinet particulier où on s'aime tous les soirs... tous les soirs.... C'est très vilain.... Je suis rouge comme une pivoine. Ne me regarde pas....

Il riait, très amusé, et répondit:

--Oui, nous irons, ce soir, dans un endroit très chic où je suis connu.

Ils montaient, vers sept heures, l'escalier d'un grand café du boulevard, lui, souriant, l'air vainqueur, elle, timide, voilée, ravie. Des qu'ils furent entrés dans un cabinet meublé de quatre fauteuils et d'un large canapé de velours rouge, le maître d'hôtel, en habit noir, entra et présenta la carte. Paul la tendit à sa femme.

--Qu'est-ce que tu veux manger?

--Mais je ne sais pas, moi, ce qu'on mange ici.

Alors il lut la litanie des plats tout en otant son pardessus qu'il remit aux mains du valet. Puis il dit:

--Menu corse--potage bisque--poulet a la diable, rable de lievre, homard a l'americaine, salade de legumes bien epicee et dessert.--Nous boirons du champagne.

Le maitre d'hotel souriait en regardant la jeune femme. Il reprit la carte en murmurant:

--Monsieur Paul veut-il de la tisane ou du champagne?

--Du champagne, tres sec.

Henriette fut heureuse d'entendre que cet homme savait le nom de son mari.

Ils s'assirent, cote a cote, sur le canape et commencerent a manger.

Dix bougies les eclairaient, refletees dans une grande glace ternie par des milliers de noms traces au diamant, et qui jetaient sur le cristal clair une sorte d'immense toile d'araignee.

Henriette buvait coup sur coup pour s'animer, bien qu'elle se sentit etourdie des les premiers verres. Paul, excite par des souvenirs, baisait a tous moments la main de sa femme. Ses yeux brillaient.

Elle se sentait etrangement emue par ce lieu suspect, agitee, contente, un peu souillee mais vibrante. Deux valets graves, muets, habitues a tout voir et a tout oublier, a n'entrer qu'aux instants necessaires, et a sortir aux minutes d'epanchement, allaient et venaient vite et doucement.

Vers le milieu du diner, Henriette etait grise, tout a fait grise, et Paul, en gaiete, lui pressait le genou de toute sa force. Elle bavardait maintenant, hardie, les joues rouges, le regard vif et noye.

--Oh! voyons, Paul, confesse-toi, tu sais, je voudrais tout savoir?

--Quoi donc, ma cherie?

--Je n'ose pas te dire.

--Dis toujours....

--As-tu eu des maitresses... beaucoup... avant moi?

Il hesitait, un peu perplexe, ne sachant s'il devait cacher ses bonnes fortunes ou s'en vanter.

Elle reprit:

--Oh! je t'en prie, dis-moi, en as-tu eu beaucoup?

--Mais quelques-unes?

--Combien?

--Je ne sais pas, moi.... Est-ce qu'on sait ces choses-la?

--Tu ne les as pas comptees?...

--Mais non.

--Oh! alors, tu en as eu beaucoup?

--Mais oui.

--Combien a peu pres... seulement a peu pres.

--Mais je ne sais pas du tout, ma cherie. Il y a des annees ou j'en ai eu beaucoup, et des annees ou j'en ai eu bien moins.

--Combien par an, dis?

--Tantot vingt ou trente, tantot quatre ou cinq seulement.

--Oh! ca fait plus de cent femmes en tout.

--Mais oui, a peu pres.

--Oh! que c'est degoutant!

--Pourquoi ca, degoutant?

--Mais parce que c'est degoutant, quand on y pense... toutes ces femmes... nues... et toujours... toujours la meme chose.... Oh! que c'est degoutant tout de meme, plus de cent femmes!

Il fut choque qu'elle jugeat cela degoutant, et repondit de cet air superieur que prennent les hommes pour faire comprendre aux femmes qu'elles disent une sottise:

--Voila qui est drôle, par exemple! s'il est degoutant d'avoir cent femmes, il est degoutant egalement d'en avoir une.

--Oh non, pas du tout!

--Pourquoi non?

--Parce que, une femme, c'est une liaison, c'est un amour qui vous attache a elle, tandis que cent femmes c'est de la salete, de l'inconduite. Je ne comprends pas comment un homme peut se frotter a toutes ces filles qui sont sales....

--Mais non, elles sont tres propres.

--On ne peut pas etre propre en faisant le metier qu'elles font.

--Mais, au contraire, c'est a cause de leur metier qu'elles sont propres.

--Oh! fi! Quand on songe que la veille elles faisaient ca avec un autre! C'est ignoble!

--Ce n'est pas plus ignoble que de boire dans ce verre ou a bu je ne sais qui, ce matin, et qu'on a bien moins lave, sois-en certaine, que....

--Oh! tais-toi, tu me revoltes....

--Mais alors pourquoi me demandes-tu si j'ai eu des maitresses?

--Dis donc, tes maitresses, c'etaient des filles, toutes?... Toutes les cent?...

--Mais non, mais non....

--Qu'est-ce que c'etait alors?

--Mais des actrices... des... des petites ouvrieres... et des... quelques femmes du monde....

--Combien de femmes du monde?

--Six.

--Seulement six?

--Oui.

--Elles etaient jolies?

--Mais oui.

--Plus jolies que les filles?

--Non.

--Lesquelles est-ce que tu preferais, des filles ou des femmes du monde?

--Les filles.

--Oh! que tu es sale! Pourquoi ca?

--Parce que je n'aime guere les talents d'amateur.

--Oh! l'horreur! Tu es abominable, sais-tu? Dis donc, et ca t'amusait de passer comme ca de l'une a l'autre?

--Mais oui.

--Beaucoup?

--Beaucoup.

--Qu'est-ce qui t'amusait? Est-ce qu'elles ne se ressemblent pas?

--Mais non.

--Ah! les femmes ne se ressemblent pas.

--Pas du tout.

--En rien?

--En rien.

--Que c'est drôle! Qu'est-ce qu'elles ont de différent?

--Mais, tout.

--Le corps?

--Mais oui, le corps.

--Le corps tout entier?

--Le corps tout entier.

--Et quoi encore?

--Mais, la manière de... d'embrasser, de parler, de dire les moindres choses.

--Ah! Et c'est très amusant de changer?

--Mais oui.

--Et les hommes aussi sont différents?

--Ca, je ne sais pas.

--Tu ne sais pas?

--Non.

--Ils doivent être différents.

--Oui... sans doute....

Elle resta pensive, son verre de champagne à la main. Il était plein, elle le but d'un trait; puis, le reposant sur la table, elle jeta ses

deux bras au cou de son mari, en lui murmurant dans la bouche:

--Oh! mon cheri, comme je t'aime!...

Il la saisit d'une etreinte emportee.... Un garçon qui entrait recula en refermant la porte; et le service fut interrompu pendant cinq minutes environ.

Quand le maitre d'hotel reparut, l'air grave et digne, apportant les fruits du dessert, elle tenait de nouveau un verre plein entre ses doigts, et, regardant au fond du liquide jaune et transparent, comme pour y voir des choses inconnues et revees, elle murmurait d'une voix songeuse:

--Oh! oui! ca doit etre amusant tout de Meme!

UN FOU

Il etait mort chef d'un haut tribunal, magistrat integre dont la vie irreprochable etait citee dans toutes les cours de France. Les avocats, les jeunes conseillers, les juges saluaient en s'inclinant tres bas, par marque d'un profond respect, sa grande figure blanche et maigre qu'eclairaient deux yeux brillants et profonds.

Il avait passe sa vie a poursuivre le crime et a proteger les faibles. Les escrocs et les meurtriers n'avaient point eu d'ennemi plus redoutable, car il semblait lire, au fond de leurs ames, leurs pensees secretes, et demeler, d'un coup d'oeil, tous les mysteres de leurs intentions.

Il etait donc mort, a l'age de quatre-vingt-deux ans, entoure d'hommages et poursuivi par les regrets de tout un peuple. Des soldats en culotte rouge l'avaient escorte jusqu'a sa tombe, et des hommes en cravate blanche avaient repandu sur son cercueil des paroles desolees et des larmes qui semblaient vraies.

Or, voici l'etrange papier que le notaire, eperdu, decouvrit dans le secretaire ou il avait coutume de serrer les dossiers des grands criminels.

Cela portait pour titre:

POURQUOI?

20 juin 1851.--Je sors de la seance. J'ai fait condamner Blondel a mort! Pourquoi donc cet homme avait-il tue ses cinq enfants? Pourquoi? Souvent, on rencontre de ces gens chez qui detruire la vie est une volupte. Oui, oui, ce doit etre une volupte, la plus grande de toutes peut-etre; car tuer n'est-il pas ce qui ressemble le plus a creer? Faire et detruire! Ces deux mots enferment l'histoire des univers, toute l'histoire des mondes, tout ce qui est, tout! Pourquoi est-ce enivrant

de tuer?

25 Juin--Songer qu'un etre est la qui vit, qui marche, qui court....
Un etre? Qu'est-ce qu'un etre? Cette chose animee, qui porte en elle le principe du mouvement et une volonte reglant ce mouvement! Elle ne tient a rien, cette chose. Ses pieds ne communiquent pas au sol. C'est un grain de vie qui remue sur la terre; et ce grain de vie, venu je ne sais d'ou, on peut le detruire comme on veut. Alors rien, plus rien. Ca pourrit, c'est fini.

26 juin--Pourquoi donc est-ce un crime de tuer? oui, pourquoi? C'est, au contraire, la loi de la nature. Tout etre a pour mission de tuer: il tue pour vivre et il tue pour tuer.--Tuer est dans notre temperament; il faut tuer! La bete tue sans cesse, tout le jour, a tout instant de son existence.--L'homme tue sans cesse pour se nourrir, mais comme il a besoin de tuer aussi, par volupte, il a invente la chasse! L'enfant tue les insectes qu'il trouve, les petits oiseaux, tous les petits animaux qui lui tombent sous la main. Mais cela ne suffisait pas a l'irresistible besoin de massacre qui est en nous. Ce n'est point assez de tuer la bete; nous avons besoin aussi de tuer l'homme. Autrefois, on satisfaisait ce besoin par des sacrifices humains. Aujourd'hui, la necessite de vivre en societe a fait du meurtre un crime. On condamne et on punit l'assassin! Mais comme nous ne pouvons vivre sans nous livrer a cet instinct naturel et imperieux de mort, nous nous soulageons, de temps en temps, par des guerres ou un peuple entier egorge un autre peuple. C'est alors une debauchee de sang, une debauchee ou s'affolent les armees et dont se grisent encore les bourgeois, les femmes et les enfants qui lisent, le soir, sous la lampe, le recit exalte des massacres.

Et on pourrait croire qu'on meprise ceux destines a accomplir ces boucheries d'hommes! Non. On les accable d'honneurs! On les habille avec de l'or et des draps eclatants; ils portent des plumes sur la tete, des ornements sur la poitrine; et on leur donne des croix, des recompenses, des titres de toute nature. Ils sont fiers, respectes, aimes des femmes, acclames par la foule, uniquement parce qu'ils ont pour mission de repandre le sang humain! Ils traient par les rues leurs instruments de mort que le passant vetu de noir regarde avec envie. Car tuer est la grande loi jetee par la nature au coeur de l'etre! Il n'est rien de plus beau et de plus honorable que de tuer!

30 juin--Tuer est la loi; parce que la nature aime l'eternelle jeunesse. Elle semble crier par tous ses actes inconscients: "Vite! vite! vite!" Plus elle detruit, plus elle se renouvelle.

2 juillet--L'etre--qu'est-ce que l'etre? Tout et rien. Par la pensee, il est le reflet de tout. Par la memoire et la science, il est un abrege du monde, dont il porte l'histoire en lui. Miroir des choses et miroir des faits, chaque etre humain devient un petit univers dans l'univers!

Mais voyagez; regardez grouiller les races, et l'homme n'est plus rien! plus rien, rien! Montez en barque, ecartez-vous du rivage couvert de foule, et vous n'apercevez bientot plus rien que la cote. L'etre imperceptible disparaît, tant il est petit, insignifiant. Traversez

l'Europe dans un train rapide, et regardez par la portiere. Des hommes, des hommes, toujours des hommes, innombrables, inconnus, qui grouillent dans les champs, qui grouillent dans les rues; des paysans stupides sachant tout juste retourner la terre; des femmes hideuses sachant tout juste faire la soupe du male et enfanter. Allez aux Indes, allez en Chine, et vous verrez encore s'agiter des milliards d'etres qui naissent, vivent et meurent sans laisser plus de trace que la fourmi ecrasee sur les routes. Allez aux pays des noirs, gites en des cases de boue; aux pays des Arabes blancs, abrites sous une toile brune qui flotte au vent, et vous comprendrez que l'etre isole, determine, n'est rien, rien. La race est tout? Qu'est-ce que l'etre, l'etre quelconque d'une tribu errante du desert? Et ces gens, qui sont des sages, ne s'inquietent pas de la mort. L'homme ne compte point chez eux. On tue son ennemi: c'est la guerre. Cela se faisait ainsi jadis, de manoir a manoir, de province a province.

Oui, traversez le monde et regardez grouiller les humains innombrables et inconnus. Inconnus? Ah! voila le mot du probleme! Tuer est un crime parce que nous avons numerote les etres! Quand ils naissent, on les inscrit, on les nomme, on les baptise. La loi les prend! Voila! L'etre qui n'est point enregistre ne compte pas: tuez-le dans la lande ou dans le desert, tuez-le dans la montagne ou dans la plaine, qu'importe! La nature aime la mort; elle ne punit pas, elle!

Ce qui est sacre, par exemple, c'est l'etat civil. Voila! C'est lui qui defend l'homme.

L'etre est sacre parce qu'il est inscrit a l'etat civil! Respect a l'etat civil, le Dieu legal. A genoux!

L'Etat peut tuer, lui, parce qu'il a le droit de modifier l'etat civil. Quand il a fait egorger deux cent mille hommes dans une guerre, il les raye sur son etat civil, il les supprime par la main de ses greffiers. C'est fini. Mais nous, qui ne pouvons point changer les ecritures des mairies, nous devons respecter la vie. Etat civil, glorieuse Divinite qui regnes dans les temples des municipalites, je te salue. Tu es plus fort que la Nature. Ah! ah!

3 juillet.--Ce doit etre un etrange et savoureux plaisir que de tuer, d'avoir la, devant soi, l'etre vivant, pensant; de faire dedans un petit trou, rien qu'un petit trou, de voir couler cette chose rouge qui est le sang, qui fait la vie, et de n'avoir plus, devant soi, qu'un tas de chair molle, froide, inerte, vide de pensee!

5 aout.--Moi qui ai passe mon existence a juger, a condamner, a tuer par des paroles prononcees, a tuer par la guillotine ceux qui avaient tue par le couteau, moi! moi! si je faisais comme tous les assassins que j'ai frappees, moi! moi! qui le saurait?

10 aout.--Qui le saurait jamais? Me soupconnerait-on, moi, moi, surtout si je choisis un etre que je n'ai aucun interet a supprimer?

15 aout.--La tentation! La tentation, elle est entree en moi comme un ver qui rampe. Elle rampe, elle va; elle se promene dans mon corps

entier, dans mon esprit, qui ne pense plus qu'a ceci: tuer; dans mes yeux, qui ont besoin de regarder du sang, de voir mourir; dans mes oreilles, ou passe sans cesse quelque chose d'inconnu, d'horrible, de déchirant et d'affolant, comme le dernier cri d'un être; dans mes jambes, ou frissonne le désir d'aller, d'aller à l'endroit où la chose aura lieu; dans mes mains, qui frémissent du besoin de tuer. Comme cela doit être bon, rare, digne d'un homme libre, au-dessus des autres, maître de son cœur et qui cherche des sensations raffinées!

22 août.-- Je ne pouvais plus résister. J'ai tué une petite bête pour essayer, pour commencer.

Jean, mon domestique, avait un chardonneret dans une cage suspendue à la fenêtre de l'office. Je l'ai envoyé faire une course, et j'ai pris le petit oiseau dans ma main, dans ma main où je sentais battre son cœur. Il avait chaud. Je suis monté dans ma chambre. De temps en temps, je le serrais plus fort; son cœur battait plus vite; c'était atroce et délicieux. J'ai failli l'étouffer. Mais je n'aurais pas vu le sang.

Alors j'ai pris des ciseaux, de courts ciseaux à ongles, et je lui ai coupé la gorge en trois coups, tout doucement. Il ouvrait le bec, il s'efforçait de m'échapper, mais je le tenais, oh! je le tenais; j'aurais tenu un dogue enragé et j'ai vu le sang couler. Comme c'est beau, rouge, luisant, clair, du sang! J'avais envie de le boire. J'y ai trempé le bout de ma langue! C'est bon. Mais il en avait si peu, ce pauvre petit oiseau! Je n'ai pas eu le temps de jouir de cette vue comme j'aurais voulu. Ce doit être superbe de voir saigner un taureau.

Et puis j'ai fait comme les assassins, comme les vrais. J'ai lavé les ciseaux, je me suis lavé les mains, j'ai jeté l'eau et j'ai porté le corps, le cadavre, dans le jardin pour l'enterrer. Je l'ai enfoui sous un fraisier. On ne le trouvera jamais. Je mangerai tous les jours une fraise à cette plante. Vraiment, comme on peut jouir de la vie, quand on sait!

Mon domestique a pleuré; il croit son oiseau parti. Comment me soupçonnerait-il! Ah! ah!

25 août.--Il faut que je tue un homme! Il le faut.

30 août.--C'est fait. Comme c'est peu de chose!

J'étais allé me promener dans le bois de Vernes. Je ne pensais à rien, non, à rien. Voilà un enfant dans le chemin, un petit garçon qui mangeait une tartine de beurre.

Il s'arrête pour me voir passer et dit: "Bonjour, m'sieu le président."

Et la pensée m'entre dans la tête: "Si je le tuais?"

Je réponds:--Tu es tout seul, mon garçon?

--Oui, M'sieu.

--Tout seul dans le bois?

--Oui, M'sieu.

L'envie de le tuer me grisait comme de l'alcool. Je m'approchai tout doucement, persuade qu'il allait s'enfuir. Et voila que je le saisis a la gorge.... Je le serre, je le serre de toute ma force! Il m'a regarde avec des yeux effrayants! Quels yeux! Tout ronds, profonds, limpides, terribles! Je n'ai jamais eprouve une emotion si brutale... mais si courte! Il tenait mes poignets dans ses petites mains, et son corps se tordait ainsi qu'une plume sur le feu. Puis il n'a plus remue.

Mon coeur battait, ah! le coeur de l'oiseau! J'ai jete le corps dans le fosse, puis de l'herbe par-dessus.

Je suis rentre, j'ai bien dine. Comme c'est peu de chose! Le soir, j'etais tres gai, leger, rajeuni, j'ai passe la soiree chez le prefet. On m'a trouve spirituel.

Mais je n'ai pas vu le sang! Je suis tranquille.

30 aout.--On a decouvert le cadavre. On cherche l'assassin. Ah! ah!

1er septembre.--On a arrete deux rodeurs. Les preuves manquent.

2 septembre.--Les parents sont venus me voir. Ils ont pleure! Ah! ah!

6 octobre.--On n'a rien decouvert. Quelque vagabond errant aura fait le coup. Ah! ah! Si j'avais vu le sang couler, il me semble que je serais tranquille a present!

10 octobre.--L'envie de tuer me court dans les moelles. Cela est comparable aux rages d'amour qui vous torturent a vingt ans.

20 octobre.--Encore un. J'allais le long du fleuve, apres dejeuner. Et j'aperqus, sous un saule, un pecheur endormi. Il etait midi. Une beche semblait, tout expres, plantee dans un champ de pommes de terre voisin.

Je la pris, je revins; je la levai comme une massue et, d'un seul coup, par le tranchant, je fendis la tete du pecheur. Oh! il a saigne, celui-la! Du sang rose, plein de cervelle! Cela coulait dans l'eau, tout doucement. Et je suis parti d'un pas grave. Si on m'avait vu! Ah! ah! j'aurais fait un excellent assassin.

28 octobre.--L'affaire du pecheur souleve un grand bruit. On accuse du meurtre son neveu, qui pechait avec lui.

26 octobre.--Le juge d'instruction affirme que le neveu est coupable. Tout le monde le croit par la ville. Ah! ah!

27 octobre.--Le neveu se defend bien mal. Il etait parti au village acheter du pain et du fromage, affirme-t-il. Il jure qu'on a tue son oncle pendant son absence! Qui le croirait?

28 octobre.--Le neveu a failli avouer, tant on lui fait perdre la tete! Ah! ah! La justice!

15 novembre.--On a des preuves accablantes contre le neveu, qui devait heriter de son oncle. Je presiderai les assises.

25 janvier.--A mort! a mort! a mort! Je l'ai fait condamner a mort! Ah! ah! L'avocat general a parle comme un ange! Ah! ah! Encore un. J'irai le voir executer!

10 mars.--C'est fini. On l'a guillotine ce matin. Il est tres bien mort! tres bien! Cela m'a fait plaisir! Comme c'est beau de voir trancher la tete d'un homme! Le sang a jailli comme un flot, comme un flot! Oh! si j'avais pu, j'aurais voulu me baigner dedans. Quelle ivresse de me coucher la-dessous, de recevoir cela dans mes cheveux et sur mon visage, et de me relever tout rouge, tout rouge! Ah! si on savait!

Maintenant j'attendrai, je puis attendre. Il faudrait si peu de chose pour me laisser surprendre.

Le manuscrit contenait encore beaucoup de pages, mais sans relater aucun crime nouveau.

Les medecins alienistes a qui on l'a confie, affirment qu'il existe dans le monde beaucoup de fous ignores, aussi adroits et aussi redoutables que ce monstrueux dement.

TRIBUNAUX RUSTIQUES

La salle de la justice de paix de Gorgeville est pleine de paysans, qui attendent, immobiles le long des murs, l'ouverture de la seance.

Il y en a des grands et des petits, des gros rouges et des maigres qui ont l'air tailles dans une souche de pommiers. Ils ont pose par terre leurs paniers et ils restent tranquilles, silencieux, preoccupes par leur affaire. Ils ont apporte avec eux des odeurs d'etable et de sueur, de lait, aigre et de fumier. Des mouches bourdonnent sous le plafond blanc. On entend, par la porte ouverte, chanter les coqs.

Sur une sorte d'estrade s'etend une longue table couverte d'un tapis vert. Un vieux homme ride ecrit, assis a l'extremite gauche. Un gendarme, raide sur sa chaise, regarde en l'air a l'extremite droite. Et sur la muraille nue, un grand Christ de bois, tordu dans une pose douloureuse, semble offrir encore sa souffrance eternelle pour la cause de ces brutes aux senteurs de betes.

M. le juge de paix entre enfin. Il est ventru, colore, et il secoue, dans son pas rapide de gros homme presse, sa grande robe noire de magistrat; il s'assied, pose sa toque sur la table et regarde l'assistance avec un air de profond mepris.

C'est un lettre de province et un bel esprit d'arrondissement, un de ceux qui traduisent Horace, goutent les petits vers de Voltaire et savent par coeur Vert-Vert ainsi que les poesies grivoises de Parny.

Il prononce:

--Allons, Monsieur Potel, appelez les affaires.

Puis souriant, il murmure:

Quidquid tentabam dicere versus erat.

Le greffier alors, levant son front chauve, bredouille d'une voix inintelligible: "Madame Victoire Bascule contre Isidore Paturon".

Une enorme femme s'avance, une dame de campagne, une dame de chef-lieu de canton, avec un chapeau a rubans, une chaine de montre en feston sur le ventre, des bagues aux doigts et des boucles d'oreilles luisantes comme des chandelles allumees.

Le juge de paix la salue d'un coup d'oeil de connaissance ou perce une raillerie, et dit:

--Madame Bascule, articulez vos griefs.

La partie adverse se tient de l'autre cote. Elle est representee par trois personnes. Au milieu, un jeune paysan de vingt-cinq ans, joufflu comme une pomme et rouge comme un coquelicot. A sa droite, sa femme toute jeune, maigre, petite, pareille a une poule cayenne, avec une tete mince et plate que coiffe, comme une crete, un bonnet rose. Elle a un oeil rond, etonne et colere, qui regarde de cote comme celui des volailles. A la gauche du garcon se tient son pere, vieux homme courbe, dont le corps tordu disparaît dans sa blouse empesee, comme sous une cloche.

Mme Bascule s'explique:

--Monsieur le juge de paix, voici quinze ans que j'ai recueilli ce garcon. Je l'ai eleve et aime comme une mere, j'ai tout fait pour lui, j'en ai fait un homme. Il m'avait promis, il m'avait jure de ne pas me quitter, il m'en a meme fait un acte, moyennant lequel je lui ai donne un petit bien, ma terre de Bec-de-Martin, qui vaut dans les six mille. Or, voila qu'une petite chose, une petite rien du tout, une petite morveuse....

LE JUGE DE PAIX.--Moderez-vous, madame Bascule.

MADAME BASCULE.--Une petite... une petite... je m'entends, lui a tourne la tete, lui a fait je ne sais quoi, non, je ne sais quoi... et il s'en va l'epouser ce sot, ce grand bete, et il lui porte mon bien en mariage, mon bien du Bec-de-Martin.... Ah! mais non, ah! mais non.... J'ai un papier, le voila.... Qu'il me rende mon bien, alors. Nous avons fait un acte de notaire pour le bien et un acte de papier prive pour l'amitie.

L'un vaut l'autre. Chacun son droit, est-ce pas vrai?

Elle tend au juge de paix un papier timbre grand ouvert.

ISIDORE PATURON.--C'est pas vrai.

LE JUGE DE PAIX.--Taisez-vous. Vous parlerez a votre tour. (Il lit.)

"Je soussigne, Isidore Paturon, promets par la presente a Mme Bascule, ma bienfaitrice, de ne jamais la quitter de mon vivant, et de la servir avec devouement.

Gorgeville, le 8 aout 1883."

LE JUGE DE PAIX.--Il y a une croix comme signature; vous ne savez donc pas ecrire?

ISIDORE.--Non, J'sais point.

LE JUGE.--C'est vous qui l'avez faite, cette croix?

ISIDORE.--Non, c'est point me.

LE JUGE.--Qu'est-ce qui l'a faite, alors?

ISIDORE.--C'est elle.

LE JUGE.--Vous etes pret a jurer que vous n'avez pas fait cette croix?

ISIDORE, avec precipitation.--Sur la tete d'mon pe, d'ma me, d'mon grand-pe, de ma grand'-me, et du bon Dieu qui m'entend, je jure que c'est point me. (Il leve la main et crache de cote pour appuyer son serment.)

LE JUGE DE PAIX, riant.--Quels ont donc ete vos rapports avec Mme Bascule, ici presente?

ISIDORE.--A ma servi de trainee. (Rires dans l'auditoire.)

LE JUGE.--Moderez vos expressions. Vous voulez dire que vos relations n'ont pas ete aussi pures qu'elle le pretend.

LE PERE PATURON, prenant la parole.--Il n'avait point quinze ans, point quinze ans, m'sieu l'juge, quant a m'a debouche....

LE JUGE.--Vous voulez dire debauchee?

LE PERE.--Je sais ti me? I n'avait point quinze ans. Y en avait deja ben quatre qu'a l'elevait en brochette, qu'a l'nourrissait comme un poulet gras, a l'faire crever de nourriture, sauf votre respect. Et pi, quand l'temps fut v'nu qui lui sembla pret, qu'a l'a detrave....

LE JUGE.--Deprave.... Et vous avez laisse faire?...

LE PERE.--Celle-la ou ben une autre, fallait ben qu'ca arrive!...

LE JUGE.--Alors de quoi vous plaignez-vous?

LE PERE.--De rien! Oh! me plains de rien me, de rien, seulement qu'i n'en veut pu, li, qu'il est ben libre. Je demande protection a la loi.

Mme BASCULE.--Ces gens m'accablent de mensonges, monsieur le juge. J'en ai fait un homme.

LE JUGE.--Parbleu.

Mme BASCULE.--Et il me renie, il m'abandonne, il me vole mon bien....

--C'est pas vrai, M'sieu l'juge. J'voulus la quitter, v'la cinq ans, vu qu'elle avait grossi d'exces, et que ca m'allait point. Ca me déplaisait, quoi? Je li dis donc que j'vas partir? Alors v'la qu'a pleure comme une gouttiere et qu'a me promet son bien du Bec-de-Martin pour rester queque z'annees, rien que quatre ou cinq. Me, je dis "oui" pardi! Queque vous auriez fait, vous?

Je suis donc reste cinq ans, jour pour jour, heure pour heure. J'etais quitte. Chacun son du. Ca valait ben ca! (La femme d'Isidore, muette jusque-la, crie avec une voix percante de perruche:)

--Mais guetez-la, guetez-la, m'sieu l'juge, c'te meule, et dites-me que ca valait bien ca?

LE PERE hoche la tete d'un air convaincu et repete:

--Pardi, oui, ca valait ben ca. (Mme Bascule s'affaisse sur le banc derriere elle, et se met a pleurer.)

LE JUGE DE PAIX, paternel.--Que voulez-vous; chere dame, je n'y peux rien. Vous lui avez donne votre terre du Bec-de-Martin par acte parfaitement regulier. C'est a lui, bien a lui. Il avait le droit incontestable de faire ce qu'il a fait et de l'apporter en dot a sa femme. Je n'ai pas a entrer dans les questions de... de... delicatesses.... Je ne peux envisager les faits qu'au point de vue de la loi. Je n'y peux rien.

LE PERE PATURON, d'une voix fiere.--J'pourrais ti r'tourner cheuz nous?

LE JUGE.--Parfaitement. (Ils s'en vont sous les regards sympathiques des paysans, comme des gens dont la cause est gagnee. Mme Bascule sanglote sur son banc.)

LE JUGE DE PAIX, souriant.--Remettez-vous, chere dame. Voyons, voyons, remettez-vous... et... si j'ai un conseil a vous donner, c'est de chercher un autre... un autre eleve....

Mme BASCULE, a travers ses larmes.--Je n'en trouverai pas... pas....

LE JUGE.--Je regrette de ne pouvoir vous en indiquer un. (Elle jette un

regard desespere vers le Christ douloureux et tordu sur sa croix, puis elle se leve et s'en va, a petits pas, avec des hoquets de chagrin, cachant sa figure dans son mouchoir.)

LE JUGE DE PAIX se tourne vers son greffier, et, d'une voix goguenarde.--Calypso ne pouvait se consoler du depart d'Ulysse. (Puis d'une voix grave:)

Appelez les affaires suivantes.

LE GREFFIER bredouille.--Celestin Polyte Lecacheur.--Prosper Magloire Dieulafait....

L'EPINGLE

Je ne dirai ni le nom du pays, ni celui de l'homme. C'etait loin, bien loin d'ici, sur une cote fertile et brulante. Nous suivions, depuis le matin, le rivage couvert de recoltes et la mer bleue couverte de soleil. Des fleurs poussaient tout pres des vagues, des vagues legeres, si douces, endormantes. Il faisait chaud; c'etait une molle chaleur parfume de terre grasse, humide et feconde; on croyait respirer des germes.

On m'avait dit que, ce soir-la, je trouverais l'hospitalite dans la maison du Francais qui habitait au bout d'un promontoire, dans un bois d'orangers. Qui etait-il? Je l'ignorais encore. Il etait arrive un matin, dix ans plus tot; il avait achete de la terre, plante des vignes, seme des grains; il avait travaille, cet homme, avec passion, avec fureur. Puis de mois en mois, d'annee en annee, agrandissant son domaine, fecondant sans arret le sol puissant et vierge, il avait ainsi amasse une fortune par son labeur infatigable.

Pourtant il travaillait toujours, disait-on. Leve des l'aurore, parcourant ses champs jusqu'a la nuit, surveillant sans cesse, il semblait harcele par une idee fixe, torture par l'insatiable desir de l'argent, que rien n'endort, que rien n'apaise.

Maintenant, il semblait tres riche.

Le soleil baissait quand j'atteignis sa demeure. Elle se dressait en effet au bout d'un cap au milieu des orangers. C'etait une large maison carree toute simple et dominant la mer.

Comme j'approchais, un homme a grande barbe parut sur la porte. L'ayant salue, je lui demandai un asile pour la nuit. Il me tendit la main en souriant.

--Entrez, Monsieur, vous etes chez vous.

Il me conduisit dans une chambre, mit a mes ordres un serviteur, avec une aisance parfaite et une bonne grace familiere d'homme du monde; puis

il me quitta en disant:

--Nous dînerons lorsque vous voudrez bien descendre.

Nous dînâmes, en effet, en tête à tête, sur une terrasse en face de la mer. Je lui parlai d'abord de ce pays si riche, si lointain, si inconnu! Il souriait, répondant avec distraction:

--Oui, cette terre est belle. Mais aucune terre ne plaît loin de celle qu'on aime.

--Vous regrettez la France?

--Je regrette Paris.

--Pourquoi n'y retournez-vous pas?

--Oh! j'y reviendrai.

Et, tout doucement, nous nous mîmes à parler du monde français, des boulevards et des choses de Paris. Il m'interrogeait en homme qui a connu cela, me citait des noms, tous les noms familiers sur le trottoir du Vaudeville.

--Qui voit-on chez Tortoni aujourd'hui?

--Toujours les mêmes, sauf les morts.

Je le regardais avec attention, poursuivi par un vague souvenir. Certes, j'avais vu cette tête-là quelque part! Mais où? mais quand? Il semblait fatigué, bien que vigoureux, triste, bien que résolu. Sa grande barbe blonde tombait sur sa poitrine, et parfois il la prenait près du menton et, la serrant dans sa main refermée, l'y faisait glisser jusqu'au bout. Un peu chauve, il avait des sourcils épais et une forte moustache qui se mêlait aux poils des joues.

Derrière nous, le soleil s'enfonçait dans la mer, jetant sur la côte un brouillard de feu. Les orangers en fleur exhalaient dans l'air du soir leur arôme violent et délicieux. Lui ne voyait rien que moi, et, le regard fixe, il semblait apercevoir dans mes yeux, apercevoir au fond de mon âme l'image lointaine, aimée et connue du large trottoir ombragé, qui va de la Madeleine à la rue Drouet.

--Connaissez-vous Boutrelle?

--Oui, certes.

--Est-il bien changé?

--Oui, tout blanc.

--Et La Ridamie?

--Toujours le même.

--Et les femmes? Parlez-moi des femmes. Voyons. Connaissez-vous Suzanne Verner?

--Oui, tres forte, finie.

--Ah! Et Sophie Astier?

--Morte.

--Pauvre fille! Est-ce que.... Connaissez-vous....

Mais il se tut brusquement. Puis, la voix changee, la figure palie soudain, il reprit:

--Non, il vaut mieux que je ne parle plus de cela, ca me ravage.

Puis, comme pour changer la marche de son esprit, il se leva.

--Voulez-vous rentrer?

--Je veux bien.

Et il me preceda dans sa maison.

Les pieces du bas etaient enormes, nues, tristes, semblaient abandonnees. Des assiettes et des verres trainaient sur des tables, laisses la par les serviteurs a peau basanee qui rodaient sans cesse dans cette vaste demeure. Deux fusils pendaient a deux clous sur le mur; et, dans les encoignures, on voyait des beches, des lignes de peche, des feuilles de palmier sechees, des objets de toute espee poses au hasard des rentrees et qui se trouvaient a portee de la main pour le hasard des sorties et des besognes.

Mon hote sourit:

--C'est le logis, ou plutot le taudis d'un exile, dit-il, mais ma chambre est plus propre. Allons-y.

Je crus, en y entrant, penetrer dans le magasin d'un brocanteur, tant elle etait rempie de choses, de ces choses disparates, bizarres et variees qu'on sent etre des souvenirs. Sur les murs deux jolis dessins de peintres connus, des etoffes, des armes, epees et pistolets, puis, juste au milieu du panneau principal, un carre de satin blanc encadre d'or.

Surpris, je m'approchai pour voir, et j'aperçus une epingle a cheveux piquee au centre de l'etoffe brillante.

Mon hote posa sa main sur mon epaule:

--Voila, dit-il en souriant, la seule chose que je regarde ici, et la seule que je voie depuis dix ans. M. Prudhomme proclamait: "Ce sabre est le plus beau jour de ma vie", moi, je puis dire: "Cette epingle est

toute ma vie."

Je cherchais une phrase banale; je finis par prononcer:

--Vous avez souffert par une femme?

Il reprit brusquement:

--Dites que je souffre comme un miserable... Mais venez sur mon balcon. Un nom m'est venu tout a l'heure sur les levres que je n'ai point ose prononcer, car si vous m'aviez repondu "morte", comme vous avez fait pour Sophie Astier, je me serais brule la cervelle, aujourd'hui meme.

Nous etions sortis sur le large balcon d'ou l'on voyait deux golfes, l'un a droite, et l'autre a gauche, enfermes par de hautes montagnes grises. C'etait l'heure crepusculaire ou le soleil disparu n'eclaire plus la terre que par les reflets du ciel.

Il reprit:

--Est-ce que Jeanne de Limours vit encore?

Son oeil s'etait fixe sur le mien, plein d'une angoisse fremissante.

Je souris:--Parbleu... et plus jolie que jamais.

--Vous la connaissez?

--Oui.

Il hesitait:--Tout a fait...?

--Non.

Il me prit la main:--Parlez-moi d'elle.

--Mais je n'ai rien a en dire; c'est une des femmes, ou plutot une des filles les plus charmantes et les plus cotees de Paris. Elle mene une existence agreable et princiere, voila tout.

Il murmura: "Je l'aime" comme s'il eut dit: "Je vais mourir." Puis, brusquement:

--Ah! pendant trois ans ce fut une existence effroyable et delicieuse que la notre. J'ai failli la tuer cinq ou six fois; elle a tente de me crever les yeux avec cette epingle que vous venez de voir. Tenez, regardez ce petit point blanc sous mon oeil gauche. Nous nous aimions! Comment pourrais-je expliquer cette passion-la? Vous ne la comprendriez point.

Il doit exister un amour simple, fait du double elan de deux coeurs et de deux ames; mais il existe assurément un amour atroce, cruellement torturant, fait de l'invincible enlacement de deux etres disparates qui se detestent en s'adorant.

Cette fille m'a ruiné en trois ans. Je possédais quatre millions qu'elle a mangés de son air calme, tranquillement, qu'elle a croqués avec un sourire doux qui semblait tomber de ses yeux sur ses lèvres.

Vous la connaissez? Elle a en elle quelque chose d'irrésistible! Quoi? Je ne sais pas. Sont-ce ces yeux gris dont le regard entre comme une vrille et reste en vous comme le crochet d'une flèche? C'est plutôt ce sourire doux, indifférent et séduisant, qui reste sur sa face à la façon d'un masque. Sa grâce lente pénètre peu à peu, se dégage d'elle comme un parfum, de sa taille longue, à peine balancée quand elle passe, car elle semble glisser plutôt que marcher, de sa voix un peu traînante, jolie, et qui semble être la musique de son sourire, de son geste aussi, de son geste toujours modéré, toujours juste et qui grise l'œil tant il est harmonieux. Pendant trois ans, je n'ai vu qu'elle sur la terre! Comme j'ai souffert! Car elle me trompait avec tout le monde! Pourquoi? Pour rien, pour tromper. Et quand je l'avais appris, quand je la traitais de fille et de gueuse, elle avouait tranquillement: "Est-ce que nous sommes mariés?" disait-elle.

Depuis que je suis ici, j'ai tant songé à elle que j'ai fini par la comprendre: cette fille-là, c'est Manon Lescaut revenue. C'est Manon qui ne pourrait pas aimer sans tromper, Manon pour qui l'amour, le plaisir et l'argent ne font qu'un. Il se tut. Puis, après quelques minutes:

--Quand j'eus mangé mon dernier sou pour elle, elle m'a dit simplement: "Vous comprenez, mon cher, que je ne peux pas vivre de l'air et du temps. Je vous aime beaucoup, je vous aime plus que personne, mais il faut vivre. La misère et moi ne ferons jamais bon ménage."

--Et si je vous disais, pourtant, quelle vie atroce j'ai menée à côté d'elle! Quand je la regardais, j'avais autant envie de la tuer que de l'embrasser. Quand je la regardais... je sentais un besoin furieux d'ouvrir les bras, de l'étreindre et de l'étrangler. Il y avait en elle, derrière ses yeux, quelque chose de perfide et d'insaisissable qui me faisait l'exécrer; et c'est peut-être à cause de cela que je l'aimais tant. En elle, le Féminin, l'odieux et affolant Féminin était plus puissant qu'en aucune autre femme. Elle en était chargée, surchargée comme d'un fluide grisant et venéneux. Elle était Femme, plus qu'on ne l'a jamais été.

--Et tenez, quand je sortais avec elle, elle posait son œil sur tous les hommes d'une telle façon, qu'elle semblait se donner à chacun, d'un seul regard. Cela m'exasperait et m'attachait à elle davantage, cependant. Cette créature, rien qu'en passant dans la rue, appartenait à tout le monde, malgré moi, malgré elle, par le fait de sa nature même, bien qu'elle eût l'allure modeste et douce. Comprenez-vous?

Et quel supplice! Au théâtre, au restaurant, il me semblait qu'on la possédait sous mes yeux. Et dès que je la laissais seule, d'autres, en effet, la possédaient.

Voilà dix ans que je ne l'ai vue, et je l'aime plus que jamais!

La nuit s'était répandue sur la terre. Un parfum puissant d'orangers

flottait dans l'air.

Je lui dis:

--La reverrez-vous?

Il repondit:

--Parbleu! J'ai maintenant ici, tant en terre qu'en argent, sept a huit cent mille francs. Quand le million sera complet, je vendrai tout et je partirai. J'en ai pour un an avec elle--une bonne annee entiere.--Et puis adieu, ma vie sera close.

Je demandai:--Mais ensuite?

--Ensuite, je ne sais pas. Ce sera fini! Je lui demanderai peut-etre de me prendre comme valet de chambre.

LES BECASSES

Ma chere amie, vous me demandez pourquoi je ne rentre pas a Paris; vous vous etonnez, et vous vous fachez presque. La raison que je vais vous donner va, sans doute, vous revolter: Est-ce qu'un chasseur rentre a Paris au moment du passage des becasses?

Certes, je comprends et j'aime assez cette vie de la ville, qui va de la chambre au trottoir; mais je prefere la vie libre, la rude vie d'automne du chasseur. A Paris, il me semble que je ne suis jamais dehors; car les rues ne sont, en somme, que de grands appartements communs, et sans plafond. Est-on a l'air, entre deux murs, les pieds sur des pavés de bois ou de pierre, le regard borne partout par des batiments, sans aucun horizon de verdure, de plaines ou de bois? Des milliers de voisins vous coudoient, vous poussent, vous saluent et vous parlent; et le fait de recevoir de l'eau sur un parapluie quand il pleut ne suffit pas a me donner l'impression, la sensation de l'espace.

Ici, je percois bien nettement, et delicieusement la difference du dedans et du dehors... Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler...

Donc les becasses passent.

Il faut vous dire que j'habite une grande maison normande, dans une vallee, aupres d'une petite riviere, et que je chasse presque tous les jours.

Les autres jours, je lis; je lis meme des choses que les hommes de Paris n'ont pas le temps de connaitre, des choses tres serieuses, tres profondes, tres curieuses, ecrites par un brave savant de genie, un etranger qui a passe toute sa vie a etudier la meme question et a observe les memes faits relatifs a l'influence du fonctionnement de nos

organes sur notre intelligence.

Mais je veux vous parler des becasses. Donc mes deux amis, les freres d'Orgemol et moi, nous restons ici pendant la saison de chasse, en attendant les premiers froids. Puis, des qu'il gele, nous partons pour leur ferme de Cannelot pres de Fecamp, parce qu'il y a la un petit bois delicieux, un petit bois divin, ou viennent loger toutes les becasses qui passent.

Vous connaissez les d'Orgemol, ces deux geants, ces deux Normands des premiers temps, ces deux males de la vieille et puissante race de conquerants qui envahit la France, prit et garda l'Angleterre, s'etablit sur toutes les cotes du vieux monde, eleva des villes partout, passa comme un flot sur la Sicile en y creant un art admirable, battit tous les rois, piller les plus fieres cites, roula les papes dans leurs ruses de pretres et les joua, plus madres que ces pontifes italiens, et surtout laissa des enfants dans tous les lits de la terre. Les d'Orgemol sont deux Normands timbres au meilleur titre, ils ont tout des Normands, la voix, l'accent, l'esprit, les cheveux blonds et les yeux couleur de la mer.

Quand nous sommes ensemble, nous parlons patois, nous vivons, pensons, agissons en Normands, nous devenons des Normands terriens plus paysans que nos fermiers.

Or, depuis quinze jours, nous attendions les becasses.

Chaque matin l'aine, Simon, me disait: "He, v'la l'vent qui passe a l'est, y va geler. Dans deux jours, elles viendront."

Le cadet Gaspard, plus precis, attendait que la gelee fut venue pour l'annoncer.

Or, jeudi dernier, il entra dans ma chambre des l'aurore en criant:

--Ca y est, la terre est toute blanche. Deux jours comme ca et nous allons a Connelot.

Deux jours plus tard, en effet, nous partions pour Connelot. Certes, vous auriez ri en nous voyant. Nous nous deplacons dans une etrange voiture de chasse que mon pere fit construire autrefois. Construire est le seul mot que je puisse employer en parlant de ce monument voyageur, ou plutot de ce tremblement de terre roulant. Il y a de tout la dedans: caisses pour les provisions, caisses pour les armes, caisses pour les malles, caisses a claire-voie pour les chiens. Tout y est a l'abri, excepte les hommes, perches sur des banquettes a balustrades, hautes comme un troisieme etage et portees par quatre roues gigantesques. On parvient la-dessus comme on peut, en se servant des pieds, des mains et meme des dents a l'occasion, car aucun marchepied ne donne acces sur cet edifice.

Donc, les deux d'Orgemol et moi nous escaladons cette montagne, en des accoutrements de Lapons. Nous sommes vetus de peaux de mouton, nous portons des bas de laine enormes par-dessus nos pantalons, et des

guetres par-dessus nos bas de laine; nous avons des coiffures en fourrure noire et des gants en fourrure blanche. Quand nous sommes installes, Jean, mon domestique, nous jette nos trois bassets, Pif, Paf et Moustache. Pif appartient a Simon, Paf a Gaspard et Moustache a moi. On dirait trois petits crocodiles a poil. Ils sont longs, bas, crochus, avec des pattes torses, et tellement velus qu'ils ont l'air de broussailles jaunes. A peine voit-on leurs yeux noirs sous leurs sourcils, et leurs crocs blancs sous leurs barbes. Jamais on ne les enferme dans les chenils roulants de la voilure. Chacun de nous garde le sien sous ses pieds pour avoir chaud.

Et nous voila partis, secoues abominablement. Il gelait, il gelait ferme. Nous etions contents. Vers cinq heures nous arrivions. Le fermier, maitre Picot, nous attendait devant la porte. C'est aussi un gaillard, pas grand, mais rond, trapu, vigoureux comme un dogue, ruse comme un renard, toujours souriant, toujours content et sachant faire argent de tout.

C'est grande fete pour lui, au moment des becasses.

La ferme est vaste, un vieux batiment dans une cour a pommiers, entouree de quatre rangs de hetres qui bataillent toute l'annee contre le vent de mer.

Nous entrons dans la cuisine ou flambe un beau feu en notre honneur.

Notre table est mise tout contre la haute cheminee ou tourne et cuit, devant la flamme claire, un gros poulet dont le jus coule dans un plat de terre.

La fermiere alors nous salue, une grande femme muette, tres polie, tout occupee des soins de la maison, la tete pleine d'affaires et de chiffres, prix des grains, des volailles, des moutons, des boeufs. C'est une femme d'ordre, rangee et severe, connue a sa valeur dans les environs.

Au fond de la cuisine s'etend la grande table ou viendront s'asseoir tout a l'heure les valets de tout ordre, charretiers, laboureurs, goujats, filles de ferme, bergers; et tous ces gens mangeront en silence sous l'oeil actif de la maitresse, en nous regardant diner avec maitre Picot, qui dira des blagues pour rire. Puis, quand tout son personnel sera repu, madame Picot prendra, seule, son repas rapide et frugal sur un coin de table, en surveillant la servante.

Aux jours ordinaires elle dine avec tout son monde.

Nous couchons tous les trois, les d'Orgemol et moi, dans une chambre blanche, toute nue, peinte a la chaux, et qui contient seulement nos trois lits, trois chaises et trois cuvettes.

Gaspard s'eveille toujours le premier, et sonne une diane retentissante. En une demi-heure tout le monde est pret et on part avec maitre Picot qui chasse avec nous.

Maitre Picot me prefere a ses maitres. Pourquoi? sans doute parce que je ne suis pas son maitre. Donc nous voila tous les deux qui gagnons le bois par la droite, tandis que les deux freres vont attaquer par la gauche. Simon a la direction des chiens qu'il traine, tous les trois attaches au bout d'une corde.

Car nous ne chassons pas la becasse, mais le lapin. Nous sommes convaincus qu'il ne faut pas chercher la becasse, mais la trouver. On tombe dessus et on la tue, voila. Quand on veut specialement en rencontrer, on ne les pince jamais. C'est vraiment une chose belle et curieuse que d'entendre dans l'air frais du matin, la detonation breve du fusil, puis la voix formidable de Gaspard emplir l'horizon et hurler: "Becasse.--Elle y est." Moi je suis sournois. Quand j'ai tue une becasse, je crie: "Lapin!" Et je triomphe avec exces lorsqu'on sort les pieces du carnier, au déjeuner de midi.

Donc nous voila, maitre Picot et moi, dans le petit bois dont les feuilles tombent avec un murmure doux et continu, un murmure sec, un peu triste, elles sont mortes. Il fait froid, un froid leger qui pique les yeux, le nez, et les oreilles et qui a poudre d'une fine mousse blanche le bout des herbes et la terre brune des laboures. Mais on a chaud tout le long des membres, sous la grosse peau de mouton. Le soleil est gai dans l'air bleu, il ne chauffe guere, mais il est gai. Il fait bon chasser au bois par les frais matins d'hiver.

La-bas, un chien jette un aboiement aigu. C'est Pif. Je connais sa voix frele. Puis, plus rien. Voila un autre cri, puis un autre; et Paf a son tour donne de la gueule. Que fait donc Moustache? Ah! le voila qui piaule comme une poule qu'on etrangle! Ils ont leve un lapin. Attention, maitre Picot!

Ils s'eloignent, se rapprochent, s'ecartent encore, puis reviennent; nous suivons leurs allees imprevuees, en courant dans les petits chemins, l'esprit en eveil, le doigt sur la gachette du fusil.

Ils remontent vers la plaine, nous remontons aussi. Soudain, une tache grise, une ombre traverse le sentier. J'epaule et je tire.

La fumee legere s'envole dans l'air bleu; et j'apercois sur l'herbe une pincee de poil blanc qui remue. Alors je hurle de toute ma force: "Lapin, lapin.--Il y est!" Et je le montre aux trois chiens, aux trois crocodiles velus qui me felicitent en remuant la queue; puis s'en vont en chercher un autre.

Maitre Picot m'avait rejoint. Moustache se remit a japper. Le fermier dit: "Ca pourrait bien etre un lievre, allons au bord de la plaine."

Mais au moment ou je sortais du bois, j'apercus, debout, a dix pas de moi, enveloppe dans son immense manteau jaunatre, coiffe d'un bonnet de laine, et tricotant toujours un bas, comme font les bergers chez nous, le patre de maitre Picot, Gargan, le muet. Je lui dis, selon l'usage: "Bonjour, pasteur." Et il leva la main pour me saluer, bien qu'il n'eut pas entendu ma voix; mais il avait vu le mouvement de mes levres.

Depuis quinze ans je le connaissais, ce berger. Depuis quinze ans je le voyais chaque automne, debout au bord ou au milieu d'un champ, le corps immobile, et ses mains tricotant toujours. Son troupeau le suivait comme une meute, semblait obeir a son oeil. Maitre Picot me serra le bras:
--Vous savez que le berger a tue sa femme. Je fus stupefait:--Gargan? Le sourd-muet?

--Oui, cet hiver, et il a ete juge a Rouen. Je vas vous conter ca.

Et il m'entraîna dans le taillis, car le pasteur savait cueillir les mots sur la bouche de son maitre comme s'il les eut entendus. Il ne comprenait que lui; mais, en face de lui, il n'etait plus sourd; et le maitre, par contre, devinait comme un sorcier toutes les intentions de la pantomime du muet, tous les gestes de ses doigts, les plis de ses joues et les reflets de ses yeux.

Voici cette simple histoire, sombre fait divers, comme il s'en passe aux champs, quelquefois.

Gargan etait fils d'un marneux, d'un de ces hommes qui descendent dans les marnieres pour extraire cette sorte de pierre molle, blanche et fondante, qu'on sème sur les terres. Sourd-muet de naissance, on l'avait eleve a garder des vaches le long des fosses des routes.

Puis, recueilli par le pere de Picot, il etait devenu berger de la ferme. C'etait un excellent berger, devoue, probe, et qui savait replacer les membres demis, bien que personne ne lui eut jamais rien appris.

Quand Picot prit la ferme a son tour, Gargan avait trente ans et en paraissait quarante. Il etait haut, maigre et barbu, barbu comme un patriarche.

Or, vers cette epoque, une bonne femme du pays, tres pauvre, la Martel, mourut, laissant une fillette de quinze ans, qu'on appelait la Goutte a cause de son amour immodere pour l'eau-de-vie.

Picot recueillit cette guenilleuse et l'employa a de menues besognes, la nourrissant sans la payer, en echange de son travail. Elle couchait sous la grange, dans l'etable ou dans l'ecurie, sur la paille ou sur le fumier, quelque part, n'importe ou, car on ne donne pas un lit a ces va-nu-pieds. Elle couchait donc n'importe ou, avec n'importe qui, peut-etre avec le charretier ou le goujat. Mais il arriva que, bientot, elle s'adonna avec le sourd et s'accoupla avec lui d'une facon continue. Comment s'unirent ces deux miseres? Comment se comprirent-elles? Avait-il jamais connu une femme avant cette rodeuse de granges, lui qui n'avait jamais cause avec personne? Est-ce elle qui le fut trouver dans sa hutte roulante, et qui le seduisit, Eve d'orniere, au bord d'un chemin? On ne sait pas. On sut seulement, un jour, qu'ils vivaient ensemble comme mari et femme.

Personne ne s'en etonna. Et Picot trouva meme cet accouplement naturel.

Mais voila que le cure apprit cette union sans messe et se facha. Il

fit des reproches a madame Picot, inquieta sa conscience, la menaca de chatiments mysterieux. Que faire?

C'etait bien simple. On allait les marier a l'eglise et a la mairie. Ils n'avaient rien ni l'un ni l'autre: lui, pas une culotte entiere; elle, pas un jupon d'une seule piece. Donc, rien ne s'opposait a ce que la loi et la religion fussent satisfaites. On les unit, en une heure, devant maire et cure, et on crut tout regle pour le mieux.

Mais voila que, bientot, ce fut un jeu dans le pays (pardon pour ce vilain mot!) de faire cocu ce pauvre Gargan. Avant qu'il fut marie, personne ne songeait a coucher avec la Goutte; et, maintenant, chacun voulait son tour, histoire de rire. Tout le monde y passait pour un petit verre, derriere le dos du mari. L'aventure fit meme tant de bruit aux environs qu'il vint des messieurs de Goderville pour voir ca.

Moyennant un demi-litre, la Goutte leur donnait le spectacle avec n'importe qui, dans un fosse, derriere un mur, tandis qu'on apercevait, en meme temps, la silhouette immobile de Gargan, tricotant un bas a cent pas de la et suivi de son troupeau belant. Et on riait a s'en rendre malade dans tous les cafes de la contree; on ne parlait que de ca, le soir, devant le feu; on s'abordait sur les routes en se demandant: "As-tu paye la goutte a la Goutte?" On savait ce que cela voulait dire.

Le berger ne semblait rien voir. Mais voila qu'un jour, le gars Poirot, de Sasseville, appela d'un signe la femme a Gargan derriere une meule en lui faisant voir une bouteille pleine. Elle comprit et accourut en riant; or, a peine etaient-ils occupes a leur besogne criminelle que le patre tomba sur eux comme s'il fut sorti d'un nuage. Poirot s'enfuit, a cloche-pied, la culotte sur les talons, tandis que le muet, avec des cris de bete, serrait la gorge de sa femme.

Des gens accoururent qui travaillaient dans la plaine. Il etait trop tard; elle avait la langue noire, les yeux sortis de la tete; du sang lui coulait par le nez. Elle etait morte.

Le berger fut juge par le tribunal de Rouen. Comme il etait muet, Picot lui servait d'interprete. Les details de l'affaire amuserent beaucoup l'auditoire. Mais le fermier n'avait qu'une idee: c'etait de faire acquitter son pasteur, et il s'y prenait en matin.

Il raconta d'abord toute l'histoire du sourd et celle de son mariage; puis, quand il en vint au crime, il interrogea lui-meme l'assassin.

Toute l'assistance etait silencieuse.

Picot prononcait avec lenteur: "Savais-tu qu'elle te trompait?" Et, en meme temps, il mimait sa question avec les yeux.

L'autre fit "non" de la tete.

--"T'etais couche dans la meule quand tu l'as surpris?" Et il faisait le geste d'un homme qui apercoit une chose degoutante.

L'autre fit "oui" de la tete.

Alors, le fermier, imitant les signes du maire qui marie, et du pretre qui unit au nom de Dieu, demanda a son serviteur s'il avait tue sa femme parce qu'elle etait liee a lui devant les hommes et devant le ciel.

Le berger fit "oui" de la tete.

Picot lui dit: "Allons, montre comment c'est arrive?"

Alors, le sourd mima lui-meme toute la scene. Il montra qu'il dormait dans la meule; qu'il s'etait reveille en sentant remuer la paille, qu'il avait regarde tout doucement, et qu'il avait vu la chose.

Il s'etait dresse, entre les deux gendarmes, et, brusquement, il imita le mouvement obscene du couple criminel enlace devant lui.

Un rire tumultueux s'eleva dans la salle, puis s'arreta net; car le berger, les yeux hagards, remuant sa machoire et sa grande barbe comme s'il eut mordu quelque chose, les bras tendus, la tete en avant, repetait l'action terrible du meurtrier qui etrangle un etre.

Et il hurlait affreusement, tellement affole de colere qu'il croyait la tenir encore et que les gendarmes furent obliges de le saisir et de l'asseoir de force pour le calmer.

Un grand frisson d'angoisse courut dans l'assistance. Alors maitre Picot, posant la main sur l'epaule de son serviteur, dit simplement: "Il a de l'honneur, cet homme-la."

Et le berger fut acquitte.

Quant a moi, ma chere amie, j'ecoutais, fort emu, la fin de cette aventure que je vous ai racontee en termes bien grossiers, pour ne rien changer au recit du fermier, quand un coup de fusil eclata au milieu du bois; et la vois formidable de Gaspard gronda dans le vent comme un coup de canon.

--Becasse. Elle y est.

Et voila comment j'emploie mon temps a guetter des becasses qui passent tandis que vous allez aussi voir passer au bois les premieres toilettes d'hiver.

EN WAGON

Le soleil allait disparaitre derriere la grande chaine dont le puy de Dome est le geant, et l'ombre des cimes s'etendait dans la profonde vallee de Royat.

Quelques personnes se promenaient dans le parc, autour du kiosque de la

musique. D'autres demeuraient encore assises, par groupes, malgré la fraîcheur du soir.

Dans un de ces groupes on causait avec animation, car il était question d'une grave affaire qui tourmentait beaucoup mesdames de Sarcagnes, de Vaulacelles et de Bridioie.

Dans quelques jours allaient commencer les vacances, et il s'agissait de faire venir leurs fils élèves chez les Jésuites et chez les Dominicains.

Or ces dames n'avaient point envie d'entreprendre elles-mêmes le voyage pour ramener leurs descendants, et elles ne connaissaient justement personne qu'elles pussent charger de ce soin délicat. On touchait aux derniers jours de juillet. Paris était vide. Elles cherchaient, sans trouver, un nom qui leur offrit les garanties désirées.

Leur embarras s'augmentait de ce qu'une vilaine affaire de mœurs avait eu lieu quelques jours auparavant dans un wagon. Et ces dames demeuraient persuadées que toutes les filles de la capitale passaient leur existence dans les rapides, entre l'Auvergne et la gare de Lyon. Les échos de Gil Blas, d'ailleurs, au dire M. de Bridioie, signalaient la présence à Vichy, au Mont-Dore et à la Bourboule, de toutes les horizontales connues et inconnues. Pour y être, elles avaient dû y venir en wagon; et elles s'en retournaient indubitablement encore en wagon; elles devaient même s'en retourner sans cesse pour revenir tous les jours. C'était donc un va-et-vient continu d'impures sur cette maudite ligne. Ces dames se désolaient que l'accès des gares ne fut pas interdit aux femmes suspectes.

Or, Roger de Sarcagnes avait quinze ans, Gontran de Vaulacelles treize ans et Roland de Bridioie onze ans. Que faire? Elles ne pouvaient pas, cependant, exposer leurs chers enfants au contact de pareilles créatures. Que pouvaient-ils entendre, que pouvaient-ils voir, que pouvaient-ils apprendre, s'ils passaient une journée entière, ou une nuit, dans un compartiment qui enfermerait, peut-être, une ou deux de ces drolesses avec un ou deux de leurs compagnons?

La situation semblait sans issue, quand madame de Martinsec vint à passer. Elle s'arrêta pour dire bonjour à ses amies qui lui raconterent leurs angoisses.

--Mais c'est bien simple, s'écria-t-elle, je vais vous prêter l'abbé. Je peux très bien m'en passer pendant quarante-huit heures. L'éducation de Rodolphe ne sera pas compromise pour si peu. Il ira chercher vos enfants et vous les ramènera.

Il fut donc convenu que l'abbé Lecuir, un jeune prêtre, fort instruit, précepteur de Rodolphe de Martinsec, irait à Paris, la semaine suivante, chercher les trois jeunes gens.

L'abbé partit donc le vendredi; et il se trouvait à la gare de Lyon le dimanche matin pour prendre, avec ses trois gamins, le rapide de huit heures, le nouveau rapide-direct organisé depuis quelques jours seulement, sur la réclamation générale de tous les baigneurs de

l'Auvergne.

Il se promenait sur le quai de depart, suivi de ses collegiens, comme une poule de ses poussins, et il cherchait un compartiment vide ou occupe par des gens d'aspect respectable, car il avait l'esprit hante par toutes les recommandations minutieuses que lui avaient faites mesdames de Sarcagnes, de Vaulacelles et de Bridioie.

Or il apercut tout a coup devant une portiere un vieux monsieur et une vieille dame a cheveux blancs qui causaient avec une autre dame installee dans l'interieur du wagon. Le vieux monsieur etait officier de la Legion d'honneur; et ces gens avaient l'aspect le plus comme il faut. "Voici mon affaire," pensa l'abbe. Il fit monter les trois eleves et les suivit.

La vieille dame disait:

--Surtout soigne-toi bien, mon enfant.

La jeune repondit:

--Oh! oui, maman, ne crains rien.

--Appelle le medecin aussitot que tu te sentiras souffrante.

--Oui, oui, maman.

--Allons, adieu, ma fille.

--Adieu, maman.

Il y eut une longue embrassade, puis un employe ferma les portieres et le train se mit en route.

Ils etaient seuls. L'abbe, ravi, se felicitait de son adresse, et il se mit a causer avec les jeunes gens qui lui etaient confies. Il avait ete convenu, le jour de son depart, que madame de Martinsec l'autoriserait a donner des repetitions pendant toutes les vacances a ces trois garcons, et il voulait sonder un peu l'intelligence et le caractere de ses nouveaux eleves.

Roger de Sarcagnes, le plus grand, etait un de ces hauts collegiens pousses trop vite, maigres et pales, et dont les articulations ne semblent pas tout a fait soudees. Il parlait lentement, d'une facon naive.

Gontran de Vaulacelles, au contraire, demeurait tout petit, trapu, et il etait malin, sournois, mauvais et drole. Il se moquait toujours de tout le monde, avait des mots de grande personne, des repliques a double sens qui inquietaient ses parents.

Le plus jeune, Roland de Bridioie, ne paraissait montrer aucune aptitude pour rien: C'etait une bonne petite bete qui ressemblerait a son papa.

L'abbé les avait prevenus qu'ils seraient sous ses ordres pendant ces deux mois d'été: et il leur fit un sermon bien senti sur leurs devoirs envers lui, sur la façon dont il entendait les gouverner, sur la méthode qu'il emploierait envers eux.

C'était un abbé d'âme droite et simple, un peu phraseur et plein de systèmes.

Son discours fut interrompu par un profond soupir que poussa leur voisine. Il tourna la tête vers elle. Elle demeurait assise dans son coin, les yeux fixes, les joues un peu pales. L'abbé revint à ses disciples.

Le train roulait à toute vitesse, traversait des plaines, des bois, passait sous des ponts et sur des ponts, secouait de sa trepidation frémissante le chapelet de voyageurs enfermes dans les wagons.

Gontran de Vaulacelles, maintenant, interrogeait l'abbé Lecuir sur Royat, sur les amusements du pays. Y avait-il une rivière? Pouvait-on pêcher? Aurait-il un cheval, comme l'autre année? etc.

La jeune femme, tout à coup, jeta une sorte de cri, un "ah!" de souffrance vite reprimé.

Le prêtre, inquiet, lui demanda:

--Vous sentez-vous indisposée, madame?

--Elle répondit:--Non, non, monsieur l'abbé, ce n'est rien, une légère douleur, ce n'est rien. Je suis un peu malade depuis quelque temps, et le mouvement du train me fatigue. Sa figure était devenue livide, en effet.

Il insista:--Si je puis quelque chose pour vous, madame?...

--Oh! non,--rien du tout,--monsieur l'abbé. Je vous remercie.

Le prêtre reprit sa causerie avec ses élèves, les préparant à son enseignement et à sa direction.

Les heures passaient. Le convoi s'arrêtait de temps en temps, puis repartait. La jeune femme, maintenant, paraissait dormir et elle ne bougeait plus, enfoncée en son coin. Bien que le jour fut plus qu'à moitié écoulé, elle n'avait encore rien mangé. L'abbé pensait:

"Cette personne doit être bien souffrante.

Il ne restait plus que deux heures de route pour atteindre Clermont-Ferrand, quand la voyageuse se mit brusquement à gemir. Elle s'était laissée presque tomber de sa banquette et, appuyée sur les mains, les yeux hagards, les traits crispés, elle répétait: "Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!"

L'abbé s'élança:

--Madame... madame... madame, qu'avez-vous?

Elle balbutia:--Je... je... crois que... que... que je vais accoucher.
Et elle commença aussitôt à crier d'une effroyable façon. Elle poussait une longue clameur affolée qui semblait déchirer sa gorge au passage, une clameur aigue, affreuse, dont l'intonation sinistre disait l'angoisse de son âme et la torture de son corps.

Le pauvre prêtre éperdu, debout devant elle, ne savait que faire, que dire, que tenter, et il murmurait: "Mon Dieu, si je savais... Mon Dieu, si je savais!" Il était rouge jusqu'au blanc des yeux; et ses trois élèves regardaient avec stupeur cette femme étendue qui criait.

Tout à coup, elle se tordit, élevant ses bras sur sa tête, et son flanc eut une secousse étrange, une convulsion qui la parcourut.

L'abbé pensa qu'elle allait mourir, mourir devant lui privée de secours et de soins, par sa faute. Alors il dit d'une voix résolue:--Je vais vous aider, madame. Je ne sais pas... mais je vous aiderai comme je pourrai. Je dois mon assistance à toute créature qui souffre.

Puis, s'étant retournée vers les trois gamins, il cria:

--Vous--vous allez passer vos têtes à la portière; et si un de vous se retourne, il me copiera mille vers de Virgile.

Il abaissa lui-même les trois glaces, y plaça les trois têtes, ramena contre le cou les rideaux bleus, et il répéta:

--Si vous faites seulement un mouvement, vous serez privées d'excursions pendant toutes les vacances. Et n'oubliez point que je ne pardonne jamais, moi.

Et il revint vers la jeune femme, en relevant les manches de sa soutane.

Elle gémissait toujours, et, par moments, hurlait. L'abbé, la face cramoisie, l'assistait, l'exhortait, la reconfortait, et, sans cesse, il levait les yeux vers les trois gamins qui coulaient des regards furtifs, vite détournés, vers la mystérieuse besogne accomplie par leur nouveau précepteur.

--Monsieur de Vaulacelles, vous me copierez vingt fois le verbe "desobeir"!--criait-il.

--Monsieur de Bridioie, vous serez privé de dessert pendant un mois.

Soudain la jeune femme cessa sa plainte persistante, et presque aussitôt un cri bizarre et léger qui ressemblait à un aboiement et à un miaulement fit retourner, d'un seul élan, les trois collégiens persuadés qu'ils venaient d'entendre un chien nouveau né.

L'abbé tenait dans ses mains un petit enfant tout nu. Il le regardait avec des yeux effarés; il semblait content et désolé, prêt à rire et

pret a pleurer; on l'aurait cru fou, tant sa figure exprimait de choses par le jeu rapide des yeux, des levres et des joues.

Il declara, comme s'il eut annonce a ses eleves une grande nouvelle:

--C'est un garcon.

Puis aussitot il reprit:

--Monsieur de Sarcagnes, passez-moi la bouteille d'eau qui est dans le filet.--Bien.--Debouchez-la.--Tres bien.--Versez-m'en quelques gouttes dans la main, seulement quelques gouttes.--Parfait.

Et il repandit cette eau sur le front nu du petit etre qu'il portait, en prononcant:

"Je te baptise, au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il."

Le train entra en gare de Clermont. La figure de madame de Bridioie apparut a la portiere. Alors l'abbe, perdant la tete, lui presenta la frele bete humaine qu'il venait de cueillir, en murmurant: "C'est madame qui vient d'avoir un petit accident en route."

Il avait l'air d'avoir ramasse cet enfant dans un egout; et, les cheveux mouilles de sueur, le rabat sur l'epaule, la robe maculee, il repetait: "Ils n'ont rien vu--rien du tout,--j'en reponds.--Ils regardaient tous trois par la portiere.--J'en reponds,--ils n'ont rien vu."

Et il descendit du compartiment avec quatre garcons au lieu de trois qu'il etait alle chercher, tandis que mesdames de Bridioie, de Vaulacelles et de Sarcagnes, livides, échangeaient des regards eperdus, sans trouver un seul mot a dire.

Le soir, les trois familles dinaient ensemble pour feter l'arrivee des collegiens. Mais on ne parlait guere; les peres, les meres et les enfants eux-memes semblaient preoccupes.

Tout a coup, le plus jeune, Roland de Bridioie, demanda:

--Dis, maman, ou l'abbe l'a-t-il trouve, ce petit garcon?

La mere ne repondit pas directement.

--Allons, dine, et laisse-nous tranquilles avec tes questions.

Il se tut quelques minutes, puis reprit:

--Il n'y avait personne que cette dame qui avait mal au ventre. C'est donc que l'abbe est prestidigitateur, comme Robert Houdin qui fait venir un bocal de poissons sous un tapis.

--Tais-toi, voyons. C'est le bon Dieu qui l'a envoye.

--Mais ou l'avait-il mis, le bon Dieu? Je n'ai rien vu, moi. Est-il entre par la portiere, dis?

Madame de Bridoie, impatientee, repliqua:--Voyons, c'est fini, tais-toi. Il est venu sous un chou comme tous les petits enfants. Tu le sais bien.

--Mais il n'y avait pas de chou dans le wagon?

Alors Gontran de Vaulacelles, qui ecoutait avec un air sournois, sourit et dit:

--Si, il y avait un chou. Mais il n'y a que monsieur l'abbe qui l'a vu.

CA IRA

J'etais descendu a Barviller uniquement parce que j'avais lu dans un guide (je ne sais plus lequel): Beau musee, deux Rubens, un Teniers, un Ribera.

Donc je pensais: Allons voir ca. Je dinerai a l'hotel de l'Europe, que le guide affirme excellent, et je repartirai le lendemain.

Le musee etait ferme: on ne l'ouvre que sur la demande des voyageurs; il fut donc ouvert a ma requete, et je pus contempler quelques croutes attribuees par un conservateur fantaisiste aux premiers maitres de la peinture.

Puis je me trouvai tout seul, et n'ayant absolument rien a faire, dans une longue rue de petite ville inconnue, batie au milieu de plaines interminables, je parcourus cette _artere_, j'examinai quelques pauvres magasins; puis, comme il etait quatre heures, je fus saisi par un de ces decouragements qui rendent fous les plus energiques.

Que faire? Mon Dieu, que faire? J'aurais paye cinq cents francs l'idee d'une distraction quelconque! Me trouvant a sec d'inventions, je me decidai, tout simplement, a fumer un bon cigare et je cherchai le bureau de tabac. Je le reconnus bientot a sa lanterne rouge, j'entrai. La marchande me tendit plusieurs boites au choix; ayant regarde les cigares, que je jugeai detestables, je considerai, par hasard, la patronne.

C'etait une femme de quarante-cinq ans environ, forte et grisonnante. Elle avait une figure grasse, respectable, en qui il me sembla trouver quelque chose de familier. Pourtant je ne connaissais point cette dame? Non, je ne la connaissais pas assurément? Mais ne se pouvait-il faire que je l'eusse rencontree? Oui, c'etait possible! Ce visage-la devait etre une connaissance de mon oeil, une vieille connaissance perdue de vue, et changee, engraissee enormement sans doute?

Je murmurai:

--Excusez-moi, madame, de vous examiner ainsi, mais il me semble que je vous connais depuis longtemps.

Elle repondit en rougissant:

--C'est drôle... Moi aussi.

Je poussai un cri:--Ah! Ca ira!

Elle leva ses deux mains avec un desespoir comique, epouvantee de ce mot et balbutiant:

--Oh! oh! Si on vous entendait.... Puis soudain elle s'ecria a son tour:--Tiens, c'est toi, Georges! Puis elle regarda avec frayer si on ne l'avait point ecoutee. Mais nous etions seuls, bien seuls!

"Ca ira." Comment avais-je pu reconnaitre "_Ca ira_", la pauvre _Ca ira_, la maigre _Ca ira_, la desolee _Ca ira_, dans cette tranquille et grasse fonctionnaire du gouvernement?

Ca ira! Que de souvenirs s'eveillerent brusquement en moi: Bougival, La Grenouillere, Chatou, le restaurant Fournaise, les longues journees en yole au bord des berges, dix ans de ma vie passes dans ce coin de pays, sur ce delizioso bout de riviere.

Nous etions alors une bande d'une douzaine, habitant la maison Galopois, a Chatou, et vivant la d'une drôle de facon, toujours a moitie nus et a moitie gris. Les moeurs des canotiers d'aujourd'hui ont bien change. Ces messieurs portent des monocles.

Or notre bande possedait une vingtaine de canotieres, regulieres et irregulieres. Dans certains dimanches, nous en avions quatre; dans certains autres, nous les avions toutes. Quelques-unes etaient la, pour ainsi dire, a demeure, les autres venaient quand elles n'avaient rien de mieux a faire. Cinq ou six vivaient sur le commun, sur les hommes sans femmes, et, parmi celles-la, _Ca ira_. C'etait une pauvre fille maigre et qui boitait. Cela lui donnait des allures de sauterelle. Elle etait timide, gauche, maladroite en tout ce qu'elle faisait. Elle s'accrochait avec crainte, au plus humble, au plus inaperçu, au moins riche de nous, qui la gardait un jour ou un mois, suivant ses moyens. Comment s'etait-elle trouvee parmi nous, personne ne le savait plus. L'avait-on rencontree, un soir de pochardise, au bal des Canotiers et emmenee dans une de ces rafles de femmes que nous faisions souvent? L'avions-nous invitee a dejeuner, en la voyant seule, assise a une petite table, dans un coin. Aucun de nous ne l'aurait pu dire; mais elle faisait partie de la bande.

Nous l'avions baptisee _Ca ira_, parce qu'elle se plaignait toujours de la destinee, de sa malechance, de ses deboires. On lui disait chaque dimanche: "Eh bien, _Ca ira_, ca va-t-il?" Et elle repondait toujours: "Non, pas trop, mais faut esperer que ca ira mieux un jour."

Comment ce pauvre etre disgracieux et gauche etait-il arrive a faire le

metier qui demande le plus de grace, d'adresse, de ruse et de beaute? Mystere. Paris, d'ailleurs, est plein de filles d'amour laides a degouter un gendarme.

Que faisait-elle pendant les six autres jours de la semaine? Plusieurs fois, elle nous avait dit qu'elle travaillait? A quoi? nous l'ignorions, indifferents a son existence.

Et puis, je l'avais a peu pres perdue de vue. Notre groupe s'etait emiette peu a peu, laissant la place a une autre generation, a qui nous avions aussi laisse _Ca ira_. Je l'appris en allant dejeuner chez Fournaise de temps en temps.

Nos successeurs, ignorant pourquoi nous l'avions baptisee ainsi, avaient cru a un nom d'Orientale et la nommaient Zaira; puis ils avaient cede a leur tour leurs canots et quelques canotieres a la generation suivante. (Une generation de canotiers vit, en general, trois ans sur l'eau, puis quitte la Seine pour entrer dans la magistrature, la medecine ou la politique).

Zaira etait alors devenue Zara, puis, plus tard, Zara s'etait encore modifiee en Sarah. On la crut alors israelite.

Les tout derniers, ceux a monocle, l'appelaient donc tout simplement "La Juive".

Puis elle disparut.

Et voila que je la retrouvais marchande de tabac a Barviller.

Je lui dis:

--Eh bien, ca va donc, a present?

Elle repondit: Un peu mieux.

Une curiosite me saisit de connaitre la vie de cette femme. Autrefois je n'y aurais point songe; aujourd'hui, je me sentais intrigue, attire, tout a fait interesse. Je lui demandai:

--Comment as-tu fait pour avoir de la chance?

--Je ne sais pas. Ca m'est arrive comme je m'y attendais le moins.

--Est-ce a Chatou que tu l'as rencontree?

--Oh non!

--Ou ca donc?

--A Paris, dans l'hotel que j'habitais.

--Ah! Est-ce que tu n'avais pas une place a Paris.

--Oui, j'etais chez madame Ravelet.

--Qui ca, madame Ravelet?

--Tu ne connais pas madame Ravelet? Oh!

--Mais non.

--La modiste, la grande modiste de la rue de Rivoli.

Et la voila qui se met a me raconter mille choses de sa vie ancienne, mille choses secretes de la vie parisienne, l'interieur d'une maison de modes, l'existence de ces demoiselles, leurs aventures, leurs idees, toute l'histoire d'un coeur d'ouvriere, cet epervier de trottoir qui chasse par les rues, le matin, en allant au magasin, le midi, en flinant, nu-tete, apres le repas, et le soir en montant chez elle.

Elle disait, heureuse de parler de l'autrefois:

--Si tu savais comme on est canaille... et comme on en fait de roides. Nous nous les racontions chaque jour. Vrai, on se moque des hommes, tu sais!

Moi, la premiere roserie que j'ai faite, c'est au sujet d'un parapluie. J'en avais un vieux, en alpaga, un parapluie a en etre honteuse. Comme je le fermais en arrivant, un jour de pluie, voila la grande Louise qui me dit:--Comment! tu oses sortir avec ca!

--Mais je n'en ai pas d'autre, et en ce moment, les fonds sont bas.

Ils etaient toujours bas, les fonds!

Elle me repond:--Vas en chercher un a la Madeleine.

Moi, ca m'etonne.

Elle reprend:--C'est la que nous les prenons, toutes; on en a autant qu'on veut. Et elle m'explique la chose. C'est bien simple.

Donc, je m'en allai avec Irma a la Madeleine. Nous trouvons le sacristain et nous lui expliquons comment nous avons oublie un parapluie la semaine d'avant. Alors il nous demande si nous nous rappelons son manche, et je lui fais l'explication d'un manche avec une pomme d'agate. Il nous introduit dans une chambre ou il y avait plus de cinquante parapluies perdus; nous les regardons tous et nous ne trouvons pas le mien; mais moi j'en choisis un beau, un tres beau, a manche d'ivoire sculpte. Louise estallee le reclamer quelques jours apres. Elle l'a decrit avant de l'avoir vu, et on le lui a donne sans mefiance.

Pour faire ca, on s'habillait tres chic."

Et elle riait en ouvrant et laissant retomber le couvercle a charnieres de la grande boite a tabac.

Elle reprit:--Oh! on en avait des tours, et on en avait de si droles. Tiens, nous etions cinq a l'atelier, quatre ordinaires et une tres bien, Irma, la belle Irma. Elle etait tres distinguee, et elle avait un amant au conseil d'Etat. Ca ne l'empechait pas de lui en faire porter joliment. Voila qu'un hiver elle nous dit: "Vous ne savez pas, nous allons en faire une bien bonne." Et elle nous conta son idee.

Tu sais, Irma, elle avait une tournure a troubler la tete de tous les hommes, et puis une taille, et puis des hanches qui leur faisaient venir l'eau a la bouche. Donc, elle imagina de nous faire gagner cent francs a chacune pour nous acheter des bagues, et elle arrangea la chose que voici:

Tu sais que je n'etais pas riche, a ce moment-la, les autres non plus; ca n'allait guere, nous gagnions cent francs par mois au magasin, rien de plus. Il fallait trouver. Je sais bien que nous avions chacune deux ou trois amants habitues qui donnaient un peu, mais pas beaucoup. A la promenade de midi, il arrivait quelquefois qu'on amorcail un monsieur qui revenait le lendemain; on le faisait poser quinze jours, et puis on cedait. Mais ces hommes-la, ca ne rapporte jamais gros. Ceux de Chatou, c'etait pour le plaisir. Oh! si tu savais les ruses que nous avions; vrai, c'etait a mourir de rire. Donc, quand Irma nous proposa de nous faire gagner cent francs, nous voila toutes allumees. C'est tres vilain ce que je vais te raconter, mais ca ne fait rien; tu connais la vie, toi, et puis quand on est reste quatre ans a Chatou....

Donc elle nous dit: "Nous allons lever au bal de l'Opera ce qu'il y a de mieux a Paris comme hommes, les plus distingues et les plus riches. Moi, je les connais."

Nous n'avons pas cru, d'abord, que c'etait vrai; parce que ces hommes-la ne sont pas faits pour les modistes, pour Irma oui, mais pour nous, non. Oh! elle etait d'un chic, cette Irma. Tu sais, nous avions coutume de dire a l'atelier que si l'empereur l'avait connue, il l'aurait certainement epousee.

Pour lors, elle nous fit habiller de ce que nous avions de mieux et elle nous dit: "Vous, vous n'entrerez pas au bal, vous allez rester chacune dans un fiacre dans les rues voisines. Un monsieur viendra qui montera dans votre voiture. Des qu'il sera entre, vous l'embrasserez le plus gentiment que vous pourrez; et puis vous pousserez un grand cri pour montrer que vous vous etes trompee, que vous en attendiez un autre. Ca allumera le pigeon de voir qu'il prend la place d'un autre et il voudra rester par force; vous resisterez, vous ferez les cent coups pour le chasser... et puis... vous irez souper avec lui... Alors il vous devra un bon dedommagement."

Tu ne comprends point encore, n'est-ce pas? Eh bien, voici ce qu'elle fit, la rosse.

Elle nous fit monter toutes les quatre dans quatre voitures, des voitures de cercle, des voitures bien comme il faut, puis elle nous placa dans des rues voisines de l'Opera. Alors, elle alla au bal, toute seule. Comme elle connaissait, par leur nom, les hommes les plus

marquants de Paris, parce que la patronne fournissait leurs femmes, elle en choisit d'abord un pour l'intriguer. Elle lui en dit de toutes les sortes, car elle a de l'esprit aussi. Quand elle le vit bien emballé, elle ôta son loup, et il fut pris comme dans un filet. Donc il voulut l'emmener tout de suite, et elle lui donna rendez-vous, dans une demi-heure, dans une voiture en face du n° 20 de la rue Taitbout. C'était moi, dans cette voiture-là? J'étais bien enveloppée et la figure voilée. Donc, tout d'un coup, un monsieur passa sa tête à la portière, et il dit: "C'est vous?"

Je réponds tout bas: "Oui, c'est moi, montez vite."

Il monte; et moi je le saisis dans mes bras et je l'embrasse, mais je l'embrasse à lui couper la respiration; puis je reprends:

--Oh! que je suis heureuse! que je suis heureuse!

Et, tout d'un coup, je crie:

--Mais ce n'est pas toi! Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu! Et je me mets à pleurer.

Tu juges si voilà un homme embarrassé! Il cherche d'abord à me consoler; il s'excuse, proteste qu'il s'est trompé aussi!

Moi, je pleurais toujours, mais moins fort; et je poussais de gros soupirs. Alors il me dit des choses très douces. C'était un homme tout à fait comme il faut; et puis ça l'amusait maintenant de me voir pleurer de moins en moins.

Bref, de fil en aiguille, il m'a proposé d'aller souper. Moi, j'ai refusé; j'ai voulu sauter de la voiture; il m'a retenue par la taille; et puis embrassée; comme j'avais fait à son entrée.

Et puis... et puis... nous avons... soupe... tu comprends... et il m'a donné... devine... voyons, devine... il m'a donné cinq cents francs!... crois-tu qu'il y en a des hommes généreux.

Enfin, la chose a réussi pour tout le monde. C'est Louise qui a eu le moins avec deux cents francs. Mais, tu sais, Louise, vrai, elle était trop maigre!

La marchande de tabac allait toujours, vidant d'un seul coup tous ses souvenirs amassés depuis si longtemps dans son cœur fermé de débitante officielle. Tout l'autrefois pauvre et drôle remuait son âme. Elle regrettait cette vie galante et bohème du trottoir parisien, faite de privations et de caresses payées, de rire et de misère, de ruses et d'amour vrai par moments.

Je lui dis:--Mais comment as-tu obtenu ton débit de tabac?

Elle sourit:--Oh! c'est toute une histoire. Figure-toi que j'avais dans mon hôtel, porte à porte, un étudiant en droit, mais, tu sais, un de ces étudiants qui ne font rien. Celui-là, il vivait au café, du matin au

soir; et il aimait le billard, comme je n'ai jamais vu aimer personne.

Quand j'étais seule, nous passions la soirée ensemble quelquefois. C'est de lui que j'ai eu Roger.

--Qui ça, Roger?

--Mon fils.

--Ah!

--Il me donna une petite pension pour élever le gosse, mais je pensais bien que ce garçon-là ne me rapporterait rien, d'autant plus que je n'ai jamais vu un homme aussi fainéant, mais là, jamais. Au bout de dix ans, il en était encore à son premier examen. Quand sa famille vit qu'on n'en pourrait rien tirer, elle le rappela chez elle en province; mais nous étions demeurés en correspondance à cause de l'enfant. Et puis, figure-toi qu'aux dernières élections, il y a deux ans, j'apprends qu'il a été nommé député dans son pays. Et puis il a fait des discours à la Chambre. Vrai, dans le royaume des aveugles, comme on dit.... Mais, pour finir, j'ai été le trouver et il m'a fait obtenir, tout de suite, un bureau de tabac comme fille de déportée.... C'est vrai que mon père a été déporté, mais je n'avais jamais pensé non plus que ça pourrait me servir. Bref.... Tiens, voilà Roger.

Un grand jeune homme entré, correct, grave, poseur.

Il embrassa sur le front sa mère, qui me dit:

--Tenez, Monsieur, c'est mon fils, chef de bureau à la mairie.... Vous savez... c'est un futur sous-préfet.

Je saluai dignement ce fonctionnaire, et je sortis pour gagner l'hôtel, après avoir serré, avec gravité, la main tendue de _Ca ira_.

DECOUVERTE

Le bateau était couvert de monde. La traversée s'annonçant fort belle, les Havraises allaient faire un tour à Trouville.

On détacha les amarres; un dernier coup de sifflet annonça le départ, et, aussitôt, un frémissement secoua le corps entier du navire, tandis qu'on entendait, le long de ses flancs, un bruit d'eau remuée.

Les roues tourneront quelques secondes, s'arrêteront, repartiront doucement; puis le capitaine, debout sur sa passerelle, ayant crié par le porte-voix qui descend dans les profondeurs de la machine: "En route!" elles se mirent à battre la mer avec rapidité.

Nous filions le long de la jetée, couverte de monde. Des gens sur le bateau agitaient leurs mouchoirs, comme s'ils partaient pour l'Amérique,

et les amis restes a terre repondaient de la meme facon.

Le grand soleil de juillet tombait sur les ombrelles rouges, sur les toilettes claires, sur les visages joyeux, sur l'Ocean a peine remue par des ondulations. Quand on fut sorti du port, le petit batiment fit une courbe rapide, dirigeant son nez pointu sur la cote lointaine entrevue a travers la brume matinale.

A notre gauche s'ouvrait l'embouchure de la Seine, large de vingt kilometres. De place en place les grosses bouees indiquaient les bancs de sable, et on reconnaissait au loin les eaux douces et bourbeuses du fleuve qui, ne se melant point a l'eau salee, dessinaient de grands rubans jaunes a travers l'immense nappe verte et pure de la pleine mer.

J'eprouve, aussitot que je monte sur un bateau, le besoin de marcher de long en large, comme un marin qui fait le quart. Pourquoi? Je n'en sais rien. Donc je me mis a circuler sur le pont a travers la foule des voyageurs.

Tout a coup, on m'appela. Je me retournai. C'etait un de mes vieux amis, Henri Sidoine, que je n'avais point vu depuis dix ans.

Apres nous etre serre les mains, nous recommencames ensemble, en parlant de choses et d'autres, la promenade d'ours en cage que j'accomplissais tout seul auparavant. Et nous regardions, tout en causant, les deux lignes de voyageurs assis sur les deux cotes du pont.

Tout a coup Sidoine prononca avec une veritable expression de rage:

--C'est plein d'Anglais ici! Les sales gens!

C'etait plein d'Anglais, en effet. Les hommes debout lorgnaient l'horizon d'un air important qui semblait dire: "C'est nous, les Anglais, qui sommes les maitres de la mer! Boum, boum! nous voila!"

Et tous les voiles blancs qui flottaient sur leurs chapeaux blancs avaient l'air des drapeaux de leur suffisance.

Les jeunes misses plates, dont les chaussures aussi rappelaient les constructions navales de leur patrie, serrant en des chales multicolores leur taille droite et leurs bras minces, souriaient vaguement au radieux paysage. Leurs petites tetes, poussees au bout de ces longs corps, portaient des chapeaux anglais d'une forme etrange, et, derriere leurs cranes leurs maigres chevelures enroulees ressemblaient a des couleuvres lofees.

Et les vieilles misses, encore plus greles, ouvrant au vent leur machoire nationale, paraissaient menacer l'espace de leurs dents jaunes et demesurees.

On sentait, en passant pres d'elles, une odeur de caoutchouc et d'eau dentifrice. Sidoine repeta, avec une colere grandissante:

--Les sales gens! On ne pourra donc pas les empecher de venir en France?

Je demandai en souriant:

--Pourquoi leur on veux-tu? Quant a moi, ils me sont parfaitement indifferents.

Il prononca:

--Oui, toi, parbleu! Mais moi, j'ai epouse une Anglaise. Voila.

Je m'arretai pour lui rire au nez.

--Ah! diable. Conte-moi ca. Et elle te rend donc tres malheureux?

Il haussa les epaules:

--Non, pas precisement.

--Alors... elle te... elle te... trompe?

--Malheureusement non. Ca me ferait une cause de divorce et j'en serais debarrasse.

--Alors je ne comprends pas!

--Tu ne comprends pas? Ca ne m'etonne point. Eh bien, elle a tout simplement appris le francais, pas autre chose! Ecoute:

Je n'avais pas le moindre desir de me marier, quand je vins passer l'ete a Etrelat, voici deux ans. Rien de plus dangereux que les villes d'eaux. On ne se figure pas combien les fillettes y sont a leur avantage. Paris sied aux femmes et la campagne aux jeunes filles.

Les promenades a anes, les bains du matin, les dejeuners sur l'herbe, autant de pieges a mariage. Et, vraiment, il n'y a rien de plus gentil qu'une enfant de dix-huit ans qui court a travers un champ ou qui ramasse des fleurs le long d'un chemin.

Je fis la connaissance d'une famille anglaise descendue au meme hotel que moi. Le pere ressemblait aux hommes que tu vois la, et la mere a toutes les Anglaises.

Il y avait deux fils, de ces garcons tout en os, qui jouent du matin au soir a des jeux violents, avec des balles, des massues ou des raquettes; puis deux filles, l'ainee, une seche, encore une Anglaise de boite a conserves; la cadette, une merveille. Une blonde, ou plutot une blondine avec une tete venue du ciel. Quand elles se mettent a etre jolies, les gredines, elles sont divines. Celle-la avait des yeux bleus, de ces yeux bleus qui semblent contenir toute la poesie, tout le reve, toute l'esperance, tout le bonheur du monde!

Quel horizon ca vous ouvre dans les songes infinis, deux yeux de femme comme ceux-la! Comme ca repond bien a l'attente eternelle et confuse de notre coeur!

Il faut dire aussi que, nous autres Français, nous adorons les étrangères. Aussitôt que nous rencontrons une Russe, une Italienne, une Suédoise, une Espagnole ou une Anglaise un peu jolie, nous en tombons amoureux instantanément. Tout ce qui vient du dehors nous enthousiasme, drap pour culottes, chapeaux, gants, fusils et... femmes. Nous avons tort, cependant.

Mais je crois que ce qui nous séduit le plus dans les exotiques, c'est leur défaut de prononciation. Aussitôt qu'une femme parle mal notre langue, elle est charmante; si elle fait une faute de français par mot, elle est exquise, et si elle baragouine d'une façon tout à fait incompréhensible, elle devient irrésistible.

Tu ne te figures pas comme c'est gentil d'entendre dire à une mignonne bouche rose: "J'aime beaucoup la gigotte."

Ma petite Anglaise Kate parlait une langue invraisemblable. Je n'y comprenais rien dans les premiers jours, tant elle inventait de mots inattendus; puis, je devins absolument amoureux de cet argot comique et gai.

Tous les termes estropiés, bizarres, ridicules, prenaient sur ses lèvres un charme délicieux; et nous avions, le soir, sur la terrasse du Casino, de longues conversations qui ressemblaient à des énigmes parlées.

Je l'épousai! Je l'aimais follement comme on peut aimer un Rêve. Car les vrais amants n'adorent jamais qu'un rêve qui a pris une forme de femme.

Te rappelles-tu les admirables vers de Louis Bouilhet:

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares.
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Eh bien, mon cher, le seul tort que j'ai eu, c'a été de donner à ma femme un professeur de français.

Tant qu'elle a martyrisé le dictionnaire et supplicié la grammaire, je l'ai chérie.

Nos causeries étaient simples. Elles me révélaient la grâce surprenante de son être, l'élégance incomparable de son geste; elles me la montraient comme un merveilleux bijou parlant, une poupée de chair faite pour le baiser, sachant énumérer à peu près ce qu'elle aimait, pousser parfois des exclamations bizarres, et exprimer d'une façon coquette, à force d'être incompréhensible et imprévue, des émotions ou des sensations peu compliquées.

Elle ressemblait bien aux jolis jouets qui disent "papa" et "maman", en prononçant--Baaba--et Baamban.

Aurais-je pu croire que...

Elle parie, a present.... Elle parle... mal... tres mal.... Elle fait tout autant de fautes.... Mais on la comprend... oui, je la comprends... je sais... je la connais....

J'ai ouvert ma poupee pour regarder dedans... j'ai vu. Et il faut causer, mon cher!

Ah! tu ne les connais pas, toi, les opinions, les idees, les theories d'une jeune Anglaise bien elevee, a laquelle je ne peux rien reprocher, et qui me repete, du matin au soir, toutes les phrases d'un dictionnaire de la conversation a l'usage des pensionnats de jeunes personnes.

Tu as vu ces surprises du cotillon, ces jolis papiers dores qui renferment d'execrables bonbons. J'en avais une. Je l'ai dechiree. J'ai voulu manger le dedans et suis reste tellement degoute que j'ai des haut-le-coeur, a present, rien qu'en apercevant une de ses compatriotes.

J'ai epouse un perroquet a qui une vieille institutrice anglaise aurait enseigne le francais: comprends-tu?

Le port de Trouville montrait maintenant ses jetees de bois couvertes de monde.

Je dis:

--Ou est ta femme?

Il prononca:

--Je l'ai ramenee a Etretat.

--Et toi, ou vas-tu?

--Moi? moi je vais me distraire a Trouville

Puis, apres un silence, il ajouta:

--Tu ne te figures pas comme ca peut etre bete quelquefois, une femme.

SOLITUDE

C'etait apres un diner d'hommes. On avait ete fort gai. Un d'eux, un vieil ami, me dit:

--Veux-tu remonter a pied l'avenue des Champs-Elysees?

Et nous voila partis, suivant a pas lents la longue promenade, sous les arbres a peine vetus de feuilles encore. Aucun bruit, que cette rumeur confuse et continue que fait Paris. Un vent frais nous passait sur le visage, et la legion des etoiles semait sur le ciel noir une poudre

d'or.

Mon compagnon me dit:

--Je ne sais pourquoi, je respire mieux ici, la nuit, que partout ailleurs. Il me semble que ma pensée s'y élargit. J'ai, par moments, ces espèces de lueurs dans l'esprit qui font croire, pendant une seconde, qu'on va découvrir le divin secret des choses. Puis la fenêtre se referme. C'est fini.

De temps en temps, nous voyions glisser deux ombres le long des massifs; nous passions devant un banc ou deux êtres, assis côte à côte, ne faisaient qu'une tache noire.

Mou voisin murmura:

--Pauvres gens! Ce n'est pas du dégoût qu'ils m'inspirent, mais une immense pitié. Parmi tous les mystères de la vie humaine, il en est un que j'ai pénétré: notre grand tourment dans l'existence vient de ce que nous sommes éternellement seuls, et tous nos efforts, tous nos actes ne tendent qu'à fuir cette solitude. Ceux-là, ces amoureux des bancs en plein air, cherchent, comme nous, comme toutes les créatures, à faire cesser leur isolement, rien que pendant une minute au moins; mais ils demeurent, ils demeureront toujours seuls; et nous aussi.

On s'en aperçoit plus ou moins, voilà tout.

Depuis quelque temps j'endure cet abominable supplice d'avoir compris, d'avoir découvert l'affreuse solitude où je vis, et je sais que rien ne peut la faire cesser, rien, entends-tu! Quoi que nous tentions, quoi que nous fassions, quels que soient l'élan de nos cœurs, l'appel de nos lèvres et l'étreinte de nos bras, nous sommes toujours seuls.

Je t'ai entraîné ce soir, à cette promenade, pour ne pas rentrer chez moi, parce que je souffre horriblement, maintenant, de la solitude de mon logement. À quoi cela me servira-t-il? Je te parle, tu m'écoutes, et nous sommes seuls tous deux, côte à côte, mais seuls. Me comprends-tu?

Bienheureux les simples d'esprit, dit l'Écriture. Ils ont l'illusion du bonheur. Ils ne sentent pas, ceux-là, notre misère solitaire, ils n'errant pas, comme moi, dans la vie, sans autre contact que celui des coudes, sans autre joie que l'égoïste satisfaction de comprendre, de voir, de deviner et de souffrir sans fin de la connaissance de notre éternel isolement.

Tu me trouves un peu fou, n'est-ce pas?

Écoute-moi. Depuis que j'ai senti la solitude de mon être, il me semble que je m'enfonce, chaque jour davantage, dans un souterrain sombre, dont je ne trouve pas les bords, dont je ne connais pas la fin, et qui n'a point de bout, peut-être! J'y vais sans personne avec moi, sans personne autour de moi, sans personne de vivant faisant cette même route ténébreuse. Ce souterrain, c'est la vie. Parfois j'entends des bruits, des voix, des cris... je m'avance à tâtons vers ces rumeurs confuses.

Mais je ne sais jamais au juste d'ou elles parlent; je ne rencontre jamais personne, je ne trouve jamais une autre main dans ce noir qui m'entoure. Me comprends-tu?

Quelques hommes ont parfois devine cette souffrance atroce.

Musset s'est ecrie:

Qui vient? Qui m'appelle? Personne.
Je suis seul.--C'est 1 heure qui sonne,
O solitude!--O pauvreté!

Mais, chez lui, ce n'etait la qu'un doute passager, et non pas une certitude definitive, comme chez moi. Il etait poete; il peuplait la vie de fantomes, de reves. Il n'etait jamais vraiment seul.--Moi, je suis seul!

Gustave Flaubert, un des grands malheureux de ce monde, parce qu'il etait un des grands lucides, n'ecrivit-il pas a une amie cette phrase desesperante: "Nous sommes tous dans un desert. Personne ne comprend personne."

Non, personne ne comprend personne, quoi qu'on pense, quoi qu'on dise, quoi qu'on tente. La terre sait-elle ce qui se passe dans ces etoiles que voila, jetees comme une graine de feu a travers l'espace, si loin que nous apercevons seulement la clarte de quelques-unes, alors que l'innombrable armee des autres est perdue dans l'infini, si proches qu'elles forment peut-etre un tout, comme les molecules d'un corps?

Eh bien, l'homme ne sait pas davantage ce qui se passe dans un autre homme. Nous sommes plus loin l'un de l'autre que ces astres, plus isolessurtout, parce que la pensee est insondable.

Sais-tu quelque chose de plus affreux que ce constant frolement des etres que nous ne pouvons penetrer! Nous nous aimons les uns les autres comme si nous etions enchaines, tout pres, les bras tendus, sans parvenir a nous joindre. Un torturant besoin d'union nous travaille, mais tous nos efforts restent steriles, nos abandons inutiles, nos confidences infructueuses, nos etreintes impuissantes, nos caresses vaines. Quand nous voulons nous meler, nos elans de l'un vers l'autre ne font que nous heurter l'un a l'autre.

Je ne me sens jamais plus seul que lorsque je livre mon coeur a quelque ami, parce que je comprends mieux alors l'infranchissable obstacle. Il est la, cet homme; je vois ses yeux clairs sur moi! mais son ame, derriere eux, je ne la connais point. Il m'ecoute. Que pense-t-il? Oui, que pense-t-il? Tu ne comprends pas ce tourment? Il me hait peut-etre? ou me meprise? ou se moque de moi? Il reflechit a ce que je dis, il me juge, il me raille, il me condamne, m'estime mediocre ou sot. Comment savoir ce qu'il pense? Comment savoir s'il m'aime comme je l'aime? et ce qui s'agite dans cette petite tete ronde? Quel mystere que la pensee inconnue d'un etre, la pensee cachee et libre, que nous ne pouvons ni connaitre, ni conduire, ni dominer, ni vaincre!

Et moi, j'ai beau vouloir me donner tout entier, ouvrir toutes les portes de mon ame, je ne parviens point a me livrer. Je garde au fond, tout au fond, ce lieu secret du _Moi_ ou personne ne penetre. Personne ne peut le decouvrir, y entrer, parce que personne ne me ressemble, parce que personne ne comprend personne.

Me comprends-tu, au moins, en ce moment, toi? Non, tu me juges fou! tu m'examines, tu te gardes de moi! Tu te demandes: "Qu'est-ce qu'il a, ce soir?" Mais si tu parviens a saisir un jour, a bien deviner mon horrible et subtile souffrance, viens-t'en me dire seulement: _Je t'ai compris_! et tu me rendras heureux, une seconde, peut-etre.

Ce sont les femmes qui me font encore le mieux apercevoir ma solitude.

Misere! misere! Comme j'ai souffert par elles, parce qu'elles m'ont donne souvent, plus que les hommes, l'illusion de n'etre pas seul!

Quand on entre dans l'Amour, il semble qu'on s'elargit. Une felicité surhumaine vous envahit! Sais-tu pourquoi? Sais-tu d'ou vient cette sensation d'immense bonheur? C'est uniquement parce qu'on s'imagine n'etre plus seul. L'isolement, l'abandon de l'etre humain parait cesser. Quelle erreur! Plus tourmentee encore que nous par cet eternel besoin d'amour qui ronge notre coeur solitaire, la femme est le grand mensonge du Reve.

Tu connais ces heures delicieuses passees face a face avec cet etre a longs cheveux, aux traits charmeurs et dont le regard nous affole. Quel delire egare notre esprit! Quelle illusion nous emporte!

Elle et moi, nous n'allons plus faire qu'un tout a l'heure, semble-t-il? Mais ce tout a l'heure n'arrive jamais, et, apres des semaines d'attente, d'esperance et de joie trompeuse, je me retrouve tout a coup, un jour, plus seul que je ne l'avais encore ete.

Apres chaque baiser, apres chaque etreinte, l'isolement s'agrandit. Et comme il est navrant, epouvantable!

Un poete, M. Sully Prudhomme, n'a-t-il pas ecrit:

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des ames par les corps....

Et puis, adieu. C'est fini. C'est a peine si on reconnait cette femme qui a ete tout pour nous pendant un moment de la vie, et dont nous n'avons jamais connu la pensee intime et banale sans doute!

Aux heures memes ou il semblait que, dans un accord mysterieux des etres, dans un complet emmement des desirs et de toutes les aspirations, on etait descendu jusqu'au profond de son ame, un mot, un seul mot, parfois, nous revelait notre erreur, nous montrait, comme un éclair dans la nuit, le trou noir entre nous.

Et pourtant, ce qu'il y a encore de meilleur au monde, c'est de passer

un soir aupres d'une femme qu'on aime, sans parler, heureux presque
completement par la seule sensation de sa presence. Ne demandons pas
plus, car jamais deux etres ne se melent.

Quant a moi, maintenant, j'ai ferme mon ame. Je ne dis plus a personne
ce que je crois, ce que je pense et ce que j'aime. Me sachant condamne
a l'horrible solitude, je regarde les choses, sans jamais emettre mon
avis. Que m'importent les opinions, les querelles, les plaisirs,
les croyances! Ne pouvant rien partager avec personne, je me suis
desinteresse de tout. Ma pensee, invisible, demeure inexploree. J'ai des
phrases banales pour repondre aux interrogations de chaque jour, et un
sourire qui dit: "oui", quand je ne veux meme pas prendre la peine de
parler.

Me comprends-tu?

Nous avions remonte la longue avenue jusqu'a l'arc de triomphe de
l'Etoile, puis nous etions redescendus jusqu'a la place de la Concorde,
car il avait enonce tout cela lentement, en ajoutant encore beaucoup
d'autres choses dont je ne me souviens plus.

Il s'arreta et, brusquement, tendant le bras vers le haut obelisque
de granit, debout sur le pave de Paris et qui perdait, au milieu des
etoiles, son long profil egyptien, monument exile, portant au flanc
l'histoire de son pays ecrite en signes etranges, mon ami s'ecria:

--Tiens, nous sommes tous comme cette pierre.

Puis il me quitta sans ajouter un mot.

Etait-il gris? Etait-il fou? Etait-il sage? Je ne le sais encore.
Parfois il me semble qu'il avait raison; parfois il me semble qu'il
avait perdu l'esprit.

AU BORD DU LIT

_Un grand feu flambait dans l'atre. Sur la table japonaise, deux tasses
a the se faisaient face, tandis que la theiere fumait a cote contre le
sucrier flanque du carafon de rhum._

_Le comte de Sallure jeta son chapeau, ses gants et sa fourrure sur
une chaise, tandis que la comtesse, debarrassee de sa sortie de
bal, rajustait un peu ses cheveux devant la glace. Elle se souriait
aimablement a elle-meme en tapotant, du bout de ses doigts fins et
luisants de bagues, les cheveux frises des tempes. Puis elle se tourna
vers son mari, il la regardait depuis quelques secondes, et semblait
hesiter comme si une pensee intime l'eut Gene. Enfin il dit_:

--Vous a-t-on assez fait la cour, ce soir?

_Elle le considera dans les yeux, le regard allume d'une flamme de

triomphe et de défi, et répondit: _

--Je l'espere bien!

Puis elle s'assit a sa place. Il se mit en face d'elle et reprit en cassant une brioche.

--C'en etait presque ridicule... pour moi?

Elle demanda:--Est-ce une scene? avez-vous l'intention de me faire des reproches?

--Non, ma chere amie, je dis seulement que ce M. Burel a ete presque inconvenant aupres de vous. Si... si... si j'avais eu des droits... je me serais fache.

--Mon cher ami, soyez franc. Vous ne pensez plus aujourd'hui comme vous pensiez l'an dernier, voila tout. Quand j'ai su que vous aviez une maitresse, une maitresse que vous aimiez, vous ne vous occupiez guere si on me faisait ou si on ne me faisait pas la cour. Je vous ai dit mon chagrin, j'ai dit, comme vous ce soir, mais avec plus de raison: Mon ami, vous compromettez madame de Servy, vous me faites de la peine et vous me rendez ridicule. Qu'avez-vous repondu? Oh! vous m'avez parfaitement laisse entendre que j'etais libre, que le mariage, entre gens intelligents, n'etait qu'une association d'interets, un lien social, mais non un lien moral. Est-ce vrai? Vous m'avez laisse comprendre que votre maitresse etait infiniment mieux que moi, plus seduisante, plus femme! Vous avez dit: plus femme. Tout cela etait entoure, bien entendu, de menagements d'homme bien eleve, enveloppe de compliments, enonce avec une delicatesse a laquelle je rends hommage. Je n'en ai pas moins parfaitement compris.

Il a ete convenu que nous vivrions desormais ensemble, mais completement separees. Nous avons un enfant qui formait entre nous un trait d'union.

Vous m'avez presque laisse deviner que vous ne teniez qu'aux apparences, que je pouvais, s'il me plaisait, prendre un amant pourvu que cette liaison restat secrete. Vous avez longuement disserte, et fort bien, sur la finesse des femmes, sur leur habilete pour menager les convenances, etc., etc.

J'ai compris, mon ami, parfaitement compris. Vous aimiez alors beaucoup, beaucoup madame de Servy, et ma tendresse legitime, ma tendresse legale vous genait. Je vous enlevais, sans doute, quelques-uns de vos moyens. Nous avons, depuis lors, vecu separees. Nous allons dans le monde ensemble, nous en revenons ensemble, puis nous rentrons chacun chez nous.

Or, depuis un mois ou deux, vous prenez des allures d'homme jaloux. Qu'est-ce que cela veut dire?

--Ma chere amie, je ne suis point jaloux, mais j'ai peur de vous voir vous compromettre. Vous etes jeune, vive, aventureuse...

--Pardon, si nous parlons d'aventures, je demande a faire la balance entre nous.

--Voyons, ne plaisantez pas, je vous prie. Je vous parle en ami, en ami serieux. Quant a tout ce que vous venez de dire, c'est fortement exagere.

--Pas du tout. Vous avez avoue, vous m'avez avoue votre liaison, ce qui equivalait a me donner l'autorisation de vous imiter. Je ne l'ai pas fait....

--Permettez....

--Laissez-moi donc parler. Je ne l'ai pas fait. Je n'ai point d'amant, et je n'en ai pas eu... jusqu'ici. J'attends... je cherche... je ne trouve pas. Il me faut quelqu'un de bien... de mieux que vous.... C'est un compliment que je vous fais et vous n'avez pas l'air de le remarquer.

--Ma chere, toutes ces plaisanteries sont absolument deplacees.

--Mais je ne plaisante pas le moins du monde. Vous m'avez parle du dix-huitieme siecle, vous m'avez laisse entendre que vous etiez regence. Je n'ai rien oublie. Le jour ou il me conviendra de cesser d'etre ce que je sais, vous aurez beau faire, entendez-vous, vous serez, sans meme vous en douter... cocu comme d'autres.

--Oh!... pouvez-vous prononcer de pareils mots?

--De pareils mots!... Mais vous avez ri comme un fou quand madame de Gers a declare que M. de Servy avait l'air d'un cocu a la recherche de ses cornes.

--Ce qui peut paraitre drôle dans la bouche de madame de Gers devient inconvenant dans la votre.

--Pas du tout. Mais vous trouvez tres plaisant le mot cocu quand il s'agit de M. de Servy, et vous le jugez fort malsonnant quand il s'agit de vous. Tout depend du point de vue. D'ailleurs je ne tiens pas a ce mot, je ne l'ai prononce que pour voir si vous etes mur.

--Mur... Pour quoi?

--Mais pour l'etre. Quand un homme se fache en entendant dire cette parole, c'est qu'il... brule. Dans deux mois, vous rirez tout le premier si je parle d'un... coiffe. Alors... oui... quand on l'est, on ne le sent pas.

--Vous etes, ce soir, tout a fait mal elevee. Je ne vous ai jamais vue ainsi.

--Ah! voila... j'ai change... en mal. C'est votre faute.

--Voyons, ma chere, parlons serieusement. Je vous prie, je vous supplie de ne pas autoriser, comme vous l'avez fait ce soir, les poursuites

inconvenantes de M. Burel.

--Vous etes jaloux. Je le disais bien.

--Mais non, non. Seulement je desire n'etre pas ridicule. Je ne veux pas etre ridicule. Et si je revois ce monsieur vous parler dans les... epaules, ou plutot entre les seins...

--Il cherchait un porte-voix.

--Je... je lui tirerai les oreilles.

--Seriez-vous amoureux de moi, par hasard?

--On le pourrait etre de femmes moins jolies.

--Tiens, comme vous voila! C'est que je ne suis plus amoureuse de vous, moi!

Le comte s'est leve. Il fait le tour de la petite table, et, passant derriere sa femme, lui depose vivement un baiser sur la nuque. Elle se dresse d'une secousse, et, le regardant au fond des yeux:

--Plus de ces plaisanteries-la, entre nous, s'il vous plait. Nous vivons separees. C'est fini.

--Voyons, ne vous fachez pas. Je vous trouve ravissante depuis quelque temps.

--Alors... alors... c'est que j'ai gagne. Vous aussi... vous me trouvez... mure.

--Je vous trouve ravissante, ma chere; vous avez des bras, un teint, des epaules...

--Qui plairaient a M. Burel.

--Vous etes feroce. Mais la... vrai... je ne connais pas de femme aussi seduisante que vous.

--Vous etes a jeun.

--Hein?

--Je dis: Vous etes a jeun.

--Comment ca?

--Quand on est a jeun, on a faim, et quand on a faim, on se decide a manger des choses qu'on n'aimerait point a un autre moment. Je suis le plat... neglige jadis que vous ne seriez pas fache de vous mettre sous la dent... ce soir.

--Oh! Marguerite! Qui vous a appris a parler comme ca?

--Vous! Voyons: depuis votre rupture avec madame de Servy, vous avez eu, a ma connaissance, quatre maitresses, des cocottes celles-la, des artistes, dans leur partie. Alors, comment voulez-vous que j'explique autrement que par un jeune momentane vos... velleites de ce soir.

--Je serai franc et brutal, sans politesse. Je suis redevenu amoureux de vous. Pour de vrai, tres fort. Voila.

--Tiens, tiens. Alors vous voudriez... recommencer?

--Oui, Madame.

--Ce soir!

--Oh! Marguerite!

--Bon. Vous voila encore scandalise. Mon cher, entendons-nous. Nous ne sommes plus rien l'un a l'autre, n'est-ce pas? Je suis votre femme, c'est vrai, mais votre femme--libre. J'allais prendre un engagement d'un autre cote, vous me demandez la preference. Je vous la donnerai... a prix egal.

--Je ne comprends pas.

--Je m'explique. Suis-je aussi bien que vos cocottes? Soyez franc.

--Mille fois mieux.

--Mieux que la mieux?

--Mille fois.

--Eh bien, combien vous a-t-elle coute, la mieux, en trois mois?

--Je n'y suis plus.

--Je dis: combien vous a coute, en trois mois, la plus charmante de vos maitresses, en argent, bijoux, soupers, diners, theatre, etc., entretien complet, enfin?

--Est-ce que je sais, moi?

--Vous devez savoir. Voyons un prix moyen, modere. Cinq mille francs par mois: est-ce a peu pres juste?

--Oui... a peu pres.

--Eh bien, mon ami, donnez-moi tout de suite cinq mille francs et je suis a vous pour un mois, a compter de ce soir.

--Vous etes folle.

--Vous le prenez ainsi; bonsoir.

La comtesse sort, et entre dans sa chambre a coucher. Le lit est entr'ouvert. Un vague parfum flotte, impregne les tentures.

Le comte apparaissant a la porte:

--Ca sent tres bon, ici.

--Vraiment?... Ca n'a pourtant pas change. Je me sers toujours de peau d'Espagne.

--Tiens, c'est etonnant... ca sent tres bon.

--C'est possible. Mais vous faites-moi le plaisir de vous en aller parce que je vais me coucher.

--Marguerite!

--Allez-vous-en!

Il entre tout a fait et s'assied dans un fauteuil.

La comtesse:--Ah! c'est comme ca. Eh bien, tant pis pour vous.

Elle ote son corsage de bal lentement, degageant ses bras nus et blancs. Elle les leve au-dessus de sa tete pour se decoiffer devant la glace; et, sous une mousse de dentelle, quelque chose de rose apparait au bord du corset de soie noire.

Le comte se leve vivement et vient vers elle.

La comtesse:--Ne m'approchez pas, ou je me fache!...

Il la saisit a pleins bras et cherche ses levres.

Alors, elle, se penchant vivement, saisit sur sa toilette un verre d'eau parfume pour sa bouche, et, par-dessus l'e paule, le lance en plein visage de son mari.

Il se releve, ruisselant d'eau, furieux, murmurant:

--C'est stupide.

--Ca se peut...Mais vous savez mes conditions: Cinq mille francs.

--Mais ce serait idiot!...

--Pourquoi ca!

--Comment, pourquoi? Un mari payer pour coucher avec sa femme!...

--Oh!... quels vilains mots vous employez!

--C'est possible. Je repete que ce serait idiot de payer sa femme, sa femme legitime.

--Il est bien plus bete, quand on a une femme legitime, d'aller payer des cocottes.

--Soit, mais je ne veux pas etre ridicule.

La comtesse s'est assise sur une chaise longue. Elle retire lentement ses bas en les retournant comme une peau de serpent. Sa jambe rose sort de la gaine de soie mauve, et le pied mignon se pose sur le tapis.

Le comte s'approche un peu et d'une voix tendre:

--Quelle drôle d'idée vous avez là?

--Quelle idée?

--De me demander cinq mille francs.

--Rien de plus naturel. Nous sommes étrangers l'un à l'autre, n'est-ce pas? Or vous me desirez. Vous ne pouvez pas m'épouser puisque nous sommes mariés. Alors vous m'achetez, un peu moins peut-être qu'une autre.

Or, réfléchissez. Cet argent, au lieu d'aller chez une gueuse qui en ferait je ne sais quoi, restera dans votre maison, dans votre ménage. Et puis, pour un homme intelligent, est-il quelque chose de plus amusant, de plus original que de se payer sa propre femme. On n'aime bien, en amour illégitime, que ce qui coûte cher, très cher. Vous donnez à notre amour... légitime, un prix nouveau, une saveur de débauche, un ragout de... polissonnerie en le... tarifant comme un amour cote. Est-ce pas vrai?

Elle s'est levée presque nue et se dirige vers un cabinet de toilette.

--Maintenant, Monsieur, allez-vous-en, ou je sonne ma femme de chambre.

Le comte debout, perplexe, mécontent, la regarde, et, brusquement, lui jetant à la tête son portefeuille:

--Tiens, gredine, en voilà six mille...Mais tu sais?...

La comtesse ramasse l'argent, le compte, et d'une voix lente:

--Quoi?

--Ne t'y accoutume pas.

Elle éclate de rire, et allant vers lui:

--Chaque mois, cinq mille, Monsieur, ou bien je vous renvoie à vos cocottes. Et même si...si vous êtes content...je vous demanderai de l'augmentation.

PETIT SOLDAT

Chaque dimanche, sitot qu'ils étaient libres, les deux petits soldats se mettaient en marche.

Ils tournaient à droite en sortant de la caserne, traversaient Courbevoie à grands pas rapides, comme s'ils eussent fait une promenade militaire; puis, dès qu'ils avaient quitté les maisons, ils suivaient, d'une allure plus calme, la grande route poussiéreuse et nue qui mène à Bezons.

Ils étaient petits, maigres, perdus dans leur capote trop large, trop longue, dont les manches couvraient leurs mains, gênés par la culotte rouge, trop vaste, qui les forçait à écarter les jambes pour aller vite. Et sous le shako raide et haut, on ne voyait plus qu'un rien du tout de figure, deux pauvres figures creuses de Bretons, naïves, d'une naïveté presque animale, avec des yeux bleus doux et calmes.

Ils ne parlaient jamais durant le trajet, allant devant eux, avec la même idée en tête, qui leur tenait lieu de causerie, car ils avaient trouvé, à l'entrée du petit bois des Champieux, un endroit leur rappelant leur pays, et ils ne se sentaient bien que là.

Au croisement des routes de Colombes et de Chatou, comme on arrivait sous les arbres, ils ôtaient leur coiffure qui leur écrasait la tête, et ils s'essuyaient le front.

Ils s'arrêtaient toujours un peu sur le pont de Bezons pour regarder la Seine. Ils demeuraient là, deux ou trois minutes, courbes en deux, penchés sur le parapet; ou bien ils considéraient le grand bassin d'Argenteuil ou couraient les voiles blanches et inclinées des clipper, qui, peut-être, leur remémoraient la mer bretonne, le port de Vannes dont ils étaient voisins, et les bateaux pêcheurs s'en allant à travers le Morbihan, vers le large.

Dès qu'ils avaient franchi la Seine, ils achetaient leurs provisions chez le charcutier, le boulanger et le marchand de vin du pays. Un morceau de boudin, quatre sous de pain et un litre de petit bleu constituaient leurs vivres emportés dans leurs mouchoirs. Mais, aussitôt sortis du village, ils n'avançaient plus qu'à pas très lents et ils se mettaient à parler.

Devant eux, une plaine maigre, semée de bouquets d'arbres, conduisait au bois, au petit bois qui leur avait paru ressembler à celui de Kermarivan. Les blés et les avoines bordaient l'étroit chemin perdu dans la jeune verdure des récoltes, et Jean Kerderen disait chaque fois à Luc Le Ganidec:

--C'est tout comme auprès de Pleunivon.

--Oui, c'est tout comme.

Ils s'en allaient, cote a cote, l'esprit plein de vagues souvenirs du pays, plein d'images reveillees, d'images naives comme les feuilles coloriees d'un sou. Ils revoyaient un coin de champ, une haie, un bout de lande, un carrefour, une croix de granit.

Chaque fois aussi, ils s'arretaient aupres d'une pierre qui bornait une propriete, parce qu'elle avait quelque chose du dolmen de Locneuveu.

En arrivant au premier bouquet d'arbres, Luc Le Ganidec cueillait tous les dimanches une baguette, une baguette de coudrier; il se mettait a arracher tout doucement l'ecorce en pensant aux gens de la-bas.

Jean Kerderen portait les provisions.

De temps en temps, Luc citait un nom, rappelait un fait de leur enfance, en quelques mots seulement qui leur donnaient longtemps a songer. Et le pays, le cher pays lointain les repossedait peu a peu, les envahissait, leur envoyait, a travers la distance, ses formes, ses bruits, ses horizons connus, ses odeurs, l'odeur de la lande verte ou courait l'air marin.

Ils ne sentaient plus les exhalaisons du fumier parisien dont sont engraissees les terres de la banlieue, mais le parfum des ajoncs fleuris que cueille et qu'emporte la brise salee du large. Et les voiles des canotiers, apparues au-dessus des berges, leur semblaient les voiles des caboteurs, apercues derriere la longue plaine qui s'en allait de chez eux jusqu'au bord des flots.

Ils marchaient a petits pas, Luc Le Ganidec et Jean Kerderen, contents et tristes, hantes par un chagrin doux, un chagrin lent et penetrant de bete en cage, qui se souvient.

Et quand Luc avait fini de depouiller la mince baguette de son ecorce, ils arrivaient au coin du bois ou ils dejeunaient tous les dimanches.

Ils retrouvaient les deux briques cachees par eux dans un taillis, et ils allumaient un petit feu de branches pour cuire leur boudin sur la pointe de leur couteau.

Et quand ils avaient dejeune, mange leur pain jusqu'a la derniere miette, et bu leur vin jusqu'a la derniere goutte, ils demeuraient assis dans l'herbe, cote a cote, sans rien dire, les yeux au loin, les paupieres lourdes, les doigts croises comme a la messe, leurs jambes rouges allongees a cote des coquelicots du champ; et le cuir de leurs shakos et le cuivre de leurs boutons luisaient sous le soleil ardent, faisaient s'arreter les alouettes qui chantaient en planant sur leurs tetes.

Vers midi, ils commencaient a tourner leurs regards de temps en temps du cote du village de Bezons, car la fille a la vache allait venir.

Elle passait devant eux tous les dimanches pour aller traire et remiser

sa vache, la seule vache du pays qui fut a l'herbe, et qui paturait une étroite prairie sur la lisière du bois, plus loin.

Ils apercevaient bientôt la servante, seul être humain marchant a travers la campagne, et ils se sentaient rejouis par les reflets brillants que jetait le seau de fer blanc sous la flamme du soleil. Jamais ils ne parlaient d'elle. Ils étaient seulement contents de la voir, sans comprendre pourquoi.

C'était une grande fille vigoureuse, rousse et brulée par l'ardeur des jours clairs, une grande fille hardie de la campagne parisienne.

Une fois, en les revoyant assis a la même place, elle leur dit:

--Bonjour... vous v'nez donc toujours ici?

Luc Le Ganidec, plus osant, balbutia:

--Oui, nous v'nons au repos.

Ce fut tout. Mais, le dimanche suivant, elle rit en les apercevant, elle rit avec une bienveillance protectrice de femme degourdie qui sentait leur timidité, et elle demanda:

--Que qu'vous faites comme ca? C'est-il qu'vous r'gardez pousser l'herbe?

Luc egaye sourit aussi: P'tete ben.

Elle reprit: Hein! Ca va pas vite.

Il repliqua, riant toujours:--Pour ca, non.

Elle passa. Mais en revenant avec son seau plein de lait, elle s'arreta encore devant eux, et leur dit:

En voulez-vous une goutte? Ca vous rappellera l'pays.

Avec son instinct d'être de même race, loin de chez elle aussi peut-être, elle avait deviné et touché juste.

Ils furent émus tous les deux. Alors elle fit couler un peu de lait, non sans peine, dans le goulot du litre de verre où ils apportaient leur vin; et Luc but le premier, a petites gorgées, en s'arretant a tout moment pour regarder s'il ne dépassait point sa part. Puis il donna la bouteille a Jean.

Elle demeurait debout devant eux, les mains sur ses hanches, son seau par terre a ses pieds, contente du plaisir qu'elle leur faisait.

Puis elle s'en alla, en criant:--Allons, adieu; a dimanche!

Et ils suivirent des yeux, aussi longtemps qu'ils purent la voir, sa haute silhouette qui s'en allait, qui diminuait, qui semblait s'enfoncer

dans la verdure des terres.

Quand ils quitteront la caserne, la semaine d'après, Jean dit à Luc:

--Faut-il pas li acheter que que chose de bon?

Et ils demeurèrent fort embarrassés devant le problème d'une friandise à choisir pour la fille à la vache.

Luc opinait pour un morceau d'andouille, mais Jean préférerait des berlingots, car il aimait les sucreries. Son avis l'emporta et ils prirent, chez un épicier, pour deux sous de bonbons blancs et rouges.

Ils dînérent plus vite que de coutume, agités par l'attente.

Jean l'aperçut le premier: "La v'la," dit-il. Luc reprit: "Oui. La v'la."

Elle riait de loin en les voyant, elle cria:

--Ca va-t-il comme vous voulez? Ils répondirent ensemble:

--Et de vot' part?" Alors elle causa, elle parla de choses simples qui les intéressaient, du temps, de la récolte, de ses maîtres.

Ils n'osaient point offrir leurs bonbons qui fondaient doucement dans la poche de Jean.

Luc enfin s'enhardit et murmura:

--Nous vous avons apporté quelque chose.

Elle demanda:--Que'que c'est donc?

Alors Jean, rouge jusqu'aux oreilles, atteignit le mince cornet de papier et le lui tendit.

Elle se mit à manger les petits morceaux de sucre qu'elle roulait d'une joue à l'autre et qui faisaient des bosses sous la chair. Les deux soldats, assis devant elle, la regardaient, émus et ravis.

Puis elle alla traire sa vache, et elle leur donna encore du lait en revenant.

Ils pensèrent à elle toute la semaine, et ils en parlèrent plusieurs fois. Le dimanche suivant, elle s'assit à côté d'eux pour deviser plus longtemps, et tous les trois, côte à côte, les yeux perdus au loin, les genoux enfoncés dans leurs mains croisées, ils racontèrent des menus faits et des menus détails des villages où ils étaient nés, tandis que la vache, là-bas, voyant arrêtée en route la servante, tendait vers elle sa lourde tête aux naseaux humides, et mugissait longuement pour l'appeler.

La fille accepta bientôt de manger un morceau avec eux et de boire un

petit coup de vin. Souvent, elle leur apportait des prunes dans sa poche; car la saison des prunes était venue. Sa présence degourdisait les deux petits soldats bretons qui bavardaient comme deux oiseaux.

Or, un mardi, Luc Le Ganidec demanda une permission, ce qui ne lui arrivait jamais, et il ne rentra qu'à dix heures du soir.

Jean, inquiet, cherchait en sa tête pour quelle raison son camarade avait bien pu sortir ainsi.

Le vendredi suivant, Luc, ayant emprunté dix sous à son voisin de lit, demanda encore et obtint l'autorisation de quitter pendant quelques heures.

Et quand il se mit en route avec Jean pour la promenade du dimanche, il avait l'air tout drôle, tout remué, tout changé. Kerderen ne comprenait pas, mais il soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que ça pouvait être.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à leur place habituelle, dont ils avaient usé l'herbe à force de s'asseoir au même endroit; et ils dînaient lentement. Ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre.

Bientôt la fille apparut. Ils la regardaient venir comme ils faisaient tous les dimanches. Quand elle fut tout près, Luc se leva et fit deux pas. Elle posa son seau par terre, et l'embrassa. Elle l'embrassa fougueusement, en lui jetant ses bras au cou, sans s'occuper de Jean, sans songer qu'il était là, sans le voir.

Et il demeurait éperdu, lui, le pauvre Jean, si éperdu qu'il ne comprenait pas, l'âme bouleversée, le cœur crevé, sans se rendre compte encore.

Puis, la fille s'assit à côté de Luc, et ils se mirent à bavarder.

Jean ne les regardait pas, il devinait maintenant pourquoi son camarade était sorti deux fois pendant la semaine, et il sentait en lui un chagrin cuisant, une sorte de blessure, ce déchirement que font les trahisons.

Luc et la fille se levèrent pour aller ensemble remiser la vache.

Jean les suivit des yeux. Il les vit s'éloigner côte à côte. La culotte rouge de son camarade faisait une tache éclatante dans le chemin. Ce fut Luc qui ramassa le maillet et frappa sur le pieu qui retenait la bête.

La fille se baissa pour la traire, tandis qu'il caressait d'une main distraite l'échine coupante de l'animal. Puis ils laissèrent le seau dans l'herbe et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Jean ne voyait plus rien que le mur de feuilles où ils étaient entrés; et il se sentait si trouble que, s'il avait essayé de se lever, il serait tombé sur place assurément. Il demeurait immobile, abruti d'étonnement et de souffrance, d'une souffrance naïve et profonde. Il

avait envie de pleurer, de se sauver, de se cacher, de ne plus voir personne jamais.

Tout a coup, il les apercut qui sortaient du taillis. Ils revinrent doucement en se tenant par la main, comme font les promis dans les villages. C'était Luc qui portait le seau.

Ils s'embrassèrent encore avant de se quitter, et la fille s'en alla après avoir jeté à Jean un bonsoir amical et un sourire d'intelligence. Elle ne pensa point à lui offrir du lait ce jour-là.

Les deux petits soldats demeurèrent côte à côte, immobiles comme toujours, silencieux et calmes, sans que la placidité de leur visage montrât rien de ce qui troublait leur cœur. Le soleil tombait sur eux. La vache, parfois, mugissait en les regardant de loin.

À l'heure ordinaire, ils se leverent pour revenir.

Luc épluchait une baguette. Jean portait le litre vide. Il le déposa chez le marchand de vin de Bezons. Puis ils s'engagerent sur le pont, et, comme chaque dimanche, ils s'arrêtèrent au milieu, afin de regarder couler l'eau quelques instants.

Jean se penchait, se penchait de plus en plus sur la balustrade de fer, comme s'il avait vu dans le courant quelque chose qui l'attirait. Luc lui dit: "C'est-il que tu veux y boire un coup?" Comme il prononçait le dernier mot, la tête de Jean emporta le reste, les jambes enlevées décrivirent un cercle en l'air, et le petit soldat bleu et rouge tomba d'un bloc, entra et disparut dans l'eau.

Luc, la gorge paralysée d'angoisse, essayait en vain de crier. Il vit plus loin quelque chose remuer; puis la tête de son camarade surgit à la surface du fleuve, pour y rentrer aussitôt.

Plus loin encore, il apercut, de nouveau, une main, une seule main qui sortit de la rivière, et y replongea. Ce fut tout. Les mariniers accourus ne retrouvèrent point le corps ce jour-là.

Luc revint seul à la caserne, en courant, la tête affolée, et il raconta l'accident, les yeux et la voix pleins de larmes, et se mouchant coup sur coup: "Il se pencha... il se... il se pencha... si bien... si bien que la tête fit culbute... et... et... le voilà qui tombe... qui tombe..."

Il ne put en dire plus long, tant l'émotion l'étranglait.--S'il avait su...

End of the Project Gutenberg EBook of Monsieur Parent, by Guy de Maupassant

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MONSIEUR PARENT ***

***** This file should be named 12011.txt or 12011.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/0/1/12011/>

Produced by Miranda van de Heijning, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gnewby@pglaaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year. For example:

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>